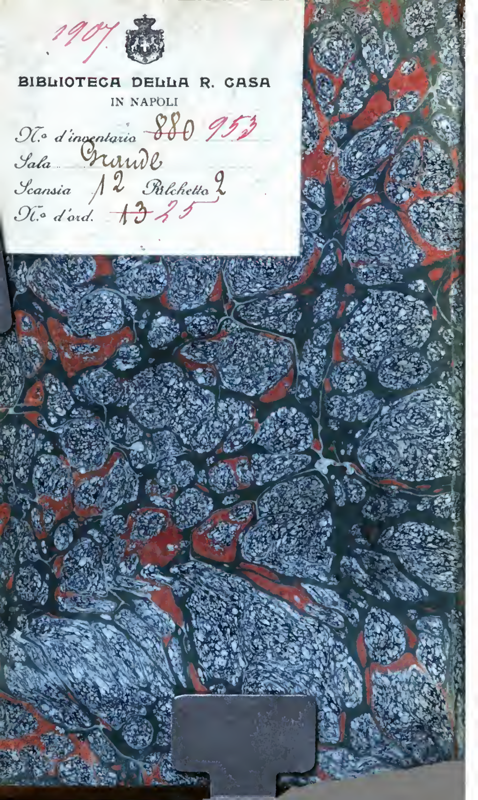
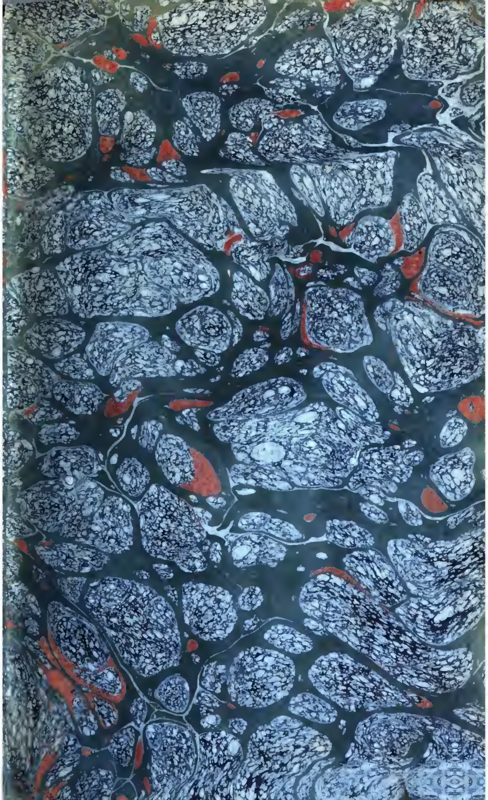




1907
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 880 953
Sala Grande
Scansia 12 Palchetto 2
N.° d'ord. 13 25



DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DES ÉTIQUETTES DE LA COUR,

ET DES USAGES DU MONDE.

II.

On trouve, chez le même Libraire, tous les Ouvrages de Madame la Comtesse de Genlis.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DES ÉTIQUETTES DE LA COUR,

DES USAGES DU MONDE, DES AMUSEMENS, DES MODES, DES MOEURS, etc., DES FRANÇOIS, DEPUIS LA MORT DE LOUIS XIII JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT le Tableau de la Cour, de la Société, et de la Littérature du dix-huitième siècle:

OU

L'ESPRIT

DES ÉTIQUETTES ET DES USAGES ANCIENS,

COMPARÉS AUX MODERNES.

PAR MME. LA COMTESSE DE GENLIS.

Tome second.



PARIS,

P. MONGIE AÎNÉ, Libraire, boulevart Poissonnière, n°. 18.

1818.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DES ÉTIQUETTES DE LA COUR,

ET DES USAGES DU MONDE.

NAISSANCE (JOUR DE). — Depuis la révolution, nous tenons des étrangers de célébrer le jour de notre naissance, au lieu de célébrer la fête de notre patron. C'est en effet un touchant anniversaire que celui de la naissance d'une mère; mais on ne sauroit trop multiplier les fêtes de famille, et l'on peut se réunir pour le jour de naissance, sans supprimer les bouquets et la fête de nos patrons célestes.

En Angleterre, le jour de naissance de la reine, on tire autant de coups de canon que la reine a d'années; nous ignorons si ce calcul solennel et public est agréable aux reines qui ont passé l'âge brillant de la vie, ou qui ont atteint la vieillesse; mais nous croyons qu'en général, dans ce cas, il n'égayeroit pas les *simples particulières*. C'est un usage qu'on n'auroit jamais

imaginé en France; il ressemble plutôt à une dure leçon morale qu'à un hommage. Dans l'ancienne Rome, des héraults, pour garantir les triomphateurs de l'orgueil, crioient près de leur char : *Souviens-toi que tu n'es qu'un homme.* Il est bien plus sévère de dire à une femme : *Souviens-toi que tu n'es plus dans l'âge de plaire*, surtout quand chaque année aggrave la rudesse de l'avertissement.

NATUREL. — Le naturel, la franchise, la simplicité, sont devenus des agrémens fort rares dans les livres et les talens de la société; cependant on les aime encore, et le naturel plaît aux gens même qui ont de l'affectation,

« *Car* la nature est vraie, et d'abord on la sent. »

Mais le naturel ne peut plaire que lorsqu'il est aimable; s'il dégénère en grossièreté, il devient ignoble.

La politesse des gens naturels est particulièrement agréable, parce qu'elle n'a rien de sec et de contraint; elle a tout le charme de la bienveillance; celle des personnes affectées est cérémonieuse, exagérée, embarrassante. Il est impossible d'être naturel avec beaucoup d'orgueil et de grandes prétentions; il y a toujours de la bonhomie et un fonds de sincérité dans

le caractère de ceux qui sont constamment naturels.

NAVETTES. — Jadis les femmes, pour avoir une contenance dans leurs visites et dans un cercle, tiroient de leurs sacs à ouvrage une jolie navette d'or, d'écaille ou d'ivoire, et faisoient des nœuds. Cet ouvrage en général ne servoit à rien; mais il étoit une espèce d'emblême qui exprimoit l'aversion que toute femme doit avoir pour une totale oisiveté; c'étoit l'enseigne du travail des doigts. Ce maintien avoit de la grâce; il caractérisoit particulièrement une femme.

NÉOLOGISME. — Depuis la révolution, on se plaint du néologisme et de la quantité de mots nouveaux introduits dans notre langue : pour moi, je me plains du contraire; je regrette avec amertume une infinité de phrases entièrement supprimées dans les livres et dans les conversations de toutes les classes de la société depuis vingt-cinq ans; comme, par exemple, celles-ci : *Cela ne me regarde pas; je ne suis pas capable de décider cela; je ne puis avoir d'opinion à cet égard; je ne sais; je n'y ai pas refléchi*, etc., etc. Nous sommes devenus tout à coup si savans *en politique*, que,

sans distinction d'état, de sexe et d'âge, nous sommes en état de conseiller tous les souverains de l'univers. Que dis-je ? *conseiller* seroit trop modeste ; nous leur prescrivons, avec menaces (trop souvent effectuées), ce qu'ils doivent penser, dire et faire. Il est beau sans doute de voir des écoliers laissant là l'étude du grec et du latin, pour instruire leurs maîtres des intérêts des nations et des *droits de l'homme*, ou d'entendre des jeunes gens de vingt ans tenir tête à des vieillards, afin de leur prouver qu'on n'a besoin ni d'instruction, ni de réflexion, ni d'expérience pour décider, en dernier ressort, de la forme des gouvernemens et du destin des empires. Il est curieux de voir des femmes s'extasier, se passionner et se mettre en fureur pour ou contre les *idées libérales*. Mais nous avons acheté bien cher cette grande science, qui nous tient lieu de toutes les autres ; elle a fait tomber en décadence les études de la jeunesse et de la littérature ; elle nous a privés du repos et de tous les agrémens de la société. Autrefois, la seule pudeur faisoit rougir les femmes ; depuis long-temps elles rougissent plus souvent encore de dépit et de colère, ce qui leur sied beaucoup moins. Dans les deux derniers siècles, on citoit les Françoises, comme les modèles de l'élégance et du

bon goût ; elles faisoient le charme de la société par un mélange piquant de douceur, de gaieté, de raison, de grâce et de légèreté dans la conversation. Aujourd'hui, presque généralement elles dédaignent, pour de bizarres prétentions, tous les moyens de plaire et de charmer. Les jeunes gens alors savoient écouter et se taire ; ils pensoient que le plus grand de tous les ridicules, à leur âge, est d'avoir un ton tranchant, et de manquer d'égards et de déférence pour ceux qui sont depuis long-temps dans le monde. Le peuple françois étoit plein de bonhomie et d'urbanité ; il est devenu menaçant et séditieux : les discussions politiques agitent et divisent les esprits dans les boutiques, dans les cabarets, dans les cuisines, dans les antichambres, ainsi que dans les classes de collége et dans les salons ; enfin, on trouvoit jadis les plus agréables délassemens dans la société et dans la conversation ; on n'y trouve plus que de l'aigreur ; on n'y entend plus que des disputes et d'assommantes *dissertations philosophiques et politiques**, composées de lieux communs rebattus, réfutés, soutenus des millions de fois depuis vingt-cinq ans. Au milieu des plus grands événemens et des plus terribles secousses, la curiosité s'éteint, parce qu'il n'y a plus d'étonnement ; on s'at-

tend à tout, on est familiarisé avec les prodiges de tout genre, et l'ennui dévore malgré les craintes, l'effroi, les inimitiés, qui sembleroient devoir du moins en préserver; l'effervescence est sans chaleur, les haines ne sont que de l'obstination; la déraison, privée d'illusion, et par conséquent d'enthousiasme, n'est qu'un reste de mauvaise habitude; il y a non de la véhémence, mais de la routine et du malentendu dans toutes les extravagances que l'on dit et que l'on fait; l'exaltation est usée, et l'agitation est sans but.

Comment remédier à tant de maux, et comment prévenir des événemens sinistres que les moins habiles peuvent si facilement prévoir, si ce désordre se prolonge? En se réunissant de bonne foi pour se soumettre à l'autorité la plus légitime et la plus paternelle. On est loin d'exiger le sacrifice des systèmes politiques, puisqu'on accorde, à cet égard, avec les formes les plus solennelles, tout ce que peuvent désirer les véritables amis de la liberté. On ne demande que de la droiture, et la soumission du cœur, qui devroit naturellement se porter où l'on voit la pureté de la vie unie à la bonté, aux lumières, à la vertu. Mais, en supposant cet heureux accord, ce retour à la raison, si nécessaire au salut de tous, reverrons-nous

encore en France cette aménité, ces mœurs douces et cet esprit social qui faisoit jadis nos délices? Oui, sans doute, quand chacun ne s'occupera que de ce qui le concerne; quand ces vieilles locutions, bannies depuis si long-temps du langage françois, reprendront leur ancienne vogue; lorsqu'on entendra, dans toutes les classes, les femmes, les enfans, les jeunes gens répéter à propos ces phrases gauloises: *Cela ne me regarde pas*, etc. La société reprendra tout le charme qu'elle avoit autrefois; on n'entendra plus de disputes, on causera, on aura de l'esprit, de la gaieté; on s'amusera; on reverra des femmes remplies de douceur et de grâces, des jeunes gens aimables, des enfans qui deviendront des hommes sensés; il n'y aura plus de guerres civiles dans les maisons, la paix sera dans les familles comme dans toute l'Europe: tels seront les effets heureux de ces phrases magiques. Oh! quand les entendrons-nous?

Quant au *néologisme*, il fut au comble sous la république et sous le directoire; mais il est fort tombé depuis; on reprend peu à peu la *langue morte* de Bossuet, de Fénélon, de Buffon, de Voltaire: on s'y tiendra peut-être, en pensant que, toute réflexion faite, elle vaut

mieux que celle des plus éloquens jacobins et des écrivains de leur temps.

Il faut avouer qu'alors même que la fureur du néologisme est passée, il en reste toujours quelques mots nouveaux : c'est ce qu'on voit parfaitement en lisant les critiques faites sur le néologisme du commencement du dix-huitième siècle. Ce fut après la mort des illustres auteurs qui firent la gloire du dix-septième et de la littérature françoise, que ceux qui leur succédèrent, ne pouvant plus, comme le dit Voltaire, se distinguer par des pensées, voulurent briller par de nouvelles tournures et en inventant de nouveaux mots. Le néologisme le plus bizarre devint presque universel. Il a été recueilli dans deux ouvrages très-curieux, faits peu de temps après la mort de Louis XIV, et qui méritent d'être lus : l'un est une comédie de Boursault, intitulée *les Mots à la mode*. Plus des trois quarts de ces mots ont été rejetés et sont oubliés; mais il en est quelques-uns que Boursault cite comme tout aussi ridicules, et qui sont restés, entre autres, le mot *inouï*; l'autre ouvrage, contre le néologisme, a pour titre : *Dictionnaire néologique à l'usage des beaux esprits du siècle*, *troisième édition de* 1728. Les critiques, qui sont justes en général, et quelquefois plaisantes, ont surtout pour objet les ouvrages de La Mothe.

Voici celle d'une expression inventée par La Mothe, et qui est restée : « *Foyer*, pour dire, » *retourner dans sa patrie*. Notre fabuliste dit : » *Rentrer dans ses foyers* ; c'est comme si on » disoit : *Rentrer dans sa cheminée*. »

Malgré cette moquerie, très-juste et très-jolie, cette phrase a été universellement adoptée. Il en sera vraisemblablement de même de quelques expressions révolutionnaires ; mais il est remarquable que ceux qui les introduisent, loin d'en retirer de la gloire, passent toujours pour de mauvais écrivains, parce qu'ils en ont employé beaucoup d'autres qui, n'étant point reçues, jettent du ridicule sur leurs ouvrages.

NIAISERIES. — La pire de toutes, en littérature, est la niaiserie sentimentale, parce qu'elle joint l'extrême fadeur à la puérilité. Les auteurs *niais*, qui affectent la sensibilité et la *naïveté*, sont d'un ridicule véritablement intolérable : nous en avons beaucoup dans ce genre.

Dans le commerce de la vie, nous sacrifions souvent, à des niaiseries, notre aisance, notre tranquillité, notre bonheur ; nous dépensons notre argent et notre temps en niaiseries ; les conversations les plus amusantes ne sont, au fond, que des niaiseries ; aussi, dans l'Écriture sainte, le sage demande-t-il à Dieu de *nous*

préserver de l'ensorcellement des niaiseries (1).

NOMS D'AMITIÉ (PETITS). — *Mon ange*, *mon cœur*, et *ma chère amie*, étoient jadis les noms d'amitié que l'on se donnoit communément dans la société. On ne disoit jamais, *ma bonne amie*, parce que le peuple s'étoit emparé de cette douce épithète de *bonne*, que M. de Mirabeau n'a pas ennobli dans ses lettres, en la plaçant différemment, en disant, *mon amie bonne*. Aujourd'hui le peuple dit, *ma bonne*, tout court. Ainsi ce mot, injustement malheureux, a été, de toute manière, et est encore de mauvais ton. On a voulu mettre à la mode *cher*, tout court, ce qui n'a pas pris, et n'a paru que ridicule. Les petits noms d'amitié sont aujour-

(1) M. Diderot, dans l'impression de ses pièces de théâtre, a mis en vogue une étrange niaiserie, celle d'indiquer aux acteurs le ton, l'*accent concentré*, *passionné*, *entrecoupé*, etc., qu'ils doivent avoir; la forme et la *couleur* de l'habit qui conviennent à leurs rôles, et la place qu'ils doivent occuper sur le théâtre. Ces indications en lettres italiques et dans chaque scène rendroient fastidieuse la lecture des meilleures pièces; mais on ne les trouve jamais dans celles de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, de Molière, etc. Ces grands auteurs comptoient davantage sur l'intelligence des acteurs, et ils n'ont nul besoin de ces avertissemens pour nous faire frémir, pleurer ou rire.

d'hui presque hors d'usage, et c'est souvent une fausseté de moins. Dans les anciennes pièces de théâtre de Hardi, les amans appellent leurs maîtresses, *ma sainte*, comme nous disons, *mon ange*.

OCULISTE. — M. Demours, oculiste françois justement célèbre, a fait une découverte admirable. Il a trouvé le moyen, par une opération qui n'est pas douloureuse, de créer une *pupille artificielle* dans l'œil des aveugles, et qui leur rend la vue quand le nerf optique n'est point paralysé.

Nous avons vu chez M. Demours une personne avec les deux prunelles fondues, et qui, ayant subi cette opération, lisoit parfaitement. Il est étonnant que cette découverte n'ait pas fait plus de bruit; si elle eût été faite en Angleterre, elle auroit une grande célébrité. Nul gouvernement ne sait mieux faire valoir les talens et l'industrie des compatriotes, et c'est assurément un grand éloge que nous comptons lui donner (1).

OPÉRA. — Nous n'avons pas de meilleurs

(1) Les matelas de baudruche, remplis d'air, sont certainement l'invention la plus commode et la plus utile pour les

poëmes lyriques que ceux de Quinault (les chefs-d'œuvre du genre), de La Mothe, Danchet, de Bernard; nous n'avons pas de meilleure musique que celle de Gluck, de Sacchini, de Piccini, nos acteurs lyriques ne jouent pas mieux que Larrivée, madame Saint-Huberti, mais ils chantent incomparablement mieux; Gluck, avec ce talent qui n'a point eu d'égal, acheva de perfectionner leur jeu, et commença à former leur chant (1). L'art du décorateur est aussi très-perfectionné; nous avons parlé ailleurs de la danse. (Voyez *Danse*.)

ORAISON FUNÈBRE. — On a étrangement profané ce genre depuis vingt-cinq ans,

---

voyages, pour la guerre, et même dans certains cas dans les maisons de campagne: on s'en est moqué dans les journaux, et l'ouvrier a cessé d'en faire. L'admirable invention de M. Dyle, pour peindre sur glace, n'a produit à son auteur ni récompense, ni encouragement; et les expériences, qui ont à la fin été couronnées par un succès si complet, lui ont coûté plus de trois cent mille ou quatre cent mille francs.

(1) On connoît une infinité de traits de Gluck, qui prouvent le génie de cet admirable compositeur. En voici un qu'on n'a jamais cité et qui surpasse tous les autres:

Durant son séjour en France, il faisoit répéter son opéra d'Iphigénie en Tauride. Après le meurtre de Clitemnestre,

nous avons lu l'Oraison funèbre de *Danton*, c'est-à-dire *son éloge depuis sa mort*..... Nous avons un assez grand nombre de très-beaux sermons de différens prédicateurs; mais nous n'avons point d'oraisons funèbres que l'on puisse comparer à celles de Bossuet. Il y a une immense difficulté dans ce genre; et qui n'existait pas pour les orateurs païens; c'est d'ac-

Oreste, épuisé par ses remords, tombe dans une espèce de sommeil causé par l'accablement; il se réveille, et dit avec égarement :

« Le calme renaît dans mon âme..... »

Tandis qu'il chante lentement ce vers, Gluck crie, à l'orchestre qui jouoit pianissimo, *forte*, *forte*. Les musiciens, trouvant que c'étoit un contresens avec les paroles, s'obstinent à jouer piano. Gluck réitère avec colère le même ordre, les musiciens lui représentent que cela est contradictoire avec ce que dit Oreste, que *le calme renaît dans son âme*. Gluck s'écrie : *Il ment; il a tué sa mère !*.... Il n'y a rien de plus sublime que ce mot échappé du fond de l'âme, et que l'idée de faire démentir ces trompeuses paroles d'Oreste cherchant à s'abuser par l'accompagnement violent et bruyant qui exprime le trouble et l'horreur. Les sons brusques, rapides, coupés et tumultueux de cet accompagnement, représentent à l'imagination les furies rassemblées dans son cœur. On croit les entendre et les voir lui donner mille coups de poignard; jamais pensée musicale et même pensée dramatique n'a montré plus de génie.

On tient ce trait de M. Porta, compositeur distingué.

corder les louanges données aux guerriers, aux héros et aux souverains avec l'inflexible austérité de la morale évangélique. C'est un talent qui demande tous ceux de l'art oratoire, le tact, la finesse de l'esprit, l'étendue des lumières, la sûreté des principes, la sagesse conciliante unie à l'immuable vérité; enfin l'éloquence qui entraîne et qui persuade. Et tel est l'art sublime dont les oraisons funèbres de Bossuet offriront à jamais le modèle et les chefs-d'œuvre. M. Thomas, dans son Essai sur les éloges, dit que long-temps après la mort d'Homère, on prononçoit tous les ans son éloge, à Smyrne, et qu'un philosophe grec, arrivant à cette époque dans cette ville, fut prié de s'en charger; que pour s'y préparer il se rendit, suivi du peuple, au lieu où étoit la statue d'Homère, qu'il la tint long-temps embrassée, et qu'ensuite il parla avec la plus grande éloquence.

Dans l'ancienne Rome, les empereurs, ainsi que nos académiciens modernes, faisoient, en montant sur le trône, l'éloge de leur prédécesseur. L'empereur Auguste prononça, dans la tribune, l'éloge funèbre de César : ce prince étoit, dit-on, fort éloquent (1). Tibère fit l'é-

(1) Il faisoit des vers. Il avoit composé un poëme sur la Sicile, et une tragédie d'Ajax.

loge funèbre d'Auguste son beau-père; et celui de Tibère fut prononcé par Caligula. On n'auroit pu choisir un orateur plus digne de faire un tel éloge. Néron fit l'éloge de Claude; il vanta sa *profonde sagesse*, ce qui fit rire les Romains, malgré la dignité de l'orateur. Au reste, Néron fut le premier qui ne fit pas lui-même ses discours; le philosophe Sénèque les composoit pour lui (1); et, depuis Néron, les empereurs trouvant cette manière plus facile, en général l'adoptèrent.

Les éloges funèbres ne furent connues en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier François auquel on ait rendu cet hommage, fut le célèbre du Guesclin. Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, et en présence de toute la cour, le texte fut :

Nominatus est usque ad extrema.
« Son nom a été connu aux extrémités de la terre. »

ORGUEIL. — Le plus détestable de tous les

(1) Ce philosophe, qui louoit la *profonde sagesse* de l'imbécile Claude, avoit fait contre lui une sanglante satire, intitulée l'*Apocoloquintose*, ou Métamorphose de l'empereur Claude en citrouille.

vices est l'orgueil poussé au dernier excès. Lorsqu'avec de grands talens il se trouve dans des places éminentes, il produit beaucoup de calamités publiques, mais souvent aussi des actions éblouissantes. Pour connoître toutes ses misères et toute sa difformité, il faut le voir dans les situations communes de la vie : nul prestige alors ne l'ennoblit, et il est aussi puérile que haïssable. Quand il prétend à la conquête du monde, il peut paroître imposant ; mais qu'il est stupide et ridicule lorsqu'il est réduit à des triomphes de cotterie ; qu'il veut briller, non par l'esprit, les talens ou des actions vertueuses, mais par des chevaux, des voitures, des habits, des schals, etc. ; qu'il est intolérable par ses prétention, sa susceptibilité, son arrogance, l'importance qu'il attache aux petites choses, et par les commérages, les tracasseries, les scènes et les brouilleries, qui sont les suites inévitables de tous ces travers ! L'orgueil gâte également le cœur et l'esprit ; il fausse tous les jugemens. L'orgueilleux n'estime que celui dont il se croit admiré ; il méprise toutes les connoissances et tous les talens, ainsi que les qualités qu'il n'a pas. Aveugle sur lui-même comme sur les autres, il ne connoît aucun de ses défauts, souvent il les érige en vertus ; il nie de bonne foi ses torts les plus coupables,

il ne les sent pas; il est nécessairement envieux, étranger au bonheur d'admirer; il en est assez puni par le dépit secret que lui causent tous les succès des autres. Il est impossible que l'orgueilleux soit reconnaissant; il pense que tout lui est dû, et d'ailleurs de grands bienfaits ne seroient pour lui qu'un poids insupportable; il passe sa jeunesse dans les disputes, l'agitation, les mécomptes de tout genre. Haï, calomnié, tourné en ridicule, il finit par se jeter et se fixer dans la mauvaise compagnie, parce qu'on ne trouve que là des complaisans et des flatteurs. Il devient frondeur, méchant, misanthrope; il vieillit sans attachement, sans amis, sans intérêt de cœur, sans considération, victime du vice affreux dont les conséquences sont si funestes qu'il a perdu les anges mêmes.

Il est une autre espèce d'orgueil, ou pour mieux dire d'amour-propre bien entendu, que le monde confond équitablement avec la vertu, parce que les résultats sont presque les mêmes. C'est celui qui veut briller, non par des frivolités, mais par de bonnes actions ou de grands talens, et qui n'aspire qu'à des succès mérités. Ce noble amour-propre donne l'ardeur pour le travail, la suite, la persévérance et l'empire sur soi-même, qui fait triompher de tous les goûts puérils et même des passions qui peuvent

éloigner du but que l'on veut atteindre. C'est encore lui qui souvent a fait faire le plus digne emploi d'une grande fortune ; mais dans ce cas, si l'on est d'abord dirigé par la vanité, on ne l'est ensuite que par la seule bienfaisance. Les hommes généreux sont toujours humains ; ainsi ce calcul d'une grande âme devient bientôt la récompense d'un bon cœur.

ORTHOGRAPHE. — Celle de Voltaire est presque généralement adoptée par les gens du monde, parce qu'elle s'accorde mieux, dit-on, avec le son des mots à l'oreille. C'est une erreur, et rien ne le prouve mieux que la vicieuse prononciation des Génevois, qui prononcent conséquemment à cette ortographe. Par exemple, en prononçant le mot *gaieté*, *gai*, ils forment le son du verbe *j'avais*, etc. Cette orthographe a d'autres inconvéniens qui sont parfaitement bien détaillés dans l'article *néographe* de l'Encyclopédie. L'ancienne académie, malgré toute sa partialité pour M. de Voltaire, ne voulut jamais prendre son orthographe, parce qu'après un mûr examen, elle reconnut que l'ancienne valoit infiniment mieux.

OSTENTATION. — Il n'est permis de se

moquer de l'ostentation, que lorsqu'elle se manifeste par une vaine magnificence; il est odieux de la supposer (alors même qu'elle existeroit), quand elle ne se montre que sous les traits touchans de la charité.

Un auteur moderne (1), dans le roman intitulé *Malvina*, a représenté une femme d'un caractère odieux, fondant des hôpitaux et faisant d'autres belles actions de ce genre par ostentation, ce qui n'empêche pas ceux qui l'approchent de la mépriser. Présenter un tel tableau est une idée bien peu morale. Gardons-nous, non-seulement de vouloir déshonorer ces grandes actions, mais de chercher à en atténuer le mérite; ne voyons que les résultats, Dieu seul connoît bien les motifs; et, comme le fondateur d'un établissement utile ne confiera jamais qu'il n'agit que par vanité, on ne peut le juger à cet égard que par conjectures, par conséquent, sans aucune certitude; et c'est toujours s'exposer à calomnier. Enfin, quand l'ostentation serait parfaitement prouvée, à quoi bon la tourner en ridicule? à quoi bon décourager ceux que l'amour-propre inspire si bien! Ah! plutôt accordons-leur le suffrage qu'ils ambitionnent; ne répugnons

(1) Madame Cotin.

point à donner de justes louanges aux bienfaiteurs de l'humanité souffrante : tout éloge est noble, équitable, lorsqu'il s'unit aux bénédictions des infortunés !... Il semble que la manie des fondations charitables n'est pas assez commune pour qu'il faille y mettre des bornes. Dans le temps où des particuliers fondoient à la fois l'Hôtel-Dieu, l'Hospice des Enfans Trouvés, des hospices pour les vieillards, les Sœurs de la Charité (1), etc., personne ne fut accusé *d'ostentation*; mais, dans ce siècle d'égoïsme, à l'exception de la magnificence des grands dîners, on se moque de tout et même de l'aumône. On trouve, dans la *Biographie universelle*, l'article suivant, au sujet de Josué *Barnes*, qui fut un théologien anglois, très-pieux et très-charitable.

« Persuadé, dit l'auteur de l'article (2), que » nos charités nous sont remboursées dès ce » monde avec usure, il donna un jour son » habit à un pauvre, et prétendait, dans ses » marchés avec la Providence, avoir toujours » gagné à ces sortes de générosités (3); c'était

(1) Sous le règne de Louis XIII.

(2) M. Suard.

(3) Cette phrase est très-irrégulièrement construite. Il falloit : *Il prétendoit que, dans ses marchés avec la Pro-*

» probablement dans le même esprit qu'il » avoit soin de dédier toujours ses ouvrages à » des personnes du plus haut rang. »

Il est peu digne d'un écrivain moraliste, de tourner en ridicule une action de charité toujours touchante par son résultat : c'est une mauvaise entreprise que celle de vouloir faire rire aux dépends d'un homme qui se dépouille pour un pauvre. Il est étrange de trouver un sujet de blâme dans l'idée si naturelle que Dieu récompense les bonnes actions. Il seroit difficile de prouver, non-seulement que cette opinion est fausse et dangereuse, mais qu'elle n'est pas très-utile ; et prétendre que le sentiment religieux qui porte à faire le bien, dans la vue de se rendre digne de la protection divine, doit aussi porter à flatter les grands de la terre, est assurément une conclusion aussi bizarre que surprenante. Dans l'article de Marguerite Beaufort, mère de Henri VII, roi d'Angleterre, le même auteur, dans le même ouvrage, dit que cette pieuse princesse consacra sa vie entière à des œuvres de charité et à des fondations utiles, que l'université de Cambridge lui doit

---

vidence, *il avoit*, etc. La phrase seroit régulière ; mais la plaisanterie sur la Providence et sur une aumône n'en seroit ni moins froide, ni moins déplacée.

ses colléges du Christ et de Saint-Jean, et une partie de l'éclat dont elle jouit; qu'elle avoit recueilli dans sa maison douze pauvres vieillards qu'elle nourrissoit et qu'elle soignoit dans leurs maladies. Cette même princesse voyoit à regret les Turcs en Europe, et désiroit une croisade contre eux. Cette idée scandalise beaucoup M. Suard; il est vrai qu'il prétend que cette princesse répétoit que, si la croisade avoit lieu, *elle suivroit gaiement l'armée en qualité de blanchisseuse.* M. Suard étoit-il bien sûr que la *princesse* eût dit cela sérieusement? Quoi qu'il en soit, M. Suard nous apprend qu'un écrivain anglois (qu'il ne nomme point) fait, sur ces paroles de Marguerite Beaufort, une réflexion que M. Suard veut bien appeler *très-sévère.*

« Quand on voit, dit-il, la folie et le fana-
» tisme sous le masque vénérable de la religion
» et de la vertu, exercer un tel ascendant sur
» les âmes les plus pures et *corrompre les plus*
» *nobles caractères*, la raison rougit, et l'hu-
» manité verse une larme.

Je demanderai d'abord si la traduction est bien fidèle. M. Suard, après avoir *versé une larme* sur la *corruption* du caractère de l'illustre et bienfaisante fondatrice des principaux colléges de Cambridge, la garde-malade et l'amie

de la vieillesse abandonnée, la mère des pauvres, M. Suard ajoute : « Si la piété de Marguerite avoit été aussi éclairée que sincère, elle » eût été trop au-dessus de son siècle et de son » sexe. »

Voilà une belle leçon pour les personnes qui n'ont pas pris l'habitude de peser toutes leurs paroles, puisque les qualités admirables et les actions sublimes de cette princesse sont ternies par une seule phrase ! Mais est-il aussi bien prouvé qu'elle ait eu véritablement le projet de se faire blanchisseuse, qu'il l'est qu'elle a fondé des colléges, des hôpitaux, et consacré sa fortune et sa vie aux pauvres? Si cette parole lui est échappée dans la conversation, doit-on en conclure, comme le *sévère* auteur anglais, que son *caractère fut corrompu?* Enfin, si par la suite on fait la conquête de la Turquie, pour aller établir à Constantinople les lois, les mœurs et la religion chrétienne, que penserons-nous donc de cette expédition, méditée, il y a si long-temps, par Henri-le-Grand?

Pourquoi ce déchaînement contre toutes les personnes d'une incontestable réputation de piété? C'étoit une convention expresse et de rigueur entre tous les *esprits forts*. Il falloit décrier les *dévots* et élever aux nues les impies. Voyez, dans l'Encyclopédie, avec quelle com-

plaisance et quel amour M. Diderot et quelques autres parlent des matérialistes Hobbes, Spinosa, etc.; et voilà pourquoi ils ont tant calomnié Constantin-le-Grand et tant loué Julien-l'Apostat. Cependant, ce dernier eut la cruauté de faire mourir, sans aucun prétexte, le vertueux Ursule, qui avoit pour lui la plus tendre affection; et, de plus, Julien fut livré, toute sa vie, aux superstitions païennes les plus exécrables. On sait qu'il fit égorger une femme et des enfans, pour consulter l'avenir dans leurs entrailles!.... Mais il détestoit le christianisme; Il persécuta les chrétiens; il en fit périr un grand nombre : voilà de grands titres à l'indulgence philosophique pour tous les autres crimes. La mémoire du despote et barbare Dioclétien est en horreur à tous les vrais philosophes. Cet indigne empereur bannit de Rome tous les historiens et tous les gens de lettres; mais il se baigna dans le sang des chrétiens, et M. de Voltaire a placé, dans son Dictionnaire philosophique, l'article *Dioclétien*, uniquement pour faire l'éloge de ce prince sanguinaire!.....

Nous avons tous le droit de juger des faits incontestables et publics; admirons franchement, même dans nos ennemis, les belles actions; ayons le courage de condamner les mau-

vaises, fussent-elles commises par les maîtres de la terre.

OUVRAGES DES MAINS (1). — Dans l'admirable portrait de la *femme forte*, l'Écriture Sainte, après avoir loué sa pudeur et sa charité, dit qu'*elle a filé le lin avec des mains sages et ingénieuses*. L'adresse des doigts, ce travail domestique, constitue véritablement une femme; rien ne messied plus aux femmes que d'y paroître inhabiles ou de le dédaigner. Une femme assise et dans une totale oisiveté, prend l'attitude d'un homme, et c'est perdre la grâce qui la caractérise. C'est pourquoi jadis on avoit inventé les *navettes*, afin que les femmes, même dans un grand cercle, parussent être occupées d'un petit ouvrage, et qu'elles eussent le maintien qui leur convient. (Voyez *Navettes*.)

Dans l'antiquité, on a toujours confondu, avec la vertu, le goût de l'agriculture pour les hommes et celui des travaux domestiques pour les femmes (2). Dans ce temps, les talens de pur agrément, la musique et la danse, n'étoient

(1) On pardonnera à une femme d'avoir fait des recherches sur cet article, et d'en offrir un extrait un peu détaillé aux personnes de son sexe.

(2) Aussi croyoient-ils que Minerve, la déesse de la sa-

cultivés que par les courtisanes (1). En cela, plus conséquens que les chrétiens, les anciens pensoient que le but d'une courtisane est seulement de plaire, et que celui d'une honnête femme est de se faire estimer; qu'elle doit aimer sa maison, et s'y rendre aussi utile qu'elle peut l'être. Ils ne négligeoient nullement, dans les femmes, la culture de l'esprit; elles avoient des instituteurs chargés spécialement de leur donner l'instruction et toutes les connoissances qui peuvent étendre l'esprit et fortifier le jugement. Les anciens nous présentent leurs sages labourant leur champ ou ornant leur jardin, et les femmes, dignes d'être proposées comme modèles, passant la plus grande partie de leur vie à broder ou à faire des ouvrages de ce genre. C'est ainsi que la fable nous dépeint la reine Arête (2), femme d'Alcynoüs, demandant, en s'éveillant, sa quenouille; et la chaste et fidèle Pénélope; et que l'histoire nous montre la vertueuse Tanaquille, femme de Tarquin-l'Ancien, faisant les belles

---

gesse, présidoit à tous les travaux de femme, et qu'elle mettoit sa plus grande gloire à y exceller.

(1) En même temps, surtout dans la Grèce, tous les jeunes gens bien élevés apprenoient la musique et à jouer de la lyre.

(2) Ce mot en grec veut dire *vertu*.

robes de son époux (1), et Lucrèce travaillant tout le jour avec ses femmes. Aussi lorsque Ovide veut peindre une coquette (2), il annonce qu'elle est paresseuse; qu'elle n'a d'autre plaisir et d'autre occupation que de prendre soin de ses cheveux et de se regarder dans l'onde; de se parer, etc. : de là elle passe à l'*effronterie* la plus infâme; elle déclare sa passion; et, quoiqu'elle soit belle, elle n'inspire que du mépris et de l'horreur.

On a vu, et il existe encore plusieurs femmes qui se persuadent que les occupations particulièrement propres à leur sexe sont d'une extrême frivolité; mais c'est une des erreurs de la dépravation de confondre sans cesse la simplicité avec la frivolité. La véritable frivolité est ce qui n'est utile sous aucun rapport, et en même temps nuisible et condamnable à beaucoup d'égards, comme le jeu et la plupart de nos conversations. Au lieu de coudre, de filer, de broder, nous voulons écrire, faire des vers ou des romans. A moins d'avoir dans ce genre un but très-moral et véritablement utile, avec un grand fonds d'instruction et de connoissances acquises, une femme est inexcusable de

(1) Comme fit depuis Livie pour Auguste.

(2) Galmacis.

quitter les douces et vertueuses occupations de son sexe pour de tels travaux. *A combien de femmes* ne pourroit-on pas dire justement :

Meglio per s'avessi il fuso el vago (1)

L'estime des anciens pour les femmes qui consacroient leurs loisirs à ces innocens travaux, étoit telle, que les poëtes nous disent qu'Agamemnon préféroit *Chryséïs* à *Clytemnestre*, à cause de son adresse à travailler de la toile.

Ce fut par le même sentiment qu'Énée, voulant faire un présent considérable à Sergeste, lui donna une esclave crétoise, nommée Pholloé, parce qu'elle étoit une habile brodeuse.

On lit dans l'histoire qu'Alyatte, roi de Sardes, étant assis devant les murs d'une ville, vit passer une femme thrace ayant une urne sur la tête, une quenouille et un fuseau dans les mains, et derrière elle un cheval attaché par la bride. Le roi conçut tant d'estime pour une femme si laborieuse, qu'il demanda de quel pays elle étoit. On lui répondit qu'elle étoit de Mysie, petit pays de Thrace. Là-dessus, ce prince fit prier, par ses ambassadeurs, Cotys, roi de Thrace, de lui envoyer une colonie de ce pays, hommes, femmes et enfans.

---

(1) Le Tasse.

En Bourgogne et en Auvergne, on peut éprouver ce genre d'admiration. Presque toutes les femmes, en montant ou en descendant les montagnes, et dans les chemins, ont des hottes sur le dos, des vases sur la tête, et en même temps filent ou tricotent; souvent même elles conduisent, par un licol attaché à leur ceinture, un ânon chargé d'herbages ou de fagots.

L'Écriture Sainte nous apprend que Noëma, fille de Lameck et sœur de Tubalcain (1), inventa l'art de filer, de coudre et de faire de la toile. Avant elle, on portoit pour tout vêtement des peaux d'animaux. La broderie au métier est d'une grande antiquité : Dieu ordonna d'en enrichir l'arche et les ornemens du temple des Juifs.

La broderie est encore l'occupation favorite des femmes grecques, qui presque toutes y excellent. Selon Pline, ce fut une femme, nommée Pamphila, qui inventa l'art de faire de la gaze (on donne le même nom à l'inventrice de la broderie). Du Cange dit que ce tissu a été ainsi nommé, parce qu'il fut d'abord apporté de Gaza, ville de Syrie (2).

---

(1) Tubalcain, qui inventa l'art de battre le fer et de travailler l'airain.

(2) Les *canéphories*, chez les Grecs, étoient des fêtes dans

Les anciens trouvoient que les vices les plus révoltans dans une femme étoient la présomption et la vanité; en effet, la foiblesse physique, le besoin de protection doivent donner aux femmes, ainsi qu'à l'enfance, la douceur, la docilité, la modestie; c'est pourquoi les anciens leur interdisoient les talens qui peuvent exalter l'amour-propre; ils ne vouloient même pas qu'elles fussent énorgueillies de leur supériorité dans les ouvrages propres à leur sexe. Aussi voit-on, dans la fable, l'orgueilleuse Arachné cruellement punie de sa vanité.

Les Égyptiens croyoient qu'Isis avoit appris aux hommes à cultiver le lin, ainsi que l'art de filer cette plante et d'en faire de la toile. Les Chinois disent que l'impératrice Siling-Chi trouva la première le moyen d'élever des vers à soie, de filer leur soie et d'en faire des étoffes, sur lesquelles elle broda des fleurs et des oiseaux (1). Les Péruviens attribuaient à Mamma-OElla, femme de Manco-Capac, leur premier souverain, l'art de filer, de faire des étoffes et

---

esquelles les jeunes filles, la veille de leurs noces, offroient à Minerve et à Diane de jolis ouvrages à l'aiguille, posés dans des corbeilles, et faits par elles dans le cours de l'année.

(1) On sait qu'en France, Henri II est le premier de nos rois qui ait porté des bas de soie tricotés.

de coudre. C'étoit aussi à des femmes que l'antiquité grecque et romaine attribuoit l'invention de l'aiguille (1).

Les temps modernes ont produit aussi des femmes illustres dans ce genre. La belle Éditha, fille de Godvin, comte de Kent, et femme de saint Édouard, fut renommée pour ses mœurs, son économie, et son adresse inimitable dans tous les ouvrages à l'aiguille. Elle fit elle-même de magnifiques robes que le roi portoit dans les jours de cérémonie.

Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, fit en tapisserie un morceau historique très-intéressant, qui représente les victoires de son mari. On conservoit cette tapisserie à Bayeux, dans la cathédrale, où nous l'avons vue peu de temps avant la révolution.

La cathédrale de Milan possède un beau portrait de saint Charles Boromée, fait par une femme nommée *Pérégrina* (2).

On voit en Angleterre, dans la cathédrale d'Yorck, des ouvrages d'une admirable beauté, qui sont des copies de tableaux, et faits par une

(1) Et la mythologie, celle des filets à Dyctinne, nymphe de l'île de Crète.

(2) On appelle *barbaricaire* l'artiste qui exécute en broderie des représentations d'hommes et d'animaux.

femme nommée miss Moret. Il y a aussi, en Angleterre, une autre pièce de broderie très-célèbre, dans le Herfordshire; c'est un tapis brodé qui recouvre le tombeau d'Young, et qui fut brodé par sa femme. Elle mourut avant lui; mais il avoit conservé cette broderie, et il voulut que son tombeau en fût orné. Young mourut en 1765.

Nous avons connu à Londres, une dame de la société des quakers, qui possède au plus haut degré de perfection ce genre de talent (madame Knowl); elle a fait en broderie le portrait du roi, de la tête aux pieds, de grandeur naturelle et d'une parfaite ressemblance; elle a fait aussi des tableaux de fruits et d'oiseaux, brodés avec une vérité admirable. Nous possédons, au Garde-Meuble royal, un superbe lit de tapisserie mêlé d'or et enrichi de petites perles fines, formant de magnifiques cartouches; ce bel ouvrage a été fait par madame de Maintenon.

M. le marquis de Châtelux, dans son Voyage d'Amérique, conte que madame Beeck, fille de Franklin, le mena dans une chambre toute remplie d'ouvrages récemment faits par les dames de Philadelphie. C'étoient des chemises pour les soldats de Pensylvanie; les dames en avoient acheté la toile sur leurs propres pensions, et elles s'étoient fait un plaisir de les couper et

de les coudre elles-mêmes ; sur chaque chemise étoit marqué le nom de la dame ou de la demoiselle qui l'avait faite, et le nombre des chemises montoit à deux mille deux cents.

Dans la plus haute antiquité, les hommes aussi, loin de dédaigner le travail des mains, s'y exerçoient tous dans un autre genre. Dans le chant XXIII de l'Odyssée, Pénélope, hésitant à reconnoître Ulysse, lui fait des questions sur son lit nuptial, dont le mystère n'étoit connu que d'elle, de l'esclave Actoris et d'Ulysse ; ce dernier fait cette description :

« Dans l'enceinte de ma cour, un olivier » fleurissant étendoit un vaste feuillage ; le » tronc était aussi droit qu'une colonne, il fut » le centre autour duquel je bâtis, avec des » pierres étroitement unies, ma chambre nup- » tiale. L'ayant couverte d'un beau toit et fer- » mée de portes solides, inébranlables, j'abats » la tête chevelue de l'olivier ; et, polissant avec » le fer ce tronc depuis ses racines et dans son » contour, je l'aligne au cordeau et le travaille » avec art ; il est le soutien de ma couche ; la » tarière le perçant de toutes parts, je n'aban- » donne point cet ouvrage qu'il ne sorte accom- » pli de mes mains ; l'or, l'argent et l'ivoire y » confondent partout leur éclat varié, et je

» borde la couche entière de peaux brillantes » de pourpre. »

Ainsi l'on voit qu'alors les princes et les héros savoient parfaitement les métiers de maçons, de charpentier, de menuisier, etc. (1). Le bâton pastoral des anciens étoit noueux et recourbé par l'un des bouts; c'est pourquoi les évêques et les abbés, *pasteurs* des fidèles, portent un *bâton pastoral*, c'est-à-dire, un bâton dont l'un des bouts est terminé en crosse. Dans ces temps reculés, la lance de bois, la fronde, la massue, la houlette, la bêche, qu'un prince agriculteur, un guerrier avoit fabriqué de ses propres mains, devenoit dans sa famille un meuble respectable, un héritage précieux. Quelquefois on l'offroit à un hôte chéri comme un gage particulier d'affection et d'hospitalité. Par la suite, quand les arts se perfectionnèrent, les ouvrages faits de la main *des héros* parurent moins précieux; on pouvoit les comparer à ceux des ouvriers habiles; les présens de l'hospitalité devinrent plus magnifiques et moins touchans. Les descendans des grands personnages ne conservèrent plus dans la famille que des chefs-d'œuvre de l'art

(1) Encore aujourd'hui, en Turquie, une loi de l'Alcoran prescrit à tous les hommes d'apprendre un métier : les empereurs mêmes n'en sont pas exempts.

qui attestoient l'opulence de leurs aïeux. Ainsi le luxe, souvent corrupteur, en affaiblissant tous les sentimens naturels, ne remplaça en général le bonheur que procuroient ces douces affections, que par les frivoles jouissances de la vanité.

Nous terminerons cet article en reconnoissant avec plaisir que, dans tous les temps modernes, les femmes en général ont été fort laborieuses, et surtout en France et en Angleterre. On peut même dire qu'en France, aujourd'hui, les jeunes personnes sont beaucoup plus adroites que leurs grand'mères. Toutes celles qui n'ont pas la manie des talens médiocres sont véritablement d'excellentes ouvrières, et font, en outre, une infinité de charmans petits ouvrages d'agrément. Il est fort naturel de négliger un peu, ou du moins de restreindre ce genre d'occupation, afin de cultiver mieux un talent pour lequel la nature a donné une disposition supérieure; mais il vaut infiniment mieux faire parfaitement de la dentelle, une chemise, une robe et une belle broderie, que de chanter une romance, ou de jouer médiocrement sur le piano, d'insipides variations. (Voyez *Talens.*)

PARESSE. — La religion, qui connoît seule

les conséquences des vices, a fait de celui-ci un vice capital. La paresse est en effet une espèce de révolte contre Dieu, puisqu'il prescrit le travail à tous les hommes. Aussi partout l'Écriture Sainte maudit-elle la femme fainéante et le paresseux, qu'elle appelle toujours l'*insensé*.

On a remarqué qu'en général les paresseux sont aussi dénués de sensibilité que d'énergie. Celui qui n'a pas la force d'agir pour lui-même, ne sauroit agir pour les autres; et le vice, qui rend incapable de remplir les devoirs de l'amitié, ne peut manquer de dessécher l'âme. La course rapide du temps n'est véritablement effrayante que pour le paresseux; car les années qui s'écoulent lui enlèvent tout et ne lui donnent rien; et le temps est si libéral pour l'homme laborieux!

La paresse a fait plus de destinées malheureuses qu'aucun autre vice; c'est un poison lent, qui affoiblit, qui mine l'existence morale, qui la borne, et qui trop souvent l'avilit. On ne guérit point par gradation de cet état de langueur; mais on en peut sortir par un puissant effort, en réglant invariablement sa vie (car il n'y a que désordre dans celle des paresseux), et en s'imposant un grand et long travail, avec une ferme volonté de le continuer.

Il n'est pas rare de voir l'ambition réunie à la paresse, et c'est certainement l'état le plus malheureux qui puisse exister sur la terre. Ce caractère, bien tracé et mis au théâtre, y produiroit beaucoup d'effet (1).

Les anciens Égyptiens punissoient la paresse en imposant un travail fatigant et inutile durant un nombre fixé d'heures ou de jours; car ils ne vouloient point que les travaux les plus pénibles et les plus fâcheux présentassent l'idée d'une punition : chez les prêtres de Memphis, les punitions consistoient à rouler de gros cylindres, à verser de l'eau dans des cuves percées, etc. (2).

PARFILAGE. — Ce fut une mode extravagante et très-ignoble du dix-huitième siècle. Je puis me flatter de l'avoir fait tomber tout à coup par la critique que j'en fis dans *Adèle et Théodore ;* je dirai seulement ici, sans dé-

---

(1) Dans le *Traité de la Paresse*, ouvrage d'un vieux style, sans nom d'auteur, il y a de fort bonnes choses sur le devoir des mères d'allaiter leurs enfans.

(2) C'est sans doute d'après cette loi des Égyptiens que les poëtes imaginèrent les châtimens imposés aux criminels précipités dans le Tartare, le rocher roulant de Sysyphe, les tonneaux des Danaïdes.

tails et sans réflexions, ce que c'étoit que le parfilage, espèce d'ouvrage qui, pendant douze ou quinze ans, suspendit, pour un grand nombre de femmes, les utiles travaux de la tapisserie et de la broderie.

On demandoit à tous les hommes de sa connoissance leurs vieilles épaulettes d'or, leurs vieux nœuds d'épée d'or, leurs vieux galons d'or, etc., que l'on enlevoit ainsi à leurs valets de chambre, et l'on parfiloit toutes ces choses, c'est-à-dire, qu'on séparoit l'or de la soie pour le vendre ensuite à son profit. En outre, on recevoit aux étrennes des bobines d'or ou de petits meubles couverts d'or, que de même on parfiloit et que l'on vendoit. J'ai vu le malheureux duc de Lauzun (1) donner à une dame de la société (madame A. de B...) une fausse harpe de grandeur ordinaire toute recouverte d'*or de bobines*. Communément une habile parfileuse gagnoit, à cet étrange métier, environ cent louis par an!.....

PARFUMS. — Dans le siècle dernier, les femmes étoient beaucoup plus parfumées qu'aujourd'hui, parce que la pommade et la poudre l'étoient excessivement. Par cette même rai-

(1) Qui depuis a péri sur un échafaud.

son, les hommes l'étoient aussi; mais on trouvoit qu'il étoit de mauvais ton, surtout pour les hommes, de parfumer ses habits ou son linge et ses mouchoirs. Comme les parfums font un mal réel à beaucoup de personnes, il est bien indiscret et bien peu social de se parfumer pour aller dans le monde; et cette habitude a quelque chose d'efféminé qui la rend inexcusable dans un homme. Cette mode est fort tombée aujourd'hui. Quelques femmes encore parfument leurs billets; nous les avertissons que cet usage est sévèrement critiqué par tous ceux qui ne le suivent pas.

Le plus agréable de tous les parfums est celui des fleurs; mais il n'est sans danger, dans un appartement, que l'été, lorsque toutes les fenêtres sont ouvertes : cependant l'usage d'en remplir les salons pendant l'hiver n'est pas nouveau. Quand madame de Sévigné, dans ses Lettres, rend compte d'une fête somptueuse, elle dit qu'il y avoit des *feux magnifiques dans toutes les chambres* (1), *et une profusion de jonquilles* dans tous les vases. La jonquille nou-

(1) Ainsi, dans ce temps, les plus grands seigneurs étoient loin de prodiguer le bois de chauffage, puisque c'étoit une magnificence remarquable d'allumer du feu dans toutes les pièces de son appartement. Nous sommes loin aujourd'hui d'une telle économie.

vellement apportée de Constantinople, étoit alors une fleur très-rare (1).

PARURE. — Le costume des femmes du dix-huitième siècle étoit fort ridicule; mais les femmes étoient beaucoup plus *parées* qu'elles ne peuvent l'être aujourd'hui; car la grande parure, grâces aux grands paniers, avoit un *étalage* éblouissant. Il est impossible de se faire une idée de l'éclat d'un cercle composé d'une trentaine de femmes bien parées, assises à côté les unes des autres. Leurs énormes paniers formoient un riche espalier, artistement couvert de fleurs, de perles, d'argent, d'or, de paillons de couleur et de pierreries. L'effet de toutes ces brillantes parures réunies, ne peut se décrire. On portoit alors non-seulement des fleurs, mais des fruits, des cerises, des groseilles, des fraises avec leurs fleurs, etc. L'art imitoit ces fruits à s'y méprendre. Quel-

(1) M. de Buffon me disoit, en 1782, que depuis quarante ans on avoit presque doublé le nombre de nos légumes et de nos fruits. On a certainement triplé au moins celui des fleurs. Je trouve, dans l'histoire romaine, une victime des parfums. Dans le temps du triumvirat, Plotius Plancus, proscrit par les triumvirs, se retira dans un lieu très-écarté; l'odeur des parfums qu'il portoit fit découvrir sa retraite.

ques femmes portèrent des légumes ; on en a vu qui étoient coiffées avec des artichauts et de petites raves ; mais ce fut plutôt une singularité qu'une mode.

Il faut être bien désœuvré, avoir bien peu d'esprit, pour s'être fait de la parure une espèce de passion. Mais les femmes de ce temps qui avoient un tel goût, étoient d'autant plus inexcusables, que la parure alors étoit un vrai supplice. Il falloit subir l'opération de deux mille papillons sur la tête, d'une coiffure qui duroit deux heures, et dont l'extrême élévation étoit aussi incommode que ridicule. Il falloit se serrer à outrance dans un corps baleiné, s'affubler d'un panier de trois aunes, et marcher sur des espèces d'échasses....... On peut plaire aujourd'hui avec moins de frais, et surtout moins de peine.

PASSIONS. — Dans les affaires et dans quelques circonstances de la vie, les gens passionnés ont des momens heureux d'enthousiasme, qui produisent de grands succès ; mais, d'habitude et à la longue, ils font de grandes fautes ; ils brouillent, bouleversent tout. La passion quelquefois inspire bien, mais elle conseille mal. Elle est bonne quand il faut de l'énergie ;

elle est pernicieuse quand il faut de la mesure et de l'esprit de conduite.

Il n'y a eu de véritable passion en France, et peut-être en Europe depuis vingt-cinq ans, que la passion de la gloire des armes, et celle d'obtenir des grades ou d'acquérir des richesses.

Dans ces derniers temps, on a vu en Allemagne une secte d'illuminés qui avoient pris ces mots pour devise : *Rien par raison, tout par passion.* Il a résulté de cet engagement ce qu'on devait en attendre, des suicides et une horrible dépravation de mœurs (1).

PATRIE. — M. de Voltaire n'a mis ce mot dans son *Dictionnaire* que pour se moquer de l'amour de la patrie, l'auteur n'y croyoit pas davantage qu'à l'amour de la vertu ; au mot *bannissement* il dit :

« Ceux qui ont écrit sur le droit des gens se » sont fort tourmentés pour savoir au juste si » un homme qu'on a banni est encore de sa » patrie ; c'est à peu près comme si on demandoit si un joueur qu'on a chassé de la table » du jeu, est encore un des joueurs. »

---

(1) L'article *Passions*, dans le *Dictionnaire philosophique* de M. de Voltaire, est exécrable : son obscénité et son infamie sont telles, qu'il est impossible d'en rien citer.

Voilà une comparaison bien ridicule et bien fausse, car des joueurs n'ont pas pris depuis leur enfance des engagemens sacrés avec *la table de jeu.* Quand il seroit possible que la patrie entière nous fît une injustice, il faudroit encore conserver de l'attachement pour le pays où l'on a reçu le jour, et c'est un sentiment naturel à toutes les belles âmes. Mais si l'on est injustement banni, c'est seulement l'iniquité d'un tribunal ou d'un gouvernement ; la patrie n'y est pour rien : ainsi ce ne seroit donc pas une raison de l'aimer moins.

Ah! quel est celui de nous qui, victime d'une injuste et longue proscription, et même, après avoir reçu chez les étrangers une hospitalité généreuse, a pu rentrer en France sans attendrissement! Nul n'avoit l'espoir d'y recouvrer son héritage du moins tout entier, et nul n'a pu retenir ses larmes en mettant le pied sur sa terre natale, en entendant parler sa langue dans les rues!.... Et dans tous les temps et dans toutes les situations, quel François pourroit être insensible à la gloire ou à l'abaissement de son pays ?....

Une des choses que je pardonne le moins aux philosophes, c'est leur dénigrement pour la France ; tantôt Voltaire appelle les François *des Welches*, tantôt il s'écrie que *ce siècle*, *en*

France, est dans la boue; et, en disant du mal de toutes les autres nations, il les élève sans cesse, et surtout l'Angleterre, au-dessus de la nôtre. En 1766, il écrivoit à d'Alembert : « Je » mourrai bientôt, *et ce sera en détestant le* » *pays des singes et des tigres*, où la folie de » ma mère me fit naître il y a bientôt soixante- » treize ans (1). »

Peut-on exprimer le mépris et la haine avec plus d'animosité? D'Alembert lui répondoit : « Il est sûr que cette France m'est bien odieuse; » et, si ma raison est pour elle, assurément » mon cœur n'y est pas (2). »

Ainsi, dans les innombrables inconséquences de Voltaire, on peut compter ce vers de Tancrède :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

PAUVRES. — (Voyez *Mendicité.*)

PEINTRE. — Voyez *Arts* (*Beaux-*).

PERSIFLAGE. — C'est une moquerie perfide dont l'art consiste à tourner en ridicule celui qui en est l'objet sans qu'il puisse s'en dou-

(1) Lettre de Voltaire, 1766.
(2) Lettre de d'Alembert, 1766.

ter; c'est enfin duper quelqu'un, en lui disant des contre-vérités avec l'air et le ton qui peuvent les faire prendre sérieusement. Un *persifleur* est à peu près ce que les Anglois appellent *a biter*. Et voici comment Addisson le définit : *Un biter est un homme qui vous croit un sot, parce que vous ne le croyez pas un menteur* (1).

Ce mauvais genre de plaisanterie fut assez à la mode dans le dix-huitième siècle. M. de Sauvigni, auteur de la *Mort de Socrate*, *des Illinois*, de *Gabrielle d'Estrées* (2), etc., mit ce caractère sur la scène françoise. Cette pièce, intitulée *le Persifleur*, eut quelque succès; mais elle n'est point restée au théâtre.

PERRUQUES. — On a écrit des livres sur tous les sujets imaginables et même sur les perruques. Un grave personnage, M. Jean-Baptiste Thiers, docteur en théologie, a fait des recherches immenses pour composer l'*Histoire des Perruques*. Les marges de ce livre sont surchargées de citations latines, grecques et même hébraïques. L'auteur est aussi sérieux qu'éru-

(1) *Spectator volume the first.*

(2) Cette tragédie est intéressante, et en général bien écrite; elle eut beaucoup de succès dans la nouveauté : il seroit à désirer qu'on la remît au théâtre.

dit, et il montre partout, dans ce savant ouvrage, la plus vive indignation contre les perruques. Il commence par prouver un fait qui lui paroît très-important, c'est qu'on a porté des perruques dans la plus haute antiquité. Immédiatement après l'*âge d'or*, on en vit paroître de peaux de bouc, avec le poil en dehors, ce qui, selon mon auteur, ne présageoit que trop le siècle de fer. Un concile tenu à Constantinople, en 692, proscrivit toutes les perruques, et défendit de teindre ou de friser les cheveux. Au commencement de la monarchie françoise, les rois seuls avoient le droit de porter les cheveux longs; ensuite ce droit fut accordé à la noblesse, et, pendant long-temps, il fut défendu aux roturiers de les porter ainsi, c'est-à-dire, d'avoir de beaux cheveux (1). Quand on songe au degré d'insolence et d'absurdité où le despotisme a été porté si souvent, on n'est pas surpris qu'il y ait eu tant de révolutions sur la terre. Cependant il existe toujours en Europe un peuple, dont le souverain peut, par son unique volonté, faire étrangler qui bon lui semble, seulement en envoyant un commissionnaire muni d'une corde pour exécuter ce

(1) Ce qui a duré jusque vers le milieu du douzième siècle. Les rois ont depuis porté les cheveux courts.

message. Mais ce peuple n'est pas chrétien ; son dieu ne réprouve point l'esclavage, et ne lui dit pas que tous les hommes sont égaux à ses yeux !....

Pour revenir aux perruques, c'est sous Louis XIII qu'elles commencèrent à se montrer en France. Les ecclésiastiques n'en ont porté que depuis 1660. L'abbé de La Rivière, mort évêque de Langres (1), fut le premier prêtre qui osa mettre une perruque, et au grand scandale de tous les autres, tant les perruques paroissoient alors séduisantes et par conséquent profanes ! Sous le règne de Roberspierre, plusieurs femmes, à Paris, portèrent des perruques de soie de diverses couleurs. Nous avons vu une miniature faite dans ce temps, peinte par M. Hénard, et qui représentoit une jolie tête coiffée avec une perruque gris-de-lin.

Les beaux cheveux étoient autrefois beaucoup plus communs en France qu'ils ne le sont aujourd'hui. Apparemment que la poudre et la pommade contribuoient à leur entier développement. Les plus beaux cheveux qu'on ait jamais vus, étoient ceux de madame la baronne de Clugny, belle-sœur de l'intendant de Bordeaux ; elle étoit d'une taille moyenne, ses cheveux

(1) Celui qui fut attaché à Gaston d'Orléans.

d'un beau blond foncé, fins comme de la soie et d'une épaisseur extrême, passoient d'un pied et demi la queue de sa robe lorsqu'ils étoient déployés.

Bayle parle d'un Juif dont la barbe avoit quatre aunes de long.

On sait que les cheveux poussent sur la tête des cadavres. Plusieurs cercueils, ouverts au bout d'un grand nombre d'années, étoient remplis de cheveux d'une longueur démesurée.

Les sauvages d'Otaïti font avec des cheveux des espèces de ficelles d'une longueur prodigieuse; on en conserve plusieurs brasses au musée de Londres. L'histoire nous apprend que les femmes ont souvent sacrifié volontairement à l'utilité publique ce bel ornement d'une jolie tête, entre autres dans les temps modernes, au siége de Diu, où toutes les femmes donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages dont les assiégés avoient besoin. (Voyez *Poudre à poudrer.*)

PEUPLE. — *Tout pour le peuple et rien par lui* est une vieille maxime qui paroît assez raisonnable. *Tout pour lui*, parce qu'il forme la masse nationale; rien par lui, parce que, malgré la méthode d'*enseignement mutuel*, ses

travaux ne lui permettront jamais de s'instruire. Cette importante question a été aussi vivement débattue dans l'antiquité que de nos jours.

Dans la tragédie d'Euripide, intitulée *les Suppliantes*, on trouve le passage suivant :

« Un ouvrier, qui vit de son travail, voudroit en vain s'occuper du gouvernement de » la république; son ignorance des affaires, » qu'entretient la nécessité de ses occupations » domestiques et journalières, l'en rend entiè» rement incapable. »

PHILOSOPHES MODERNES. — Il ne faut plus les peindre désormais que par leurs propres aveux, par les lettres qu'ils nous ont laissées, et par des citations de leurs propres ouvrages. On n'en dira pas moins, je le sais, que ceux qui ne les aiment pas ont des idées *gothiques*; qu'ils *sont remplis de préjugés*; qu'ils *s'opposent aux progrès des lumières*, et qu'ils *voudroient nous faire rétrograder*, etc. Pour ce dernier reproche, j'avoue qu'il n'est pas sans quelque fondement. On n'a nul dessein de faire *rétrograder*; mais, si *dans ce moment* on avoit la puissance de *rétrograder* jusqu'aux beaux jours du siècle de Louis XIV, quel véritable littérateur n'auroit pas la *barbarie* de sacrifier les utiles lumières du dix-huitième siècle, et de s'enfon-

cer dans les ténèbres où végétoient les Condé, les Turenne, les Boufflers, les Villars, les Colbert, les Corneille, les Racine, les Pascal, les Molière, les Bossuet, les Fénélon, les Bourdaloue, les La Bruyère, les La Fontaine, les Boileau, les Quinault, les Sévigné, les Maintenon, les Caylus, les Coulange, les Lafayette, les Deshoulière, les Dacier, etc.? Presque tous ces pauvres gens-là, privés de nos lumières, nous ont laissé des Lettres ou des Mémoires (1); et il faut convenir qu'ils y montrent des caractères et des principes admirables. Sans doute, comme auteurs, comme académiciens, comme moralistes, et comme penseurs, nous les effaçons, nous les écrasons; mais ils étoient conséquens. On ne trouvera jamais de contradictions dans ces écrits; on y verra partout une morale uniforme et le plus pur amour de la vertu. Et que nous présentent les ouvrages de nos philosophes? Des paradoxes extravagans, des contradictions éternelles, des principes corrupteurs, une licence effrénée..... Que nous offrent leurs Mémoires et leurs Lettres? De honteuses révélations. Que nous peignent ces

(1) Les Lettres de mesdames de Maintenon, de Sévigné, de Coulange; les Souvenirs de madame de Caylus; les Lettres de Racine, de Fénélon, etc.

écrits? Des hommes sans mœurs, pervertis par l'orgueil; des intrigans, des calomniateurs, des hypocrites. (Voyez les mots *Encyclopédie*, *Voltaire*, *Mensonges historiques*, *Historiens*, *Guerre*, *Libelles*, *Dévots*, *Humilité*, *Ridicule*, *Scandale*.)

Peut-on mettre en doute leur projet combiné, médité, de flatter toutes les passions, de détruire la morale et toute religion, et d'armer les peuples contre les rois et les nobles? Non. Est-il donc possible d'aimer et d'admirer de tels hommes, quand on réfléchit, depuis quarante ans, sur les maux qu'ils ont causés? (Voy. *Révolution*.)

Toute bonne école produit de bons, de célèbres disciples : les deux plus célèbres philosophes (Voltaire et Rousseau) n'en ont pas eu, et n'en ont pas *un seul* digne d'être cité, soit comme politique, soit comme littérateur. Tous les hommes d'un grand talent depuis eux, tous les hommes en état de juger le philosophisme, ont eu des principes et des sentimens entièrement opposés. Les disciples des philosophes modernes sont persuadés qu'on a tout l'esprit de Voltaire, tout le talent de Rousseau, quand on se moque de la religion, que l'on dit des injures *aux dévots*, et que surtout on déclame contre les prêtres, le pape et les grands sei-

gneurs. C'est ainsi qu'un de ses disciples (1) dit, dans la *Biographie universelle*, que François de Berni se retira à Florence, pour y vivre dans une indépendante et honnête médiocrité; mais (ajoute-t-il) la faveur des grands qu'il eut la foiblesse de rechercher, ou qu'*il n'eut pas le bonheur de pouvoir éviter*, le mit dans une position difficile, etc.

Cependant, en général, le défaut des grands n'est pas de se jeter à la tête des gens de lettres, de les prévenir, de les poursuivre de manière qu'ils ne puissent échapper au malheur d'en être protégés et comblés de faveurs non sollicitées ou désirées. Il semble que, sans avoir une destinée fort extraordinaire, chaque auteur peut assez facilement se mettre à l'abri de leurs importunités dans ce genre.

Que signifie cette ridicule affectation de fierté? persuadera-t-elle que, pour conserver son *honnête médiocrité*, un homme de lettres ne doit désirer aucune des places qu'il seroit en état de bien remplir? persuadera-t-on qu'il y ait de la bassesse à solliciter, par des voies légitimes, un emploi honorable? et, si on veut l'obtenir, il faut bien s'adresser *aux grands* qui en disposent; et alors qui repousseroit leur

(1) Feu M. Ginguené.

faveur, qui chercheroit à s'y dérober?...... Assurément d'Alembert et Diderot, et surtout Voltaire, tout en dénigrant les princes et les grands seigneurs, n'ont nullement dédaigné leur faveur. On peut voir dans leurs lettres tout ce qu'ils ont fait pour l'acquérir, et toutes les flatteries qu'il leur ont prodiguées. *Les philosophes modernes peints par eux-mêmes*, est un excellent ouvrage à faire. Nous n'avons pu en tracer dans celui-ci qu'une légère esquisse (Voyez *Religion*); et nous joindrons à cette superficielle ébauche leur propre jugement sur eux-mêmes. Voici quelle est, dans l'Encyclopédie, la définition du bonheur qui convient à un philosophe:

« *Il lui faut, outre le nécessaire précis, un* » *honnête superflu nécessaire, et par lequel seul* » *on est heureux. La pauvreté nous prive du* » *bien-être, qui est le paradis du philosophe.* »

Voilà du moins un style bien assorti aux sentimens; de telles idées doivent être exprimées ainsi (1).

---

(1) Nous possédons, de madame la marquise du Châtelet (qui étoit une femme philosophe), un *Traité du Bonheur*, dans lequel l'auteur place, au rang des choses qui contribuent le plus au *bonheur*, l'état de santé qui fait *aller régulièrement à la garderobe.*

J.-J. Rousseau définit les philosophes avec plus de détails. « Ils sont fiers, dit-ils, affirmatifs, dogmatiques, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres, et » ce point commun m'a paru le seul sur lequel » ils aient tous raison.... Jamais, disent les philosophes, la vérité n'est nuisible aux hommes; » je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, » une grande preuve que ce qu'ils enseignent, » n'est pas la vérité..... Un des plus familiers » sophismes du parti philosophique, est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes » à un peuple de mauvais chrétiens..... Reste » à savoir si la philosophie, à son aise et sur le » trône, commanderoit bien à la gloriole, à » l'intérêt, à l'ambition, et aux petites passions » de l'homme, et si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à » la main (1)..... Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion » ne le fasse encore mieux, et la religion en » fait beaucoup que la philosophie ne peut » faire.... Tous les crimes qui se font dans le » clergé, comme ailleurs, ne prouvent point » que la religion soit inutile, mais que très-peu

(1) C'est une chose qui ne *reste* plus à *savoir*. Depuis la révolution, nous ne sommes que trop éclairés à cet égard.

» de gens ont de la religion. Nos gouvernemens » modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité, et leurs » révolutions moins fréquentes. Il les a rendus » eux-mêmes moins sanguinaires : cela se » prouve par les faits, en les comparant aux » gouvernemens anciens. La religion mieux » connue, écartant le fanatisme, a donné plus » de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est pas l'ouvrage des lettres ; car, » partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a » pas été plus respectée. Les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de » Rome, et des Chinois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile ! que de restitutions, de réparations la » confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques !.... Quand les philosophes seroient » en état de découvrir la vérité, qui d'entre » eux prendroit intérêt à elle ? Chacun sait bien » que son système n'est pas mieux fondé que les » autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. » Il n'y en a pas un seul qui, venant à trouver » le vrai et le faux, ne préférât le mensonge » qu'il a trouvé, à la vérité découverte par un » autre. Où est le philosophe qui, pour sa » gloire, ne tromperoit pas le genre humain !... » L'essentiel est de penser autrement que les

» autres. Chez les croyans, il est athée; chez » les athées, il seroit croyant.... Fuyez ceux » qui, sous le prétexte d'expliquer la nature, » sèment dans les cœurs des hommes de déso- » lantes doctrines, et dont le scepticisme ap- » parent est cent fois plus affirmatif et plus » dogmatique que le ton décidé de leurs ad- » versaires. Sous le hautain prétexte qu'eux » seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils » nous soumettent impérieusement à leurs dé- » cisions tranchantes, et prétendent nous don- » ner pour les vrais principes des choses, les » inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans » leur imagination; du reste, renversant, dé- » truisant, foulant aux pieds tout ce que les » hommes respectent, ils ôtent aux affligés la » dernière consolation de leur misère, aux » puissans et aux riches le seul frein de leurs » passions; ils arrachent des cœurs le remords » du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent » encore d'être les bienfaiteurs du genre hu- » main (1).

» C'est une terrible chose pour la philoso- » phie, qu'au milieu de cette fameuse Grèce, » l'état où la vertu a été la plus pure et a duré

(1) Émile.

» le plus long-temps, ait été précisément celui
» où il n'y avoit point de philosophes. Les
» mœurs de Sparte ont toujours été proposées
» en exemple à toute la Grèce; toute la Grèce
» étoit corrompue, et il y avoit encore de la
» vertu à Sparte; toute la Grèce étoit esclave,
» Sparte seule étoit encore libre..... Qu'est-ce
» que la philosophie? Que contiennent les
» écrits des philosophes les plus connus. Quelles
» sont les leçons de ces amis de la sagesse? A
» les entendre, ne les prendroit-on pas pour
» une troupe de charlatans, criant chacun de
» son côté, sur une place publique : Venez à
» moi, c'est moi seul qui ne trompe point?
» L'un prétend qu'il n'y a point de corps, et
» que tout est en représentation; l'autre, qu'il
» n'y a d'autre substance que la matière, ni
» d'autre dieu que le monde; celui-ci avance
» qu'il n'y a ni vertus, ni vices, et que le bien
» et le mal moral sont des chimères; celui-là,
» que les hommes sont des loups, et peuvent
» se dévorer en sûreté de conscience.

» O grands philosophes, que ne réservez-
» vous pour vos amis et pour vos enfans ces
» leçons profitables? Vous en recevriez bientôt
» le prix, et nous ne craindrions pas de trou-

» ver dans les nôtres quelqu'un de vos secta-
» teurs (1). »

Ce n'est pas moi qui parle ainsi des philosophes modernes (je n'oserois); mais, sur ce point, le jugement de J.-J. Rousseau est assurément d'un grand poids.

PIÉTÉ FILIALE. — Depuis que les enfans tutoyent leurs pères et mères, et qu'une parfaite *égalité* règne dans les familles, les sentimens d'un fils ou d'une fille pour les auteurs de ses jours, n'exigent plus une espèce de culte, et ne peuvent plus se comparer à ceux qu'on doit à la divinité. Ainsi *piété filiale* seroit une expression impropre; il faut dire dire seulement, *amitié filiale.*

PLAGIATS. — Dans aucun siècle, il n'y a eu autant de plagiaires que dans le dix-huitième siècle et dans celui-ci. J.-J. Rousseau s'est approprié, sans scrupule, les idées d'une infinité

(1) *Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon.* Qu'on rapproche de toutes ces citations, tirées des ouvrages de Rousseau, le *Dialogue de l'Inspiré et du Raisonneur*, celui du *Prosélyte et du Missionnaire*, la *Profession de foi du vicaire savoyard*, etc., et l'on conviendra qu'il est impossible de pousser plus loin l'inconséquence.

d'écrivains, particulièrement du sage Locke, qu'il eut l'injustice de critiquer avec mépris; de Richardson, de Sénèque, de Montaigne, et de beaucoup d'autres qu'il ne cite jamais.

Nos philosophes n'ont inventé aucun de leur système; Fontenelle prit celui des mondes dans *Jordanus Brunus*, un Napolitain, antérieur à Gassendi, Hobbes, etc., et qui, le premier, a dit que les planètes étoient des mondes habités (1).

M. Helvétius n'est point l'inventeur de son mauvais système que l'on trouve dans plusieurs vieux ouvrages, et entre autres dans quelques

(1) Jordanus Brunus fut matérialiste; aussi est-il loué à l'excès dans l'Encyclopédie. D'ailleurs, comme je l'ai prouvé dans mon ouvrage intitulé : *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, tous les sophismes, toutes les erreurs morales, tous les principes pernicieux, toutes les opinions monstrueuses de nos prétendus philosophes ont été victorieusement réfutés, long-temps avant le dix-huitième siècle, parce que tout cela se trouve dans l'histoire de l'hérésie, et particulièrement dans les écrits des fameux sectaires *Amauri*, *Hermia*, *Pélage*, *Vigilance*, *Wiclef*, *Zwingle*, *Robert Brown*, etc., et des fameux impies *Hobbes* et *Spinosa*, etc. L'ignorance seule peut donc croire que l'on doit aux philosophes modernes de nouvelles idées et par conséquent de *nouvelles lumières*.

maximes de La Rochefoucauld, et dans une ode de La Mothe, adressée à M. de Brulart, évêque de Soissons. En voici quelques vers :

Mortels, nous nous aimons nous-mêmes,
Et nous n'aimons rien que pour nous.
De quelque vertu qu'on se pique,
Ce n'est qu'un voile chimérique
Dont l'amour-propre nous séduit, etc.

Que nos amis, que nos maîtresses,
Objets apparens de nos vœux,
Ne pensent pas que nos tendresses
Et que nos vrais soins soient pour eux ;
Nos plaisirs font notre constance ;
Pourquoi de leur reconnoissance
Exigeons-nous l'injuste honneur ?
Que doivent-ils à notre ivresse ?
Leur bonheur ne nous intéresse,
Qu'autant qu'il est notre bonheur.

Après ces mauvais vers, qui contiennent tout le fond du livre de *l'Esprit*, il explique religieusement ce pitoyable système (1).

Toi qui dois aux vertus fardées
Livrer des combats assidus,
Docte Brulart, dans ces idées
Ne croit pas les saints confondus.

---

(1) Si bien combattu dans le Cours de Littérature de M. de La Harpe.

Je connois la source éternelle
D'où coule cette vertu réelle,
Et j'en respecte en toi l'effet;
Mais j'ai peint de notre âme impure
Ce qu'elle tient de la nature,
Et non ce que la grâce en fait.

On sait que D'Alembert a pris de Bâcon le plan et l'enchaînement d'idées sur les sciences, c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de bon dans son discours préliminaire de l'Encyclopédie. Les plagiats de M. de Voltaire sont innombrables; c'est apparemment pour les expier qu'il a tant inventé quand il a écrit l'histoire; mais d'ailleurs, dans tous ses autres ouvrages, il met à contribution tous les auteurs, les anciens, les modernes, et même les contemporains. M. de La Baumelle a relevé les nombreux plagiats de la Henriade; ceux de ses tragédies sont encore plus audacieux, car il a osé piller les tragédies les plus célèbres et les plus dignes de l'être; *Polyeucte*, par exemple, dont il a fait l'Orphelin de la Chine (1); *Bajazet*, qu'il a eu la prétention

(1) Je suis le premier écrivain qui ait remarqué cet étrange plagiat, il y a trente-sept ans, dans les Annales de la Vertu, et tout le monde convint alors qu'il n'en est point de plus frappant. M. Geoffroy en a parlé depuis dans le Journal de l'Empire, peu de mois avant sa mort.

de refaire sous le titre de *Zulime; Atrée et Thyeste*, qu'il a refait avec aussi peu de succès; sa *Mérope*, composée de la Mérope de Maffei, et de la tragédie d'*Amasis*, de La Grange-Chancel; *Oreste, Sémiramis*, et *Rome sauvée*, pillées des tragédies de Crébillon; *Alzire*, sujet dérobé, dit-on, à M. de Pompignan (1); les plus ingénieux traits de Zadig, pris dans l'Histoire des Cérémonies religieuses; et le chapitre entier de l'*Ermite*, traduit littéralement de l'anglois, du docteur *Parnell*. Ce qui est moins connu, c'est qu'il a volé en totalité le sujet de *Nanine* à Fontenelle : cette pièce volée se trouve, sous le titre d'*Henriette*, dans les œuvres de Fontenelle. Il y a dans Nanine une tirade qui ne pouvoit convenir qu'à un sujet mythologique, et qui est bien déplacée dans une comédie françoise : c'est dans la première scène entre le comte d'Olban et la baronne :

Je vous l'ai dit (*répond le comte*), l'Amour a deux carquois;
L'un est rempli de ces traits tout de flamme, etc.

La baronne trouve cette comparaison *fade*,

---

(1) Il fut d'abord très-lié avec M. de Pompignan, auquel il écrivit les lettres les plus flatteuses sur ses talens. Plusieurs écrivains assurent que M. de Pompignan lui confia une pièce dont le sujet étoit les Américains, et que Voltaire en fit Alzire.

et elle n'a pas tort; c'est une singulière manière de se justifier dans une explication sérieuse; mais tout ce morceau est pris d'Iphigénie en Aulide, d'Euripide : le chœur dit que l'amour a deux sortes de traits (1).

« Par l'un, il fait le bonheur de la vie; par » l'autre, il jette le trouble et la confusion. » Écartez, charmante Vénus, écartez de nos » cœurs ces traits empoisonnés; faites-nous » goûter vos douceurs; garantissez-nous de votre » ivresse. »

M. de Voltaire s'est beaucoup moqué des tragédies angloises, surtout de celles de Shakespeare; cependant il en a pris une infinité de choses : plusieurs des beaux traits du rôle d'Orosmane sont empruntés d'Othello. Il doit à Driden un grand nombre d'idées qui se trouvent dans la pièce de *Jules César*.

Dans la pièce de *Brutus*, il n'a pas dédaigné de prendre mot à mot une réponse très-frappante qui se trouve dans la tragédie de mademoiselle Barbier, sur le même sujet; et il termine cette pièce par des vers imités de Rotrou. Le dénoûment de Brutus et celui de Wenceslas offrent la même situationt; et dans Wen-

(1) Ce qui vaut mieux que *deux carquois*, qui seroient fort embarrassans à porter.

ceslas, le malheureux père, en envoyant son fils à la mort, lui dit :

Adieu, sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province,
Si, né pour commander et destiné si haut,
Vous montez sur un trône ou sur un échafaud.

Les beaux vers que dit Gusman (dans Alzire), avant d'expirer, sont dus à l'histoire. Le Duc de Guise, assassiné par Poltrot (un calviniste), lui dit en mourant :

« Des deux religions que nous professons ;
» reconnaissez laquelle est la meilleure. La
» vôtre vous a commandé de m'assassiner, et la
» mienne m'ordonne de vous pardonner. »

Des dieux que nous servons connois la différence ;
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Il seroit trop long de détailler les plagiats de ses contes et de ses pièces fugitives ; il a même pillé les lettres de Voiture ; il en a copié une presque d'un bout à l'autre. Il a tiré, d'un roman de madame de Villedieu, toutes les idées du mondain.

Sa jolie pièce de vers, qui commence :

De desseins en erreurs, et d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie.

est une traduction littérale d'un monologue d'Aureng-Zeb, tragédie de Driden ; et traduire est piller, quand on n'indique pas la source où l'on a puisé. Il n'est pas difficile de faire ainsi un grand nombre de volumes.

Quelques écrivains de nos jours pillent avec moins de bonheur et sans pouvoir s'enrichir, mais avec non moins d'effronterie. Ils pillent des phrases, des pages ; ils prennent des sujets tout entiers; ils mettent en vers des portraits faits en prose, etc. : on m'a souvent fait cet honneur, que je n'ai jamais rendu à personne. On peut écrire sans talent; les preuves de cette possibilité sont plus que jamais multipliées; mais la médiocrité est honorable quand on n'a ni volé les idées des autres, ni soutenu de mauvais principes.

PLAISANTERIE. — Les meilleures plaisanteries qu'on ait jamais faites, sont dans les pièces de Molière, dans les Lettres Provinciales, et dans Gil Blas. La grande réputation de M. de Voltaire, dans ce genre, m'a toujours étonné. Il confie au maréchal de Richelieu, dans une de ses lettres, qu'il n'est pas né plaisant, et on le voit bien dans ses comédies; toutes les plaisanteries qui s'y trouvent sont, de l'aveu de tout le monde, bien forcées, bien

mauvaises; et les caractères de Fierenfat et de madame de Croupillac sont les plus ridicules caricatures. Son indigne poëme de la *Guerre de Genève,* où il a voulu être toujours plaisant, est la plus plate production qui ait jamais échappé à la plume d'un auteur célèbre; et, comme le dit M. de La Harpe, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cet ouvrage manque absolument d'esprit. Dans ses innombrables pamphlets, dans lesquels la méchanceté produit parfois quelques traits piquans, le burlesque tient toujours lieu de gaieté; et quel mauvais goût, quelles idées baroques, quelle grossièreté y dominent toujours! Sans le nom de *Voltaire,* on auroit trouvé presque toutes ses plaisanteries détestables, par exemple, celle-ci :

« Je crois que la chienne d'Érostrate, ayant » rencontré le chien de Diogène, fit des pe- » tits, dont Jean-Jacques est descendu en droite » ligne. »

On en pourroit citer mille de ce genre. Et ces mauvais vers au roi de Prusse, qui lui avoit envoyé des pilules purgatives :

J'aurai l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, *bravant le préjugé*,
Saigner l'Autriche et la Hongrie.

S'égayer sur le *sang* versé dans les batailles, appeler *préjugés* l'horreur de le répandre, quels sentimens, quel goût! On n'a rien dit de plus atroce dans la tribune des jacobins.

Et cette lettre à l'impératrice de Russie :

« Montrez-vous seulement à votre armée, » et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos » soldats qui ne soit un héros invincible. Que » Moustapha (empereur des Turcs) se montre » aux siens, il n'en fera que de gros cochons » comme lui. »

Quel ton, en parlant à une impératrice, et même à quelque femme que ce puisse être!

M. de Voltaire a toujours eu l'aversion du galimatias, du *précieux*, de l'affectation, de l'emphase, des jeux de mots; mais son naturel a souvent dégénéré en bouffonnerie, en bassesse et en grossièreté. Il n'a eu constamment un goût pur et parfait que dans ses tragédies, parce que c'étoit là son véritable talent, et parce qu'il avoit soigneusement étudié les convenances théâtrales dans les œuvres de l'admirable auteur qui les a, en grande partie, créées; Racine.

POCHES. — La suppression des poches de femmes a causé une espèce de bouleversement dans les ménages. Les femmes sont moins soi-

gneuses, elles laissent traîner leurs lettres, elles perdent leurs clefs, ce qui fait toujours perdre du temps. On ne peut être à la fois une *Vénus de Médicis* et une parfaite ménagère. Les femmes devroient du moins porter des poches quand elles restent chez elles, mais il est vrai qu'elles y restent si peu!....

POUDRE. — Avec notre impartialité ordinaire, nous conviendrons que c'étoit une mode bien extravagante, que celle de poudrer à blanc de beaux cheveux blonds, châtains et noirs. Les vieilles femmes devoient seules protéger cette mode, qui cachoit leurs cheveux blancs; mais elles portent des *tours* ou des *perruques* : elles n'ont rien à regretter. Quelques années avant la révolution, on commençoit à se lasser de la poudre blanche, on en mettoit de jaune. On trouvoit un tel agrément aux cheveux poudrés, qu'on l'interdisoit dans les deuils de veuves : c'étoit le signe le plus austère de la douleur. Dans l'ancienne Rome, sous les empereurs, les dames poudroient leurs cheveux avec de la poudre d'or fin (1). Lorsque le luxe

(1) Sous les règnes de Caligula et de Néron, on couvroit de poudre d'or l'arène où combattoient les gladiateurs, pour cacher le sang répandu par les combattans.

est parvenu à son comble, il gâte le goût, parce qu'alors on préfère, en tout, ce qui est coûteux à ce qui est agréable.

PRÉCIEUSES RIDICULES. — Celles de notre temps n'ont rien de commun avec les *précieuses* de Molière, qui resteront toujours au théâtre, parce qu'elles représentent, de la manière la plus comique, ce qui a été; mais elles ne peignent plus ce qui est. Les *précieuses* qui existoient avant la révolution, n'étoient ridicules que pour l'observateur qui les avoit long-temps étudiées, et qui les connoissoit bien; elles avoient de l'élégance, une politesse remarquable; elles manquoient de charme et de naturel, mais la constante noblesse de leur langage, l'austérité des principes qu'elles professoient, l'excessive sensibilité qu'elles affichoient, leur donnoient je ne sais quoi d'imposant, qui, à la première vue, commandoit toutes les déférences de la plus haute considération. Elles étoient *précieuses* dans le genre héroïque. On ne se trouvoit jamais à son aise avec elles, et cette contrainte même inspire naturellement une sorte de réserve et de certains égards qui ressemblent au respect; mais quand on les voyoit de suite, lorsqu'on avoit entendu plusieurs fois leurs dissertations emphatiques

sur l'amitié, l'amour et la délicatesse, on n'étoit plus frappé que de leur excessive exagération, d'autant plus, qu'en beaucoup de choses, leur conduite s'accordoit peu avec leurs discours. Cependant il reste toujours quelque chose de bon dans le langage habituellement noble et sentimental. C'est un engagement solennel qui peut tout sur les actions publiques, et qui influe même sur les sentimens particuliers. Aussi, jamais une de ces précieuses n'a été accusée d'avoir fait une bassesse, ou d'avoir eu un procédé choquant; et toutes ont été fidèles à l'amitié.

PRÉDICATEURS. — (Voyez *Sermons.*)

PRÉSENTATION A LA COUR. — La présentation des hommes de la cour consistoit à chasser avec le roi, par conséquent à *monter dans ses carrosses*, ainsi qu'à monter ses chevaux à la chasse, et à souper dans les petits appartemens. Toute autre présentation ne constituoit point *homme de la cour*, il paroît singulier que la chasse fût choisie pour marque de cette dignité, mais ce n'étoit point la chasse, c'étoit de monter dans les carrosses. Comme les rois chassoient toutes les semaines à des jours marqués, et qu'ils revenoient de la chasse en

carrosse avec tous les seigneurs de leur suite, on avoit fixé les présentations aux jours de chasse par cette raison. Les présentés ne montoient jamais que dans les carrosses de suite, ce qui donnoit le droit de monter dans celui du roi, du moins par le rang et la naissance. Mais le roi n'appeloit dans le sien que les favoris; ce n'étoit point une distinction de naissance, c'étoit une faveur de choix. Cependant, de *certaines places* avoient le droit positif d'y être admis. On donnoit, à sa présentation, dix louis au premier piqueur qui présentoit le cheval pour chasser, et dix louis au cocher qui ramenoit en carrosse; pour toutes les autres fois, on ne donnoit rien. J'oublie de dire que les hommes, le jour de leur présentation, alloient faire des visites au premier gentilhomme de la chambre, et au grand écuyer. La présentation de femme consistoit, après les preuves faites et examinées par le généalogiste de la cour, ainsi que celles des hommes, à être présentées publiquement en cérémonie, en *grand habit* de cour par une femme déjà présentée; le roi et la famille royale donnoient leur heure et leur jour; c'étoit toujours un dimanche. Cette présentation, en *grand habit*, donnoit le droit de monter dans les carrosses du roi et de la reine, et de souper dans les petits appartemens. La veille

de la présentation, la présentée alloit à Versailles, avec celle qui devoit la présenter, faire des visites à tout ce qu'on appeloit *les honneurs;* c'étoit la dame d'honneur et la dame d'atours de la reine, et celles de mesdames et des princesses ses belles-sœurs. On y retournoit encore le lendemain; on avoit pris des leçons de révérences pour la présentation; on avoit un énorme panier, une queue qui pouvoit se détacher, afin qu'on pût l'ôter quand on rentroit chez soi : cette queue s'appeloit *bas de robe*. Elle étoit assez étroite et d'une longueur démesurée; il falloit vingt ou vingt-deux aunes d'étoffe pour faire un grand habit sans garniture. La présentée faisoit une révérence à la porte, ensuite quelques pas et une seconde révérence, et une troisième près de la reine; alors elle ôtoit le gant de sa main droite, se penchoit et saisissoit le bas de jupe de la reine pour le baiser; la reine l'empêchoit de le prendre en retirant sa jupe, et en se retirant un peu elle-même: l'hommage étoit rendu, on en restoit là. La reine disoit quelques phrases obligeantes; ensuite elle faisoit une révérence, ce qui signifioit qu'il falloit se retirer, ce qu'on faisoit à reculons, malgré la grande queue qu'on poussoit adroitement, en faisant ses trois révérences d'adieu. Si la présentée étoit duchesse, ou que,

sans avoir ce titre, elle eût le *tabouret* (ce qui étoit souvent), elle ne faisoit point l'humiliante démonstration du *baisement* de bas de robe; elle étoit *saluée* par la reine et les princesses. On appeloit saluer à la cour en présentation, l'honneur de présenter sa joue droite à la reine, qui sur cette joue appliquoit légèrement la sienne. Le roi et ses frères accordoient indistinctement cet honneur à toutes les présentées, titrées, duchesses ou non. Quand la présentée étoit duchesse ou titrée, elle étoit toujours présentée par une titrée; la reine la recevoit assise dans un fauteuil; et, après l'avoir saluée debout, se remettoit dans son fauteuil, et l'on présentoit des tabourets à la présentée et à la présentante, qui s'asseyoient. Quand la présentée retournoit faire sa cour, elle pouvoit alors aller avec une femme non titrée. Quand une duchesse, ou celle qui avoit le tabouret, alloit faire sa cour au dîner, l'huissier de la chambre lui présentoit un tabouret; elle le prenoit, à moins qu'elle ne fût avec une femme non titrée. Dans ce dernier cas, elle repoussoit le tabouret, et restoit debout au dîner comme toutes les femmes qui n'avoient pas les *honneurs*, c'est-à-dire, le tabouret. Ici la politesse sociale l'emportoit sur le respect d'étiquette, puisque, par égard pour une parente

ou une amie, on refusoit un honneur offert par les princes, et ils le trouvoient bon; cet usage étoit universel. On ne portoit le grand corps à la cour que le jour de la présentation et la première année, et aux fêtes de la cour, tant qu'on étoit jeune; ensuite on prenoit la mantille. Le soir de la présentation, on alloit au jeu de madame la dauphine ou de la reine. Là, toutes les femmes présentées, sans distinction de titres, étoient assises sur des tabourets, et pouvoient, si elles le vouloient, jouer à la grande table ronde de la reine. Il ne falloit pour cela qu'arriver avant le jeu commencé, et s'y mettre quand la reine s'y mettoit. Mesdames et les autres princesses faisoient dans le même salon d'autres parties particulières; on ne s'y présentoit point sans être nommé et appelé par elles. Quand on ne vouloit pas jouer, on n'arrivoit que lorsque le jeu étoit commencé; alors, après avoir fait seulement une révérence à la porte, on alloit prendre place sur un des tabourets qui formoient un cercle autour de la chambre; mais on restoit jusqu'après le jeu. Quand le jeu étoit fini, la reine faisoit le tour du cercle, disoit un mot à chacune, ensuite faisoit une révérence et s'en alloit: chacun sortoit du salon. Les hommes faisoient aussi leur cour au jeu; ceux qui ne jouoient pas, restoient toujours

debout, quel que fût leur rang, étiquette établie pour eux par la galanterie françoise. On faisoit le même jour toutes les présentations à toute la famille royale. On entendoit par famille royale, le roi, la reine, leurs enfans, les filles du dernier roi, les frères, sœurs, belles-sœurs, etc., du roi, les petits-enfans, les neveux, les nièces; toute cette famille logeoit à demeure à Versailles. Les cousins et cousines formoient les princes du sang et logeoient à demeure à Paris; on leur étoit présenté à Paris, quelques jours après la présentation de Versailles. Dans la présentation à la famille royale, on rassembloit, outre celles qui présentoient, plusieurs parentes; le bon air étoit d'avoir au moins six ou sept femmes; mais dans les présentations aux princes du sang, on n'avoit jamais que celle qui présentoit; l'une et l'autre étoient en grand habit comme à Versailles. Les princes et les princesses saluoient les présentées, titrées ou non. On s'asseyoit un quart d'heure, ensuite on s'en alloit; les dames d'honneur des princesses reconduisoient jusqu'à la porte du salon. Voilà l'histoire complète des *présentations*.

PRÉTENTIONS. — Les personnes qui portent dans le monde la prétention d'y être remarquées, distinguées, d'y produire de l'effet, n'y

seront jamais aimables; quelque esprit qu'elles puissent avoir, et elles y paroîtront toujours fatigantes et souvent ridicules. Les jeunes gens qui entrent dans le monde avec ces prétentions ne s'y forment point : ils sont hors d'état d'observer; ne veulent voir qu'une seule chose, l'impression qu'ils produisent, et ils en sont bien rarement satisfaits, cherchant toujours à s'emparer de la conversation, conteurs ou dissertateurs éternels, n'écoutant les autres qu'avec impatience ou distraction; essentiellement importuns et ennuyeux, ils sont encore plus à plaindre : inquiets, susceptibles, toujours mécontens, ils trouvent impertinens tous ceux qui n'ont pas l'air d'être occupés d'eux; et ils passent leur vie entière dans la société sans en connoître les agrémens. Pour être aimable dans le monde et pour s'y plaire, il faut y porter de la bonhomie et de la simplicité; si l'on a de l'ambition, il est bien puérile de la placer là; il faut la mettre à de plus grandes choses; elle ne vaut rien dans un cercle.

PRÊTRES. — On a tant déclamé sur l'*inutilité* et sur l'*oisiveté* des prêtres, que souvent les meilleurs esprits, par habitude et sans réflexion, répètent quelques-unes de ces phrases. Le Voyage d'Espagne de l'impartial et véri-

dique M. de Bourgoing, offre une plaisante distraction de ce genre. En parlant de la fameuse chartreuse de Xérès à la vue de Cadix, il dit que ces religieux donnent *à trente pauvres enfans leur première éducation, et qu'en outre ils donnent aussi un asile à douze pauvres vieillards infirmes, qu'ils nourrissent, qu'ils servent et qu'ils soignent d'une manière touchante*, ce qui (ajoute M. de Bourgoing) *doit leur faire pardonner* LEUR PIEUSE OISIVETÉ. Tous les jours *servir et soigner douze vieillards, instruire trente enfans*, est une vie assez bien employée, et qu'il est plaisant d'appeler *une pieuse oisiveté.*

D'où vient cette animosité contre les ecclésiastiques? Depuis vingt-cinq ans, ils sont martyrs ou dépouillés!..... Quand ils eurent des richesses et de la considération, le culte religieux avoit de l'éclat et de la majesté; les pauvres étoient soulagés, les hôpitaux mieux administrés, le peuple et les villageois contenus, instruits de leurs devoirs; l'éducation publique, fondée sur d'excellentes bases; la jeunesse, docile et modeste, et la nation, florissante : il y avoit alors une morale uniforme, non-seulement bonne, mais sublime; c'étoit celle de l'Évangile. Quand leur influence a diminué, tous les liens sociaux se sont relâchés; quand

la haine et le mépris ont remplacé le respect et l'estime qu'on avoit pour eux, on a renversé les autels et les trônes, on a couvert la France d'échafauds!...... Les ecclésiastiques ont eu de grands biens, mais rien n'a jamais été plus pur et plus respectable que l'origine de ces fortunes, dont, au reste, on a fort exagéré l'étendue; ils devoient leurs richesses aux dons particuliers de la piété et à leur travail, à des défrichemens de terrains incultes et abandonnés.

« Dans les septième et huitième siècles (dit » en parlant d'eux un célèbre historien) (1), ils » ne se lassoient point de réparer les ravages » que des brigands guerriers ne se lassoient » point d'exercer. Les champs que le démon » de la destruction venoit de parcourir, la » flamme à la main, renaissoient et fructi» fioient par les efforts du zèle et de la charité. » Tandis que les soldats pilloient et brûloient, » les religieux défrichoient; par eux les landes » produisoient, le sable devenoit fertile, les » marais se changeoient en jardins, les eaux » mortes et croupissantes en canaux vivifiant » les déserts, se couvroient de bâtimens néces» saires à la culture; le travail étoit pour les

(1) M. Gaillard, *Histoire de François Ier*.

» moines le fruit du travail pour les pauvres.
» Ces richesses, arrachées à la terre dans ces
» temps de calamités publiques, la charité les
» répandoit dans le sein des malheureux ; on
» rendoit la liberté au prisonnier, on assuroit
» la subsistance à l'infirme, des soulagemens à
» la veuve, des secours à l'orphelin ; on nour-
» rissoit jusqu'au barbare, dont les bras, éner-
» vés par l'âge, n'avoient plus la force de dé-
» truire, la charité se vengeoit de la fureur par
» des bienfaits (1). »

Dans aucune autre classe, on n'a fait de la fortune un usage plus humain et plus utile. Lorsque jadis on voyageoit en France, on reconnoissoit à l'instant, par la beauté de la culture, la propreté des chaumières et l'aisance des paysans, que l'on étoit sur les terres d'une abbaye. Leur état leur interdisoit l'usage des brillantes superfluités d'un luxe ruineux ; et, en même temps, il leur prescrivoit des aumônes,

(1) Ce témoignage éclatant n'est pas suspect. L'auteur alors avoit adopté une partie des principes de la fausse philosophie ; car il avoit une trop belle âme pour les adopter tous ; et, dans aucun temps, la parfaite droiture de son caractère ne lui permit de déguiser ou d'altérer la vérité quand il la connut. Il a survécu à la révolution, et sa conversion a été franche et sincère comme toutes les actions de sa vie.

que les moins charitables, parmi eux, ne pouvoient se dispenser de distribuer, et, dans les besoins de l'état, on trouvoit en eux de grandes ressources, par les *dons gratuits* les plus magnifiques..... Les religieux de la Trappe, au nombre de cent vingt, n'avoient que trente mille livres de rente (1), et, avec ce revenu, ils achetoient tous les ans pour mille écus de blé, qu'ils distribuoient aux pauvres de la campagne; en outre ils entretenoient des familles entières dans les villages voisins, et ils recevoient plus de quatre mille hôtes par an. Si, parmi ces voyageurs, il y en avoit de malades, on les gardoit tout le temps de leur maladie, et l'on donnoit de l'argent à ceux qui n'en avoient pas assez pour continuer leur route.

Comment, avec un tel revenu, une maison de cent vingt personnes pouvoit-elle faire ces immenses charités? C'est que tous ces religieux cultivoient eux-mêmes leurs terres, leurs bois, leurs jardins, qu'ils ne mangeoient que des légumes à l'eau, ne buvoient point de vin, n'avoient, pour toute chaussure ordinaire, que

(1) Et quelques dons de personnes pieuses, qui déposoient dans des mains si saintes une partie de leurs aumônes, entre autres feu S. A. S. M. le duc de Penthièvre, dont le nom se trouve uni à toutes les bonnes œuvres de ce temps.

des sabots ; pour vêtemens, que des robes de laine, qui duroient quatre ans; pour meubles, qu'une paillasse, etc. La règle de la Trappe (ainsi que celle de Sept-Fonds) ne prescrivoit, en général, à l'exception de l'austérité des jeûnes, que des privations économiques qui pouvoient procurer la possibilité de donner davantage aux pauvres. Le fondateur a formellement défendu toutes les autres mortifications, telles que les cilices, les chemises de crin, etc. On a dit et même écrit que ces respectables religieux couchoient dans leurs bières; qu'ils étoient obligés de creuser leurs tombes, et beaucoup de choses de ce genre, qui ne sont que des fables destituées de tout fondement (1). Ils ne faisoient que des travaux utiles; ils ne renonçoient à toutes les jouissances de la vie, que pour soulager l'humanité souffrante. Ils n'avoient point fait vœu de clôture, afin de travailler dans les champs, dans les bois, et d'aller eux-mêmes chercher, soulager les infortunés,

(1) On ne réfute ces fables que comme mensonges historiques; mais d'ailleurs on n'en pense pas moins que toutes les pratiques de pure mortification sont infiniment respectables; et l'Église en prescrit de générales à tous les fidèles, qui sont des devoirs, ainsi que celles que s'imposent plusieurs ordres religieux.

porter des secours à l'indigent et soigner les malades. Peut-on concevoir qu'une telle conduite, de telles actions aient été ridiculisées? Si l'antiquité payenne offroit quelques exemples de ce sublime dévouement, quel seroit l'enthousiasme de ceux qui affectent tant de mépris pour ces institutions religieuses! Mais cette charité sans bornes est surnaturelle; le christianisme seul peut la donner.

Pour détruire la religion, ses ennemis ont pensé qu'il falloit commencer par attaquer ses ministres, et c'est ce qu'ils ont fait avec une infatigable persévérance (1). Cependant il n'en

(1) « Le plus grand nombre des écrivains du dix-huitième siècle, ennemis de l'Église (c'est-à-dire, de la religion), ont supprimé de leurs ouvrages tous les traits qui honoroient la cour de Rome, les ordres religieux et les prêtres. Ils ont injurié et calomnié les ministres de la religion pendant plus de cinquante ans; ils n'ont jamais cherché, dans l'histoire ecclésiastique, que les mauvais papes et les mauvais prêtres, toujours en exagérant leurs torts, et souvent en leur en prêtant d'imaginaires. Il n'y a point de classe de la société qui ne fût flétrie par un semblable déchaînement. Si une puissante société de deux cents personnes formoit la même conjuration contre les rois, les nobles, la magistrature, elle réussiroit de même en persistant pendant un demi-siècle par exemple; en publiant, sous toutes les formes, sérieuses, légères, comiques, dramatiques, l'histoire et les fautes de tous les juges cor-

est pas moins vrai, malgré le malheureux succès de tant de calomnies atroces, répandues pendant près d'un siècle contre les prêtres, que nous leur devons tout. Ce sont eux qui, par l'instruction évangélique, ont formé la véritable civilisation, qui n'est autre chose que la perfection des idées morales. Ce sont eux qui ont défriché des terrains immenses, et donné les premiers d'utiles leçons d'agriculture. Ce fut une société de prêtres, réunis sous le nom de *Frères des Ponts*, qui éleva en France les pre-

---

» rompus, de tous les magistrats iniques, de tous les in-
» nocens condamnés; en se permettant toutes les inven-
» tions et tous les mensonges utiles à ce projet; en passant
» sous silence les bonnes actions qui ne sont pas connues de
» tout le monde; en affoiblissant le mérite de celles qui ont
» eu de l'éclat; et, de temps en temps, en fabriquant de
» petites anecdotes injurieuses à la mémoire des grands ma-
» gistrats, afin de diminuer le respect qu'inspirent les noms
» de D'Aguesseau, de L'Hôpital, de Harlay, de Molé, etc.
» Après de semblables travaux et une telle persévérance; la
» multitude, dont l'esprit général est superficiel et fron-
» deur; la multitude, qui donne toujours raison à l'emphase
» qui l'émeut et à la malignité qui la fait rire; la multi-
» tude, enfin, moqueuse et légère, concluroit et affirme-
» roit que l'on doit redouter, mépriser, abhorrer la magis-
» trature et supprimer tous les tribunaux. »

(Note tirée de l'*Histoire de Henri-le-Grand*, par madame la comtesse de Genlis.)

miers ponts d'une solide et savante construction.

La plus grande partie de nos hôpitaux a été fondée par des prêtres, ainsi qu'un grand nombre de manufactures. La littérature, les sciences et les arts leur ont les mêmes obligations. Ce sont des ecclésiastiques qui, par les plus laborieuses et les plus savantes recherches, ont seuls débrouillé le chaos de l'histoire. Ce sont des prêtres missionnaires qui nous ont fait jouir des plus précieuses richesses des autres parties du monde, de la soie, du quinquina, de la cochenille, et d'une infinité de plantes bienfaisantes. Que ne doivent pas aux périlleux voyages des missionnaires, la botanique, la géographie et l'histoire naturelle? Que ne leur a pas dû l'éducation publique et même les éducations particulières, dont les prêtres étoient presque toujours chargés? Ce sont eux encore qui ont rapporté de la Grèce et de l'Asie les plus précieux manuscrits, en nous conservant, malgré la guerre et le pillage, tous ceux que nous possédions, et qui, dans tous les temps, ont rétabli les études et les lettres tombées en décadence, et même en oubli. La littérature n'a jamais dû sa renaissance qu'aux ecclésiastiques. Dans le neuvième siécle, sous Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, on ne voit de science que parmi les prêtres :

Agobard, théologien et poëte, que l'Église de Lyon compte parmi ses saints; Florus (1), le savant et vertueux Remi, Hincmar, Odon, fameux par sa Chronique et par la sainteté de sa vie; Théodulphe, auteur de divers ouvrages, entre autres de l'hymne qu'on chante le jour des Rameaux, à la procession,

Gloria, laus et honor, tibi sit rex
Christe redemptor, etc.

Nitard, abbé de Saint-Riquier, historien, et une infinité d'autres prélats, firent la gloire de ce siècle par leurs travaux littéraires, leurs talens, leurs études et leurs vertus.

Dans le dixième siècle, surnommé *le siècle de fer*, où les Hongrois, les Normands et les Sarrasins inondèrent et ravagèrent la France; où la barbarie anéantit les monumens du génie; où les monastères furent pillés et abandonnés, on ne vit que des désordres, des répudiations, des mariages cassés. Quelques religieux conservoient seuls le dépôt sacré de la morale, et celui des livres dérobés à la fureur des barbares : Hervé, archevêque de Reims; Albon, abbé de Fleury, et quelques autres.

(1) Il est remarquable que, dans un tel temps, Agobard et Florus firent ensemble un traité philosophique, intitulé : *Des Erreurs populaires sur la cause du tonnerre.*

Mais dans ce même siècle parut un phénomène ; Gerbert, ecclésiastique qui avoit été en Espagne, en rapporta des manuscrits rares qu'il tenoit des Sarrasins ; ce fut lui qui introduisit en France les chiffres arabes ou indiens que les Sarrasins lui avoient fait connoître. Gerbert étoit mathématicien et mécanicien : ce fut encore lui qui construisit la première horloge à roues. Il fut archevêque de Reims, puis de Ravenne, et enfin pape, sous le nom de Silvestre II. Il eut un illustre disciple, le roi Robert, auquel il inspira l'amour de la vertu et le goût des lettres.

Au douzième siècle, un grand théologien, Pierre Lombard, se fit une prodigieuse réputation, par le livre fameux qui lui a mérité le nom de *Maître des sentences*. Tel étoit (dit M. Gaillard) le respect qu'inspiroit alors le mérite littéraire, que le prince Philippe, fils de *Louis-le-Gros*, et frère de *Louis-le-Jeune*, étant élu évêque de Paris, céda cette grande place à Pierre Lombard, qu'il en jugeoit plus digne, et qui avoit été son maître (1). On regarde Pierre Lombard comme le vrai fondateur de l'université de Paris. Alcuin, sous Charlemagne, n'avoit fondé que des écoles particulières.

(1) Pierre étoit né à Novarre, d'où lui vient le nom de Lombard.

D'illustres prélats furent dans ce siècle les plus ardens protecteurs des lettres et des arts : le cardinal Guillaume de Champagne, beau-frère de *Louis-le-Jeune*, et oncle de Philippe-Auguste, et principal ministre sous l'un et l'autre ; le cardinal de La Châtre, et Pierre de La Châtre, archevêque de Bourges, son parent ; Godefroi, évêque d'Amiens ; les deux évêques de Paris, dont l'un étoit de la maison de Sully, etc. A cette époque, de vastes édifices, de grandes églises s'élevèrent de tous côtés dans la capitale et les provinces. Pour les bâtir et pour les décorer, on vit renaître, à la voix de la religion, tous les arts à la fois, l'architecture, la sculpture, la peinture, l'orfévrerie. Dans ce temps, ces arts étoient exercés par des ecclésiastiques. L'architecte d'un pont bâti sur la Saône en 1050, fut l'archevêque de Lyon. Des religieux prenoient le titre de maîtres maçons ; d'autres, comme nous l'avons déjà dit, celui de Frères des Ponts ; un évêque d'Auxerre destina trois prébendes de sa cathédrale pour un peintre, pour un vitrier, et pour un orfèvre (1). Enfin, dans ce même siècle, l'abbé Suger, grand homme d'état,

(1) Voyez, sur tous ces faits historiques, Félibien, *Vies des illustres Architectes ;* et l'abbé Lebœuf, *État des Sciences en France, depuis Robert jusqu'à Philippe-le-Bel.*

ministre intègre, ecclésiastique vertueux, écrivoit ses ouvrages historiques, faisoit de grandes fondations; saint Bernard composoit ses éloquentes œuvres sacrées; plusieurs prêtres cultivoient avec succès la poésie latine; et un moine, nommé *Geoffroi*, donnoit aux nations modernes la première idée du théâtre, par les tragédies pieuses de sa composition, qu'il faisoit représenter à ses écoliers. Les miracles de sainte Catherine furent le sujet de la première pièce dramatique, antérieure, d'environ un siècle et demi, aux mystères de la passion, dont les premières représentations sont de 1313, sous Philippe-le-Bel (1).

Dans le treizième siècle, l'université fut entièrement établie (2); l'on ne trouvoit presque plus de savans que dans son sein, et tous ces savans étoient ecclésiastiques. Ce corps de savans et de gens de lettres reconnoissant le souverain pontife pour chef, il en résultoit que le pape étoit à la fois le modérateur universel de la litté-

---

(1) Velly, Histoire de France.

(2) Elle fut nommée *Université*, parce qu'elle contenoit tous les savans, et qu'elle enseignoit toutes les sciences. Ses premiers statuts furent dressés au commencement du treizième siècle, par Robert de Courçon, dit le cardinal de Saint-Étienne, légat du saint siége. Les papes et nos rois la comblèrent de faveurs.

rature ainsi que de la religion. C'étoient aussi les ecclésiastiques qui exerçoient la théorie de la médecine sous le nom de physique ; ils abandonnoient aux laïcs la composition et l'emploi des remèdes; de là viennent les apothicaires. En prescrivant les opérations manuelles, ils ne les faisoient pas; de là viennent les chirurgiens.

Saint Louis protégea l'université; il aima les lettres ainsi que tous nos rois, à l'exception du seul Philippe de Valois.

Saint Louis fonda l'université de Toulouse; cet exemple donné, on en institua d'autres dans ce siècle et dans les suivans. A Paris, saint Louis et Robert de Sorbonne fondèrent le fameux collége des *Pauvres Maîtres*, si magnifiquement réédifié depuis par le cardinal de Richelieu.

Raoul de Harcourt, chanoine de Notre-Dame, les cardinaux Jean Chollet et Jean Lemoine, l'archevêque de Narbonne, fondèrent les colléges qui portèrent leurs noms.

Dans ce siècle fleurissoient : saint Thomas d'Aquin, auteur de plusieurs ouvrages; Vincent de Bauvais, qui a écrit sur la grâce de Dieu et sur l'éducation des princes; Hugues de Saint-Cher, jacobin, et depuis cardinal et premier auteur des Concordances de la Bible; Alexandre de Halès, précepteur de saint Bo-

naventure; ce dernier a laissé des écrits de piété pleins de force et d'onction; le poëte Gautier de Coincy, moine de Saint-Médard de Soissons, etc. Tous les grands jurisconsultes de ce temps furent des prêtres : saint Yves, curé de Tréguier, défenseur généreux du pauvre et de l'orphelin, et qui consacra tous ses talens aux infortunés; Guy-le-Gros, languedocien, qui devint pape sous le nom de Clément X; Pierre de Tarantaise, natif de Bourgogne, archevêque de Lyon, ensuite pape, sous le titre d'Innocent V; Simon de Brie, chancelier de France, et qui, par la suite, fut le pape Martin IV; Gilles de Rome, archevêque de Bourges; Henri de Suze, archevêque d'Embrun et cardinal, qui fut surnommé *la force et la splendeur du droit;* sa Somme du droit canonique et civil s'appelle la Somme dorée. Les lumières de ces illustres prélats ont fait la gloire de ce siècle. On sait que les établissemens de saint Louis font époque dans la jurisprudence françoise; et, dans ce même siècle, les plus ardens protecteurs des lettres furent encore des prêtres; entre autres, Gilles, archevêque de Tyr, garde des sceaux et confesseur de saint Louis; et Guillaume, évêque de Paris. Les cordeliers fournirent, au quatorzième siècle, le savant Pierre Auréole et plusieurs écrivains estimables; entre

autres, François de Mayrans, Guillaume Ockam, Nicolas de Tyr. On dut aux jacobins Bernard de Guy, dont on a des ouvrages historiques très-utiles; Durand de Saint-Pourçain, évêque de Meaux, célèbre surtout par un traité de l'Origine des juridictions; Hervé, auteur d'ouvrages d'une grande érudition; Pierre de Palud, patriarche de Jérusalem, auquel on doit une Chronique des rois de Jérusalem, et beaucoup d'autres ouvrages; Guillaume Durand, évêque de Mende; Nicolas Oresme, évêque de Lisieux, qui eut la gloire d'être précepteur de Charles-le-Sage; Raoul de Presles, historien et poëte, qu'on croit auteur du fameux *Songe du Vergier*; Henri de Gand, dit le *docteur solennel*; l'évêque d'Auxerre, qui fonda un collége, et qui est auteur d'un traité de l'Usage des juridictions, etc.

On compte parmi les protecteurs des lettres en France, sous Charles V, Jean de Dormans, cardinal, évêque de Beauvais, fondateur du collége de son nom : il étoit fils d'un procureur; il fut chancelier de France : Guillaume de Dormans le fut après lui, et Mile de Dormans, son neveu, obtint aussi par la suite cette grande dignité.

L'église, dans le quinzième siècle, n'a pas fourni moins de grands hommes à la France.

Dans ce siècle vivoient le cardinal d'Ailly, et son fameux élève Gerson; le modeste et savant Thomas Courcelles, qui dressa plusieurs décrets du concile de Bâle; Guillaume Chartier, évêque de Paris, *homme saint* (dit Mézeray), *bonne personne et grand clerc;* le bénédictin Jean Chartier, son frère, rédacteur des grandes Chroniques de Saint-Denis; le cardinal d'Estouville, archevêque de Rouen; le cardinal de Foix, archevêque d'Aix, fondateur du collége de Foix à Toulouse; l'évêque de Saintes, auteur d'un savant traité politique; Jacques et Jean des Ursins, tous deux archevêques de Reims et frères du chancelier Guillaume des Ursins; Jean de Rely, évêque d'Angers, confesseur de Charles VIII; Octavien de Saint-Gelais, de la maison de Lusignan, évêque d'Angoulême, *qui commença* (dit Mézeray) *à décrasser un peu la poésie française:* il traduisit l'Odyssée, l'Énéide et les Épîtres d'Ovide; Robert Gaguin, général des mathurins, bibliothécaire de Charles VIII et de Louis XII, et employé dans diverses ambassades: il fut d'ailleurs un historien très-estimé; Claude de Seissel, archevêque, auteur de plusieurs ouvrages utiles (1); Guillaume Fichet, recteur

(1) Ce fut Claude de Seissel, qui le premier proposa au

de l'université, homme d'un mérite éminent; Angelo Cattho, archevêque de Vienne et grand aumônier : il avoit pris ces mots pour devise : *Ingenium superat vires*. Protecteur ardent des lettres, il engagea Commines à écrire ses Mémoires, monument si précieux de ce temps, et Commines les lui dédia ; le cardinal d'Amboise, ministre aussi vertueux qu'éclairé, et qui rendit de si grands services à la France. Ce fut dans ce siècle que se tint le quinzième concile œcuménique à Vienne en Dauphiné. Ce concile décida qu'il seroit établi, dans toute la chrétienté, des écoles pour l'étude des langues orientales.

C'est encore à des ecclésiastiques que l'on doit l'éclat que les lettres et les arts répandirent sur le seizième siècle et sur le règne de François Ier., qui sut accueillir et encourager avec tant de lumières, tous les genres de talens, et récompenser le mérite avec tant de magnificence. Ce prince attira en France le Génois Benoît Tagliacarne, si distingué par son talent pour la poésie latine. François Ier. lui confia l'éducation des princes ses fils, et lui donna l'évêché de Grasse. Étienne Poncher,

---

conseil d'établir et d'entretenir une marine françoise. Son avis fut rejeté.

évêque de Paris, avoit seul eu le courage (dit M. Gaillard) (1) de combattre la colère aveugle de Louis XII contre les Vénitiens, et de s'opposer à la ligue de Cambrai : il fut disgracié; François Ier. lui donna l'archevêché de Sens, et le chargea du soin d'attirer en France les savans étrangers. Érasme rend à Poncher ce témoignage qu'*il sembloit inspiré par le ciel pour le renouvellement des lettres et de la piété*. Poncher procura, pour quelque temps, à Paris, les leçons de Justiniani, évêque de Nebbio, à qui le grec, l'hébreu, l'arabe étoient familiers. Guillaume Petit avoit été confesseur de Louis XII; François Ier., qui connoissoit ses talens et ses vertus, le choisit pour le sien, et lui donna l'évêché de Senlis. Le savant Pierre du Châtel, qui avoit appris le grec sans maître, et qui l'avoit enseigné à Dijon, devint évêque par ses talens; François Ier. le fit son lecteur. Du Châtel avoit beaucoup voyagé; son savoir étoit immense; François Ier. disoit de lui : *C'est le seul homme dont je n'aie pu épuiser la science en deux ans*. Guillaume Pélissier se distingua, comme lui, par son érudition; il fut évêque de Maguelonne : François Ier. l'employa, en 1529,

(1) Histoire de François Ier.

aux négociations de Cambrai ; il l'envoya, en 1540, à Venise, d'où Pélissier rapporta beaucoup de manuscrits hébreux, grecs et syriaques, qui enrichissent aujourd'hui la Bibliothéque du Roi. Il travailla sur Pline et sur d'autres auteurs anciens. Jacques Colin, poëte latin et poëte françois, fut lecteur et aumônier du roi. Il eut la gloire de commencer la fortune du célèbre Amiot, qui fut évêque par la suite, et dont les talens ont fait tant d'honneur à ce siècle. N'oublions pas, dans cette nomenclature imparfaite et rapide, le célèbre Vatable, le plus savant professeur du Collége Royal sous François Ier., qui lui donna une chaire d'hébreu et l'abbaye de Bellozane; le cardinal de Tournon, zélé protecteur des lettres et grand négociateur (1), et Claude Despence, fameux théologien; Guillaume Potel, jésuite, qui enseigna, au Collége Royal, les mathématiques et les langues orientales, homme d'un si prodigieux savoir, qu'il fit l'admiration de tous les savans de son temps; Danès, évêque de Lavaur, qui rendit les plus importans services à l'état, aux sciences et aux lettres, et les du Bellay-Langey. Ils étoient quatre frères : Jean

(1) Il fonda, dans le Vivarais, un collége qu'il donna depuis aux jésuites.

du Bellay, évêque de Paris, et depuis cardinal, surpassa en lumières et en éloquence tous les hommes de son temps ; il fut, de tous les ambassadeurs de François Ier., celui qui fit le plus respecter son maître dans les pays étrangers ; René, un de ses frères, évêque du Mans, étudioit la physique et soulageoit les malheureux. Ce fut par le conseil de ces grands hommes que François Ier., malgré les désastres de la guerre, immortalisa son règne par son amour pour les lettres, et par la fondation du Collége Royal.

Le vertueux évêque de Lisieux, qui, sous Charles IX, sauva sa ville et son diocèse des fureurs de la Saint-Barthélemi, les cardinaux d'Ossat et du Perron, dont le profond savoir et les rares talens furent si utiles à Henri-le-Grand et à la France ; le cardinal de Rambouillet, célèbre par son habilité dans les affaires, et ses vertus, appartiennent à ce siècle.

Nous voici parvenus au dix-septième siècle, où nous trouverons, parmi les prêtres, des noms plus célèbres encore, parce que la langue françoise, perfectionnée et fixée par des chefs-d'œuvre, assure aux bons écrits de ce temps une immortelle renommée, et que l'histoire des personnages illustres de cette époque si récente, est connue de tout le monde.

Ce siècle, ainsi que les précédens, nous offre, parmi les prêtres, une foule d'hommes bienfaisans et laborieux, dont nous ne nommerons qu'une très-petite partie..... Joseph Antelmi, chanoine de Fréjus en Provence, abrégea sa vie par ses études et son travail. Il a publié plusieurs ouvrages d'une profonde érudition. Le père Chérubin, d'Orléans, capucin, cultiva l'optique et la physique, et avec de grands succès. Il a fait de très-belles expériences de son invention, particulièrement sur l'élévation des eaux. Il a laissé plusieurs ouvrages qui sont très-estimés.

Les deux Lingendes, le jésuite et son parent, l'évêque de Sarlat et ensuite de Mâcon, donnèrent la première idée de l'éloquence de la chaire avant Mascaron.

Ce siècle immortel, parce qu'une lumière divine en éclaira tous les beaux génies, ce siècle de Louis-le-Grand vit briller ensemble, dans la chaire évangélique, Bossuet et Bourdaloue.

Le père Le Cointe, de la congrégation de l'Oratoire, a fait aussi, comme on sait, honneur à son siècle par ses Annales ecclésiastiques; savant et volumineux ouvrage écrit en latin, et qui auroit plus de réputation s'il étoit écrit en langue vulgaire.

Le *P. Mainbourg* publia dans ce temps ses nombreux ouvrages, dont les plus estimés sont : l'Histoire des Croisades, celle de la Décadence de l'Empire depuis Charlemagne ; l'Histoire de la Ligue et celles des Pontificats de saint Grégoire-le-Grand et de saint Léon. On reproche à ces productions quelques longueurs et quelques inexactitudes. Dans quels écrits de ce genre, lorsqu'ils sont très-volumineux, ne s'en trouve-t-il pas ? Mais les critiques n'ont empêché ni de lire ces ouvrages, ni de les piller. Il est impossible d'écrire l'histoire sans avoir un système particulier, c'est-à-dire, un but auquel en secret on veut atteindre. Si l'auteur a du talent et que son dessein général soit bon en lui-même, l'ouvrage sera excellent, parce qu'il sera écrit avec verve et chaleur. Qui n'auroit que le projet de conter, ne produiroit que la plus insipide histoire. L'idée la plus belle et la plus élevée, celle de montrer partout Dieu et la Providence, a produit le sublime Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle. D'autres ont voulu peindre des hommes livrés à l'ambition et jetés dans les affaires politiques, et ce dessein a donné à la Révolution de Portugal, à celles de Suède, par l'abbé de Vertot ; à la Conju-

ration de Venise, de Saint-Réal, cette sagacité, cette finesse qu'on admire si justement dans ces ouvrages. Les jésuites, dont on a tant envié les talens et les succès, ont été souvent calomniés. Ceux qui ont écrit l'histoire ont eu le projet de s'y justifier et d'y réfuter un grand nombre de fausses inculpations, et ce dessein les a entraînés dans quelques digressions qui peuvent paroître inutiles à la plupart des lecteurs : ce défaut ne peut gâter des ouvrages estimables d'ailleurs. Mais ce qui souille l'histoire, ce qui en dénature le style, ce qui en détruit le véritable but, c'est le projet affreux d'anéantir la religion, d'armer les peuples contre toute autorité, et de s'imposer la loi bizarre de placer, de page en page, une épigramme contre les prêtres, les ministres d'état, les princes, les grands seigneurs et les rois. Cette manière d'écrire l'histoire, qui a pu paroître piquante dans la nouveauté, exclut le vrai talent du genre ; elle est si fatigante et si monotone, que les gens les plus dénués de principes ont fini par la *trouver aussi insipide qu'elle est odieuse.* Beaucoup d'autres historiens ont illustré ce siècle. Le père La Chaise, confesseur de Louis XIV, a écrit la vie de saint Louis. Un historien qui, par un seul petit volume, a surpassé tous les

historiens françois, Bossuet, appartient à ce siècle ; ainsi que les Arnaud, l'évêque d'Angers, surnommé *le père des pauvres et le consolateur des infortunés* ; et son frère, le docteur Arnaud, si célèbre par son immense savoir, son génie, ses écrits et ses vertus. C'est dans ce siècle qu'on a vu régner le plus profond politique et le plus grand ministre qu'ait eu la France, le cardinal de Richelieu. Ce même siècle réclame encore l'illustre archevêque de Cambrai ; dans ce siècle où la religion s'unit aux talens les plus éminens (1), et les sanctifia, on vit un héros de l'humanité (parce qu'il fut un saint) offrir le spectacle admirable des prodiges bienfaisans que peut faire la charité chrétienne. Saint Vincent de Paul, mis en pension chez les cordeliers de la petite ville d'Acqs, fit ses études avec un éclat si extraordinaire, qu'à seize ans il fut choisi pour être l'instituteur des enfans de l'avocat général de la ville. Un gentilhomme du pays lui laissa, par testament, un legs considérable, qui, par la suite, fut entièrement donné aux pauvres. Dans sa première jeunesse, à l'imitation de saint Paulin, il se vendit pour racheter un

(1) Ceux de Pascal, de Nicole, de Boileau, de La Bruyère, de Molière, de La Fontaine, de Corneille, de Racine, etc.

forçat, père d'une jeune famille. Il porta deux ans la chaîne, dont il l'avoit délivré : quelques personnes pieuses ayant eu connoissance de ce fait, le firent sortir des galères. Saint Vincent établit les pères de la mission pour instruire et prêcher dans les campagnes, et pour aller porter la lumière de l'Évangile chez les infidèles. Il fonda deux hôpitaux pour les vieillards (1); il fit établir un hôpital à Marseille pour les galériens, qui, jusqu'à cette époque, n'en avoient point eu. L'Hôtel-Dieu, alors sans revenus, étoit dénué de tout. Saint Vincent forma une association très-nombreuse de dames de la ville et de la cour, qui se cotisèrent, donnèrent des sommes très-considérables, et allèrent elles-mêmes soigner les malades, pour instruire les sœurs de la charité, nouvellement instituées par saint Vincent. Il n'y avoit point encore de maison particulière pour recueillir les malheureux petits enfans exposés ou abandonnés; saint Vincent eut recours à la charité des mêmes dames; il les rassembla dans une église; il monta dans une chaire qu'il avoit entourée de nourrices tenant dans leurs bras un grand nombre de malheureux enfans trouvés. Il prêcha avec l'éloquence

(1) L'un pour vingt hommes, l'autre pour vingt femmes.

que devoit inspirer un tel spectacle à une telle âme. Tout à coup les enfans se mirent à crier; le saint tressaille, s'interrompt; et, s'adressant à son auditoire : « Les entendez-vous, mes-» dames, s'écria-t-il, ces innocentes créatures! » c'est vous, c'est votre pitié maternelle que » ces gémissemens implorent. Ces voix plainti-» ves, mille fois plus persuasives que la mienne, » obtiendront de vous tous les secours qu'elles » réclament!..... »

Ce mouvement sublime, l'un des plus beaux qui ait honoré la chaire évangélique, arracha des larmes à tout l'auditoire, et l'hôpital des Enfans Trouvés fut fondé.....

Plusieurs dames vendirent pour cette bonne œuvre leurs bijoux et leurs diamans; une d'elles donna à la fois cinquante mille francs; une autre fit une rente de mille écus à perpétuité. Le commandeur de Sillery vendit tous ses meubles, et, ne se réservant qu'une pension alimentaire, il abandonna cent mille livres de rente de revenu à saint Vincent. Un riche gentilhomme, nommé *Rougemont*, fit les mêmes sacrifices; une veuve qui possédoit une fortune considérable, madame *Legras*, la livra toute entière et se consacra au service des malades; une foule d'autres personnes de toutes les classes firent les mêmes actions avec le même zèle, et

tous les enfans abandonnés furent recueillis. Que l'on compare ces mœurs d'un siècle religieux avec celles d'un *siècle philosophique.*

Saint Vincent ayant appris, en 1639, l'état déplorable où la Lorraine étoit réduite par le malheur des guerres, résolut de la secourir. Il obtint de nouvelles sommes de ses amis; il fit en outre des quêtes publiques, qui en produisirent de très-grandes; alors saint Vincent chargea ses missionnaires de cet argent. Ces courriers évangéliques partirent aussitôt; ils traversèrent, non sans beaucoup de périls, toutes les armées; ils arrivèrent heureusement en Lorraine, où ils distribuèrent les secours dont ils étoient porteurs. A leur retour, ils firent un tableau si frappant de la misère affreuse de cette province, que saint Vincent, infatigable dans son ardente charité, se promit d'employer de nouveaux efforts pour les soulager. Il osa implorer encore ces mêmes dames de charité dont il avoit obtenu déjà, à tant de reprises, de si magnifiques secours. Il sollicita encore tous ses amis, renouvela toutes les quêtes publiques; on le vit paroître à la cour, on l'entendit y prêcher, et cette voix sainte et bienfaisante obtint tout ce qu'elle demanda. Sans négliger un instant les hôpitaux fondés par lui, il fut en état d'envoyer de nouveaux secours

en Lorraine. Cette admirable ferveur de charité dura autant que les malheurs de cette province, c'est-à-dire dix ans; et, dans cet espace de temps, saint Vincent recueillit et envoya, par ses missionnaires, à diverses époques, environ seize cent mille francs d'aumônes (1). Une grande quantité de malheureux habitans de la Lorraine vinrent se réfugier à Paris; saint Vincent, auquel s'adressoient tous ces infortunés, leur procura des asiles et la subsistance. Il exerça la même charité à l'égard des Écossois et des Anglois que des persécutions amenoient à Paris. Saint Vincent fit à peu près les mêmes choses pour les pauvres habitans des frontières de la Champagne et de la Picardie; et, durant l'espace de sept ans, il leur fit distribuer la valeur de 600,000 francs, tant en argent, qu'en vivres, vêtemens, médicamens, instrumens de labourage, grains pour ensemencer; etc. La ville d'Étampes fut celle qui ressentit le plus les funestes effets du campement des armées, ayant été assiégée long-temps et

(1) Tous ces voyages se firent au travers des armées, dans des lieux remplis de soldats et de pillards; et jamais un seul missionnaire ne fut ni volé ni fouillé. On a remarqué qu'un seul frère de la mission fit en Lorraine, durant ces dix ans, cinquante-trois voyages, tous également heureux.

plusieurs fois, ce qui avoit réduit la ville et les villages circonvoisins dans un état pitoyable. Pour surcroît de misère, cette malheureuse ville se trouvoit infectée par des fumiers pouris, remplis de corps morts mêlés avec des charognes de chevaux, qui exhaloient une horrible puanteur, et dont la putréfaction produisoit une maladie épidémique. Saint Vincent fit ce récit dans une assemblée de Dames de la Charité, et tous les secours furent promis et donnés sans délai. Le premier soin de saint Vincent fut, malgré les ravages de l'épidémie, de se transporter à Étampes, d'en faire enlever les fumiers, d'y donner la sépulture aux morts, de faire parfumer les rues, et de visiter les malades. Ensuite il y laissa quelques-uns de ses missionnaires, chargés de distributions de potages et de médicamens. Par ses soins, les villages adjacens reçurent les mêmes secours. On ne doit pas conclure de cette misère publique que le gouvernement y fût insensible. Mais il falloit entretenir des armées; on ne vouloit pas surcharger les peuples d'impôts; on donnoit aussi des secours aux infortunés; néanmoins il est vrai que, sans la charité surnaturelle de saint Vincent, ils eussent été insuffisans.

Les malheurs publics surpassoient de beaucoup ceux dont nous avons été témoins. Dans ce même

temps, saint Vincent institua, avec les secours d'une femme charitable, Marie l'Huillier, une congrégation de religieuses pour l'éducation des pauvres filles, sous le nom des *Filles de la Croix*. Enfin saint Vincent fonda le grand hôpital général fait pour recueillir tous les infortunés sans ouvrage, et en état de travailler. Il fut secondé par un enthousiasme de charité qui, dans toutes les classes, fut universel à Paris. Toutes les femmes travaillèrent à faire des chemises pour les pauvres; elles en firent dix mille. Le roi donna la maison et tous les enclos de la Salpétrière. Outre ces prodigieux établissemens, saint Vincent en fonda beaucoup d'autres dans la province et même dans les pays étrangers par ses missionnaires et ses nombreux amis, auxquels il sembloit qu'il communiquât toute l'inépuisable sensibilité de son âme : et combien de traits particuliers n'en pourroit-on pas citer? Passant un jour dans le faubourg Saint-Martin, il vit cinq ou six soldats qui, le sabre à la main, poursuivoient un pauvre artisan pour le tuer; tout le monde épouvanté fuyoit devant ces furieux; mais saint Vincent s'élança au milieu d'eux et fit un bouclier de son corps au malheureux artisan qui étoit déjà blessé. Les soldats étonnés s'arrêtèrent; malgré leur fureur, ils respectèrent un prêtre; et ce res-

pect sauva la vie d'un homme. L'artisan s'échappa, et les soldats promirent de ne plus le poursuivre.

Saint Vincent reçut de la cour les témoignages de la haute estime due à tant de vertus, et il ne demanda jamais pour lui qu'une seule grâce. Il connoissoit mieux que personne combien étoit à plaindre le sort des forçats : c'étoient des criminels, mais il ne voyoit en eux que leur cruelle punition. Il sollicita et il obtint la place d'aumônier des galères, et il alla à Marseille consoler les infortunés dont il avoit été jadis, par un dévouement sublime, le compagnon volontaire : il adoucit l'horreur de leur situation par ses discours, son affection et son crédit ; il obtint pour eux des traitemens moins rigoureux et une meilleure nourriture : il resta là plusieurs années, et, de retour à Paris, il visita les criminels dans les prisons, et il exerça, à leur égard, la même charité.

Ce héros du christianisme et de l'humanité mourut le 27 septembre 1660. Si de telles actions et une telle vie ne laissent pas une éternelle renommée, et la plus vive, la plus profonde admiration, la gloire n'est qu'un vain nom, ou pour mieux dire, elle n'est rien.

Il nous reste de saint Vincent des lettres et

plusieurs écrits, entre autres d'admirables règlemens pour les Sœurs de la Charité.

On vit aussi fleurir en France, dans le dix-septième siècle, outre Bossuet, Fénélon et le bienfaisant évêque d'Angers, que nous avons déjà nommés, des évêques qui honorèrent l'Église et leur pays, par leurs talens et leurs vertus évangéliques.

Godeau, évêque de Grasse, fut poëte et historien; il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie françoise. Il y a de la douceur et de la sensibilité dans ses vers, et une érudition immense dans ses ouvrages : il a prodigieusement écrit, et toujours d'une manière utile à la religion, aux mœurs et à la morale. De tels ouvrages sont des bienfaits : d'ailleurs, sa vie fut constamment édifiante et pure. On conte de lui que, se trouvant un jour chez un libraire avec le père Le Cointe, qui ne l'avoit jamais vu, il entendit cet oratorien critiquer vivement un de ses ouvrages : il ne se fit point connoître; mais, le lendemain, il alla chez le père Le Cointe, pour le remercier de ses critiques, et pour l'assurer qu'il en profiteroit dans une seconde édition, et enfin, pour lui demander son amitié, que, depuis ce jour, il cultiva jusqu'à la fin de sa vie. Pour que cette manière de former une

liaison intime s'établisse de nos jours parmi les gens de lettres, il faudroit une étonnante révolution que rien n'annonce encore.

Jean-Pierre Camus, d'une famille noble, se distingua tellement par son savoir et ses vertus, qu'il fut nommé à l'évêché de Belley à l'âge de vingt-six ans, et sacré, dans sa cathédrale, par saint François de Sales, dont il étoit le disciple bien aimé. Il fut un saint comme son maître; et, comme lui encore, il eut dans l'esprit un tour original et piquant (1), qui se fit sentir même dans ses sermons. On cite de lui beaucoup de bons mots. Il refusa deux évêchés considérables, Arras et Amiens. Auteur infatigable, il a écrit plus de deux cents volumes. Dans ce nombre se trouvent beaucoup de romans pieux : *Dorothée*, *Alcime*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, *Alexis*, *Spiridion*, etc. On assure que ce fut saint François de Sales qui lui conseilla d'écrire des romans, c'est-à-dire, de développer, par des exemples frappans, l'utilité de la morale évangélique, et de l'appliquer, avec intérêt, aux diverses situa-

(1) Voyez les Pensées de saint François de Sales, ouvrage à la fois édifiant, spirituel et original, et peut-être le seul de ce genre où l'on puisse trouver un fonds de gaieté et de plaisanterie.

tions de la vie humaine. Ses ouvrages les plus estimés sont : *l'Esprit de saint François de Sales*, en six vol. in-8°.; *les Moyens de réunir les Protestans à l'Église romaine*. Après avoir édifié pendant vingt ans son diocèse par ses instructions et son immense charité, il donna aux pauvres tout ce qu'il possédoit; il se démit de son évêché, et se retira, par humilité, à l'hôpital des Incurables, où il mourut en 1652. Il y eût dans ce même siècle un autre saint évêque de ce nom : Étienne Camus, évêque de Grenoble, qui fut par la suite cardinal. Sa charité sans bornes lui fit donner le plus beau surnom que puisse recevoir un chrétien, celui d'*Aumônier*. Il a laissé plusieurs bons ouvrages, entre autres des *Lettres à ses curés*, et des *Ordonnances synodales* pleines de sagesse.

Gaillard de Long-Jumeau, évêque d'Apt, fut également renommé pour ses vertus épiscopales et la protection éclairée qu'il accorda aux sciences, aux lettres et aux arts. Il forma l'utile et grand projet du *Dictionnaire historique universel*, et il en confia l'exécution à un ecclésiastique, à Moréri, son aumônier. Il lui en fournit tous les matériaux, et il fit faire, pour ce volumineux ouvrage, d'immenses recherches dans tous les pays, et surtout dans

la bibliothéque du Vatican à Rome. Moréri lui dédia la première édition de ce dictionnaire, et jamais hommage de ce genre ne fut mieux mérité.

L'évêque de Noyon, François de Clermont-Tonnerre, fut de l'académie françoise; il établit des synodes, fonda un séminaire et des écoles de charité, et répandit d'abondantes aumônes.

Daniel de Cosnac, évêque de Valence, fut chargé de plusieurs négociations, dans lesquelles il montra beaucoup d'habileté Il prêcha avec de grands succès. Il fut nommé à l'archevêché d'Aix.

Brulart, évêque de Soissons, joignit à toutes les vertus épiscopales, le goût le plus éclairé pour la littérature et les sciences. Il fut un zélé protecteur des gens de lettres, et fit beaucoup de fondations bienfaisantes dans son diocèse.

Le cardinal de Bérule, honoré de l'estime et de la confiance de deux rois, Henri-le-Grand et Louis XIII, fonda la congrégation de l'Oratoire, dont il fut le premier général. Les statuts de cette savante congrégation, d'où tant d'excellens et laborieux écrivains sont sortis, étoient faits de telle sorte que, suivant l'expres-

sion de Bossuet, on y gouvernoit sans y commander, on y obéissoit sans dépendre.

Alphonse Louis Duplessis Richelieu, frère du cardinal, premier ministre, se distingua par sa piété, ses talens et les services qu'il rendit à l'état, dans son ambassade à Rome. Il fut nommé à l'évêché de Luçon par Henri IV; mais il céda cet évêché à son frère, et se retira dans une chartreuse, où il vécut vingt ans. Enfin, il accepta l'archevêché de Lyon. Il fut fait cardinal par le pape Urbain VIII, quoique, selon l'ordonnance de Sixte-Quint, deux frères ne dussent jamais être revêtus de la pourpre en même temps. La peste ravageant son diocèse, il se signala par son zèle, son courage et sa charité; il ne se mêla d'aucune intrigue de cour, et ne s'occupa que de son diocèse, dont il fit le bonheur.

Mascaron, évêque de Tulles, célèbre orateur. Il passa de Tulles à Agen, où il fonda un hôpital, et donna l'exemple de toutes les vertus.

Une foule d'autres ecclésiastiques honorèrent leur état et ce siècle par leur mérite, leurs éminentes qualités et leurs talens. Les principaux furent : Jean de Corde, chanoine de Limoges, sa patrie, littérateur rempli d'érudition, et qui a laissé des ouvrages estimables.

L'abbé de Cordemoi, qui aida son père dans la composition de son histoire de France, et qui dans la suite la continua par ordre du roi. Il a fait d'ailleurs plusieurs bons ouvrages; entre autres, un *Traité contre les Sociniens*, dédié à Bossuet.

Condren, second général de l'utile et laborieuse congrégation de l'Oratoire. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Le même sentiment d'humilité ne lui permit pas de se faire imprimer; mais on publia après sa mort des discours, des lettres et d'autres ouvrages.

Le P. *Commire*, jésuite, nous a laissé plusieurs ouvrages, entre autres de belles poésies latines.

Le P. *Cossart*, jésuite, se joignit au P. Labbé pour continuer une collection de conciles. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimoit le onzième volume, il continua seul cet ouvrage immense, qui parut en 1672, en dix-huit volumes in-folio. On accuse sans cesse les prêtres de paresse, il est pourtant de fait qu'ils sont les littérateurs et les savans qui ont entrepris et terminé les plus volumineux ouvrages.

Le P. *Mersenne*, et son disciple Hilaire de Costa, tous deux savans minimes, infatigables écrivains. Le P. Mersenne fut un grand et célèbre mathématicien; il a fait des découvertes

en géométrie ; il avoit étudié et possédoit parfaitement les règles de la composition musicale.

Le *P. D'Orléans* (1), jésuite, aussi estimable par son caractère, que par sa vie irréprochable et laborieuse, fut un historien justement célèbre ; il a fait les *Révolutions d'Angleterre*, 3 vol. in-4°. ; *Histoire des Révolutions d'Espagne*, 3 volumes in-4°., et beaucoup d'autres ouvrages.

J.-B. *Cotelier*, professeur en grec au Collége Royal. A l'âge de douze ans, il expliquoit la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisoit avec la même facilité l'explication des propositions d'Euclide. Le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange pour travailler à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la Bibliothéque du Roi. Ce savant a laissé un grand nombre d'ouvrages d'une prodigieuse érudition.

Le *P. Coulon*, jésuite, historien et géographe. Le P. Couplet, jésuite aussi, fut envoyé à la Chine ; il y apprit si bien cette langue si difficile, qu'il a composé plusieurs ouvrages en chinois : il les traduisit lui-même en latin.

Un autre jésuite, le *P. Crasset*, a écrit plusieurs livres de piété qui sont estimés, et une histoire très-curieuse du Japon.

---

(1) Nommé déjà dans cette nomenclature, mais sans détails.

Combéfis, dominicain, a fait, par ordre du gouvernement, un savant travail sur les historiens grecs. Combet, du même ordre religieux, se distingua comme orateur.

L'abbé *Bourdelot* fut médecin du grand Condé et célèbre naturaliste. Bourdeille, ecclésiastique, eut une grande part aux excellens écrits de Nicole.

Le *P. Petau*, jésuite, fut l'un des plus savans hommes de ce siècle; il cultiva également les langues savantes, les sciences, les beaux-arts, et surtout la chronologie; il n'eut point de rival dans cette science aride, mais utile. Sa réputation le fit demander par le roi d'Espagne, et, malgré les offres les plus brillantes, l'amour de la patrie le fixa en France. Le pape Urbain VIII voulut aussi l'attirer en Italie. Ce pontife, ami des lettres et admirateur du savant jésuite, lui destinoit la pourpre romaine; mais rien ne put arracher le P. Petau de sa cellule du collége de Clermont : il y mourut dans l'année 1652. Le P. Petau joignit, à sa profonde érudition, le mérite d'écrire avec beaucoup d'agrément en françois et d'une manière supérieure en latin. Il a laissé un grand nombre d'excellens ouvrages.

Baillet, qui fut curé en Picardie, eut un savoir prodigieux; il a laissé une multitude d'ou-

vrages. Tout le monde connoît celui qui est intitulé les *Enfans célèbres*.

Le jésuite Billis se fit une grande réputation par ses ouvrages sur l'astronomie et les mathématiques.

Binel, jésuite, a fait plusieurs ouvrages estimables, entre autres, le premier qui ait eu pour titre : les *Merveilles de la Nature*, ouvrage intéressant et curieux que de nos jours on a copié en l'augmentant, non-seulement sans en faire honneur à l'auteur, mais sans le citer, ce que l'on a fait mille fois pour d'anciens écrivains, et surtout pour les ecclésiastiques.

Commiers, chanoine d'Embrun, savant universel, professa les mathématiques à Paris; il travailla au Journal des savans. On a de lui plusieurs ouvrages de géométrie, de physique, d'astronomie, de médecine.

L'abbé de *Commainville*, grand géographe.

Colombe, jésuite, a laissé aussi plusieurs savans ouvrages.

L'abbé *Gervaise*, curé de Vannes, en Bretagne, puis prévôt de l'église de Saint-Martin de Tours, fut employé fort jeune dans les missions; il alla à Siam et dans l'Amérique-Méridionale, où il fut sacré évêque d'Horrès. Ayant voulu apaiser une révolte parmi les sauvages, il fut massacré. On a de lui des ouvrages in-

structifs et curieux : *l'Histoire naturelle et politique du royaume de Siam; Description historique du royaume de Macazar; Histoire de Boèce*, etc. Gervaise eut un frère de même nom, père de la Trappe, qui a laissé plusieurs ouvrages de morale et de piété.

Le fameux latiniste, le *P. Rapin*, jésuite, mourut sur la fin de ce siècle. Son beau poëme *Des Jardins* a été très-injustement dénigré par M. Delille, dans son poëme *Des Jardins*. Il est vrai que le plan de celui du P. Rapin n'est pas bien conçu, qu'on y désireroit une meilleure ordonnance et plus d'imagination; mais c'est un défaut que M. Delille devoit excuser. D'ailleurs les détails et le style de l'ouvrage du P. Rapin sont en général d'une grande beauté. La traduction françoise de D'Ourvigné est très-infidèle.

Santeuil, chanoine de Saint-Victor, illustra son nom par ses poésies latines; le temps a consacré l'admiration pour ses hymnes sacrées (1). D'après les instructions de la Quintinie sur les jardins, Santeuil fit un poëme qui est estimé. Santeuil avoit un caractère original que

---

(1) On a beaucoup cité, d'une de ses hymnes, le magnifique début d'un *Dieu devenu victime*, *et d'un législateur soumis à la loi*, etc.

La Bruyère a tracé dans son livre, sous le nom de *Théodas*. Voici quelques traits de ce portrait :

« Imaginez-vous un homme simple, ingénu, » crédule, badin, volage, un enfant en che- » veux gris ; mais permettez-lui de se recueillir, » ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en » lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et » comme à son insu. Quelle verve ! Quelle élé- » vation ! Quelles images ! Quelle latinité ! Par- » lez-vous d'une même personne, me direz- » vous ? Oui, de Théodas, et de lui seul. Il » crie, il s'agite, il se roule à terre ; il se re- » lève, il tonne, il éclate ; et, du milieu de » cette tempête, il sort une lumière qui brûle » et qui réjouit.... Que dirai-je davantage ? Ce » sont en lui comme deux âmes qui ne se con- » noissent point, qui ne dépendent point l'une » de l'autre, qui ont chacune leur tour ou leurs » fonctions toutes séparées. Il manqueroit un » trait à cette peinture si surprenante, si j'ou- » bliois de dire qu'il est tout à la fois avide et » insatiable de louanges, prêt à se jeter aux » yeux de ses critiques, et dans le fond assez » docile pour profiter de leur censure. Je com- » mence à me persuader moi-même que j'ai » fait le portrait de deux personnages tout dif- » férens ; il ne seroit pas même impossible d'en

» trouver un troisième dans Théodas, car il » est bon homme. »

Avec toutes ses singularités, Santeuil avoit une grande piété. On rapporte qu'étant un jour à Notre-Dame avec un incrédule, et regardant les anciennes figures en bas-relief de la porte de l'église, il dit à cet homme, en touchant un pilier et en faisant allusion au christianisme: *Convenez que cela est bien vieux pour être faux;* (il auroit pu ajouter) surtout quand *cela* contrarie toutes les passions humaines. Ce grand poëte mourut en 1694 (1).

Le *P. Colombière*, jésuite, mort en 1682, acquit beaucoup de réputation par son talent pour la chaire. On trouve dans ses sermons,

---

(1) Un plaisant lui fit cette épitaphe:

Ci gît le célèbre Santeuil,
Muses et fous prenez le deuil.

Rollin lui en fit une en latin, qu'on a traduite ainsi:

Ci gît que la France regrette:
Du Parnasse chrétien le célèbre poëte,
Santeuil, qui si souvent, d'une brillante voix,
Célébra tour à tour les fontaines, les bois,
Les héros..... Mais que sert ce travail à ses mânes?
L'estime des humains, de son mérite épris,
Peut suffire à ses vers profanes.
Dieu de ses vers sacrés est seul le digne prix.

non de grands mouvemens oratoires, mais une onction touchante qui vient de l'âme.

Le P. *Maignen*, savant distingué, eut pour disciple le père *Plumier*, minime, auquel il enseigna les hautes sciences. Le père Plumier excella dans l'art de faire des lunettes et des miroirs ardens. Il fut à la fois grand mathématicien, célèbre botaniste et excellent dessinateur (1). Il fit trois voyages en Amérique; il en rapporta d'utiles plantes pour la médecine. Il eut le courage, dans un âge avancé, d'entreprendre un quatrième voyage d'Amérique; mais il mourut au port de Sainte-Marie. Nous avons de lui d'excellens ouvrages de botanique; il a perfectionné l'art du tour, et a laissé un ouvrage très-curieux, orné d'un grand nombre de planches, et intitulé : *l'Art de tourner*.

Blampin, bénédictin : on lui doit la belle édition des Œuvres de saint Augustin.

Le savant jésuite *Bouton* voyagea en Amérique. Il a publié une relation estimée de l'établissement des François à la Martinique, et il a laissé un Dictionnaire, dans lequel tous les

(1) Une belle plante, la *plumeria*, porte son nom. Le roi possède dans son cabinet de fort beaux dessins, faits par le P. Plumier.

mots latins sont traduits en mots hébreux tirés de la Vulgate, et où il a mis une savante préface. Le manuscrit est dans la bibliothéque de Lyon.

Aveillon, père de l'Oratoire, eut l'honneur d'être l'ami de Bossuet. On lui doit des *Conférences* et des *Méditations pour les séminaires et pour les gens du monde*.

Le P. *Bouhours*, jésuite, a donné des ouvrages aussi agréables qu'instructifs, et qui sont connus de tout le monde; celui qui a pour titre : *De la manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, sera toujours utile à la jeunesse.

Don Bonaventure d'*Argonne*, chartreux, a fait un bon ouvrage, qui a pour titre : *Traité de la Lecture des Pères de l'Église*, et des *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville.

Cette nomenclature rapide suffira pour donner une idée du nombre prodigieux d'ecclésiastiques savans et laborieux qui, dans ce siècle, consacrèrent leurs talens, leurs veilles, leur fortune à l'utilité publique; et, malgré la *paresse*, la *nullité*, que les sophistes du dernier siècle leur ont tant reprochées, on peut voir que jusque-là nulle autre classe de la société ne présente un tel nombre d'hommes

éclairés, studieux et bienfaisans. Cependant, victimes de ces déclamations calomnieuses, les prêtres, dans le dix-huitième siècle, ont été dépouillés, proscrits, déportés et massacrés! ..... Se sont-ils donc démentis dans ce siècle, et ne trouverons-nous plus parmi eux ces grandes vertus, ces grands talens, cette ardeur pour l'étude, cette charité sans bornes, si dignes d'exciter l'admiration et la reconnoissance? C'est ce que nous allons examiner, en suivant la même méthode, c'est-à-dire, en rapportant des faits incontestables; et si nous prouvons que l'on n'a vu, dans aucun autre temps en France, des curés plus charitables, des évêques plus illustres, des missionnaires plus dévoués, des prêtres plus savans, et dans tous les genres, que ceux qui ont vécu dans le dix-huitième siècle, quel nom donnera-t-on à la démence impie qui les a poursuivis et exterminés avec tant de fureur et de férocité?

Nous allons d'abord commencer par les évêques, et voici ceux qui ont surtout honoré ce siècle :

Massillon, évêque de Clermont, de tous les orateurs françois, sans en excepter un seul, celui dont le langage est le plus pur, le plus doux et le plus harmonieux. S'il n'a pas (du

moins d'une manière pour ainsi dire caractéristique) l'éloquence sublime de l'immortel évêque de Meaux, du moins il faut avouer aussi que Bossuet n'a pas le charme et l'élégance habituelle de son style. Le premier essai de Massillon fut l'oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque de Vienne en Dauphiné. Cet essai fut si brillant, que le jeune orateur fut appelé à Paris. Il dut son élévation à ses talens et à ses vertus; il édifia la vieillesse de Louis-le-Grand; il instruisit l'enfance de son successeur par l'admirable collection de sermons, intitulée : *le Petit Carême*. Il fut reçu à l'académie françoise en 1719. Le dernier discours qu'il ait prononcé à Paris, fut l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, en 1723. Il alla ensuite se renfermer dans son diocèse, dont il ne sortit plus, et dont il fit les délices par sa douceur, ses vertus évangéliques et ses éloquentes instructions, imprimées sous le titre de *Conférences ecclésiastiques*. Cet ouvrage, moins connu que *le Petit Carême*, offre cependant les mêmes beautés; on y trouve tout le charme et tout le talent de l'auteur. Massillon mourut en 1742.

Fléchier, évêque de Nîmes. On reproche, avec raison, au style de ses ouvrages, trop de recherches et d'antithèses; mais nul orateur n'a

été plus brillant et plus ingénieux. Il se fit adorer dans son diocèse ; il le trouva rempli d'hérétiques ; il en convertit le plus grand nombre par la solidité de ses instructions ; il rendit aux autres la religion respectable, par sa douceur et sa charité évangélique. Dans la disette de 1709, il répandit, dans son diocèse, des aumônes immenses : il vendit tout, jusqu'à ses meubles, pour y suffire. Ainsi que Bossuet, il se plaisoit à instruire lui-même les petits enfans, et chaque jour il consacroit deux heures à cette œuvre touchante : il a fait plusieurs fondations bienfaisantes.

Pierre du Cambout de *Coislin*, cardinal et évêque d'Orléans, grand aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, joignit, à la vie la plus sainte, beaucoup d'esprit et de talens. Après la révocation de l'édit de Nantes, on envoya à Orléans un régiment pour *réduire* les protestans, comme s'il étoit possible de convertir avec des baïonnettes. Le vertueux évêque voulut lui-même loger tous les officiers, dans la seule intention de contenir ce zèle inconsidéré : il y parvint, et les huguenots, protégés par lui, ne furent ni persécutés, ni recherchés. Cette conduite chrétienne ramena, à la vérité, une multitude de protestans. Ce digne prélat eut un neveu,

évêque de Metz, qui montra les mêmes vertus. Après avoir fait beaucoup de pieuses fondations, il établit, dans sa ville épiscopale, un séminaire et de belles casernes pour les soldats, comme pour montrer que la bonté chrétienne s'étend à tout, et même aux choses qui paroissent le plus opposées entre elles. Ce respectable évêque légua, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, la fameuse bibliothéque du chancelier Séguier, dont il avoit hérité. Il mourut en 1732.

Charles Duplessis d'*Argentré*, évêque de Tulles, vécut comme un saint, et fut en même temps le savant et l'écrivain le plus laborieux. Il a laissé, en latin, trois volumes *in-folio* de recherches historiques, et beaucoup d'autres ouvrages. Il mourut en 1740.

Pierre Joseph *Artaud* fut d'abord curé de Saint-Méry : son profond savoir et sa piété lui valurent l'évêché de Cavaillon. Son panégyrique de saint Louis, son *Discours sur les Mariages*, et ses *Instructions pastorales*, ont de la réputation.

Armand *Chalucet*, archevêque de Toulouse, rendit, pendant la guerre avec la Savoie, les plus grands services à la France : on manquoit de vivres, il en fournit, entretint la bonne intelligence parmi les commandans, ou la ré-

tablit. Il fut d'ailleurs constamment le père des pauvres; il édifia son diocèse par la sainteté de sa vie, et il l'éclaira par son savoir.

La Mothe, d'Orléans, évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à sa conduite et à son mérite. Sa charité fut immense, et sa piété celle d'un saint. Il fut austère pour lui, et plein d'indulgence pour les autres. Son austérité s'allioit avec la douceur et l'aménité. Il étoit aimable dans la société, il y portoit même de la gaieté. On raconte qu'une dame de son diocèse lui demandant un jour la permission de mettre *un peu* de rouge, il lui répondit qu'il lui permettoit d'en mettre sur une joue. On a imprimé ses *Lettres spirituelles*, qui font également honneur à son cœur et à son esprit.

Henri-François-Xavier de *Belzunce* fut d'abord jésuite et ensuite évêque de Marseille, où il s'immortalisa par le zèle et la charité héroïques qu'il montra pendant la peste affreuse qui désola cette ville en 1720 et 1721. Nouveau Borrhomée, il vendit son argenterie pour subvenir aux besoins des pauvres; il passoit toutes ses journées chez les malades, auxquels il portoit des secours spirituels et temporels. Ce zèle admirable ne se ralentit pas un instant; il ne reçut aucun secours de la cour; mais le pape lui envoya, par mer, des vais-

seaux chargés de blé. Au milieu de ces longs désastres, le saint évêque, qui se dévouoit tous les jours au soulagement de ses infortunés diocésains, conserva toujours une parfaite santé; espèce de miracle qu'un anglois (Pope) a célébré dans de beaux vers qu'on a traduits ainsi :

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux,
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi, toujours en butte à ses flèches mortelles,
Un prélat, s'exposant pour sauver son troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau?

Le roi l'ayant nommé, en 1723, à l'évêché de Laon, duché-pairie, il refusa cette grande dignité. Le pape l'honora du pallium : il fonda, à Marseille, le collége qui porte son nom. On a de lui l'Histoire des évêques de Marseille (la sienne en fera le plus bel ornement), des instructions pastorales, et plusieurs ouvrages de piété. Il mourut en 1755.

Dans ce même temps, la peste fit les mêmes ravages à Toulouse, et *La Tour-du-Pin*, son vertueux évêque, montra toute l'héroïque charité de l'évêque de Marseille : il prodigua aux malades les soins, les secours et les consolations. Un autre La Tour-du-Pin, grand vicaire de Riez, se distingua depuis par son talent pour la prédication. Il mourut à quarante-quatre ans, en 1765.

Bec-de-Lièvre, évêque de Nîmes, offrit aussi le modèle parfait de ces mêmes vertus évangéliques. Père des pauvres, ami de tous les infortunés, il consacra sa vie entière à l'exercice constant de la charité chrétienne. Il établit beaucoup de manufactures dans son diocèse.

Charles-Marc-Antoine d'*Apchon* prit, dans sa jeunesse, le parti des armes, qu'il quitta pour embrasser l'état ecclésiastique. Il fut d'abord nommé à l'évêché de Dijon. Peu de temps après, on l'avertit qu'un incendie venoit d'éclater dans une pauvre maison peu distante de la sienne; il y courut aussitôt, et là, il apprit que deux enfans au berceau, restés dans le haut de la maison, alloient être la proie des flammes. L'évêque invite les ouvriers rassemblés dans la rue à les secourir : il promet deux cents louis à celui d'entre eux qui les sauvera; mais tous restent immobiles. Alors l'évêque s'enveloppe d'un drap mouillé, fait apporter une échelle, la monte rapidement, entre par la fenêtre désignée, pénètre à travers les flammes, et reparoît avec les deux enfans sur ses épaules : un instant après, la maison écroula...... S'il est des joies pures sur la terre, ce furent celles qu'il éprouva en saisissant les deux enfans dans leurs berceaux, que le feu n'avoit point atteints, en les serrant dans ses

bras, lorsqu'ils furent hors de danger, dans la rue, et en voyant la maison s'écrouler et tomber en cendres!..... Il donna aux enfans dont il étoit le libérateur, les deux cents louis qu'il avoit offerts pour les sauver, et il se chargea de les faire élever.

Dans une émeute populaire, occasionée à Dijon par la cherté du pain, on se porta à des excès que la sévérité des lois et la force des armes ne pouvoient réprimer : la seule présence de l'évêque calma tous les esprits. On entendit sa voix révérée, et, dans l'instant, tout rentra dans l'ordre. Il fut nommé à l'archevêché d'Auch : lorsqu'il en prit possession, une épizootie cruelle ravageoit toute la contrée, et l'archevêque fit don, aux cultivateurs, de sept mille bêtes à cornes. Ce digne prélat a laissé d'excellentes instructions pastorales. Il mourut en 1783.

Pavillon, évêque d'Aleth, se distingua par toutes les vertus épiscopales, sa bonté, la douceur de son caractère et ses talens. Il a laissé des poésies très-agréables. Il mourut dans le dix-huitième siècle. Il eut la gloire d'encourager le célèbre Montfaucon dans ses études.

Melchior de Polignac naquit au Puy-en-Velay, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Il fut au moment de périr d'une manière

étrange, peu de mois après sa naissance. Il fut nourri dans un château; sa nourrice, devenue folle, s'enfuit au déclin du jour, après avoir porté l'enfant sur un tas de fumier, où il passa toute la nuit; c'étoit heureusement dans la belle saison. Le lendemain matin, on trouva l'enfant dormant tranquillement, et en parfaite santé.

Le jeune Polignac, envoyé à Paris, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et se destina de bonheur à l'état ecclésiastique. Le cardinal de Bouillon, excellent juge du mérite, l'emmena à Rome; ce fut là que l'abbé de Polignac annonça les talens qu'il déploya depuis dans les négociations. Par la suite, il fut envoyé en Pologne, à Rome, en Hollande, et il montra la plus grande habileté dans ces diverses ambassades. La pourpre romaine fut le prix de ses talens et de ses services. Il retourna à Rome, et y passa huit ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch, il revint en France. Protecteur éclairé des sciences, des lettres et des arts, il se fit également admirer et chérir par l'universalité de ses connoissances, la supériorité de son esprit, sa bonté, sa libéralité et la douceur de son caractère : il fut membre de l'académie françoise. Il mourut à Paris, en 1741. Il a laissé un poëme en vers

latins justement célèbre, l'*Anti-Lucrèce*, traduit en italien par le P. Ricci, bénédictin, et en françois, par Bougainville.

Le cardinal de Fleury fut un prélat vertueux, un négociateur habile; un ministre intègre, désintéressé et ami de la paix. Il avoit été évêque de Fréjus. Lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence, il alla solliciter, pour son diocèse, la générosité des généraux ennemis; et ce fut avec tant de succès, que le duc de Savoie et le prince Eugène firent grâce à la ville des contributions, empêchèrent toute espèce de désordre, et respectèrent la campagne des environs. Il fut précepteur de Louis XV. Le régent lui offrit l'archevêché de Reims, qu'il refusa pour ne pas quitter son élève. En 1726 il fut fait cardinal, et, peu de temps après, placé à la tête du ministère; il avoit alors soixante-treize ans. Son ministère fut sage et glorieux : ce fut lui qui obtint la Lorraine pour la France : il mourut en 1743. Il conserva, jusqu'à son dernier moment, tout son esprit et toutes ses facultés intellectuelles (1).

Le cardinal de Tencin acquit une grande réputation par ses talens de négociateur, et par son goût pour les lettres et les arts.

---

(1) Ce fut à lui que Fontenelle dit un jour: *Monseigneur*,

Louis de Rastignac, évêque de Tulles, se distingua par son éloquence, son savoir et sa charité chrétienne. On l'a vu, dans le temps des inondations si fréquentes de la Loire, recueillir dans son palais, à Tour, et dans sa maison de campagne, les malheureux ruinés par ce désastre, les nourrir, rétablir leurs habitations, leur rendre des troupeaux, et, pour subvenir à ces immenses charités, vendre son argenterie, et se réduire au plus absolu nécessaire. Il forma une école d'agriculture, dans laquelle on instruisoit gratuitement les orphelins des pauvres cultivateurs. Ce digne prélat mourut en 1750.

Laffitau, savant ecclésiastique, fut évêque de Sisteron : il ordonna des missions, fonda un séminaire. On a de lui des sermons et plusieurs ouvrages; son sermon contre le jeu est très-estimé.

Jean-François Boyer, évêque de Mirepoix, fut reçu à l'académie françoise. Ses vertus le firent nommer précepteur de M. le dauphin; il eut ensuite la feuille des bénéfices; il honora l'épiscopat et ses places par sa piété, sa charité

vous avez travaillé quinze ans à vous rendre inutile. Ce mot, cité dans la Vie de Fontenelle, parut aux libraires de Hollande une faute d'impression; ils y substituèrent le mot *utile*.

pour les pauvres, et ses talens. Il a laissé plusieurs discours estimés.

Ce siècle a vu fleurir aussi le vertueux Noé, évêque de Lescar, célèbre par ses mandemens (1) pleins de force et d'onction, et par la sainteté de sa vie. Un autre prélat de ce temps, M. de Pompignan, évêque de Puy en Velay, et depuis archevêque de Vienne, se signala par les mêmes vertus et par le zèle courageux qu'il montra toujours pour la religion et contre la philosophie, dans une foule d'excellens ouvrages qu'il a successivement publiés. Les philosophes firent sur lui, ainsi que sur son vertueux frère (M. de Pompignan), des milliers de pamphlets et de libelles. Rien n'affoiblit son courage; il combattit constamment les ennemis du trône et de la foi. En 1789, la province de Dauphiné le députa à l'assemblée constituante: bientôt après il entra au conseil et devint ministre de la feuille des bénéfices. Ce fut alors qu'il reçut une lettre du pape qui l'engageoit à s'opposer avec force à l'innovation relative au clergé. « Vous seul, lui disoit-il, pouvez rendre le service que je vous demande, vous qui avez déjà donné tant de preuves de votre zèle à défendre la sainte doctrine; mais le temps

(1) Contre le philosophisme.

» presse; il n'y a pas un moment à perdre pour » sauver la religion, le roi et votre patrie. Vous » pourrez certainement engager sa majesté à » ne pas donner cette fatale sanction, la rési-» stance fût-elle pleine de dangers. Il n'est ja-» mais permis de paroître un instant abandon-» ner la foi catholique, même avec le dessein » de revenir sur ses pas quand les circonstan-» ces auront changé. »

L'archevêque de Vienne auroit sans doute obéi au souverain pontife avec toute la fermeté de son caractère, mais il mourut en 1790.

Languet, archevêque de Sens, a laissé un grand nombre d'ouvrages édifians, et plusieurs discours qui se trouvent dans les recueils de l'académie françoise.

Le cardinal de Bernis, après avoir, dans sa jeunesse, enrichi la littérature par des vers charmans, montra dans l'âge mûr les talens d'un homme d'état; et, dans son long séjour à Rome, il honora la nation qu'il représentoit, par ses vertus et les nobles sentimens d'un bon François et d'un sujet fidèle.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, offrit constamment le sublime exemple de toutes les vertus chrétiennes. Sa charité ne connut point de bornes; on voyoit avec attendrissement les meubles déchirés de l'archevêché, en

songeant que les dépenses consacrées aux pauvres ne permettoient pas de les réparer. Souvent le vertueux archevêque, n'ayant plus d'argent, donnoit sa montre à un infortuné, et s'en privoit des mois entiers. Pour soulager de malheureuses familles, il a vendu plusieurs fois une partie de son argenterie.

Se refusant tout pour lui, il ne refusa jamais rien aux pauvres. Il n'invitoit point à sa table des gens riches et de grands seigneurs; elle étoit uniquement consacrée à ceux pour lesquels elle étoit une resource, un certain nombre de pauvres ecclésiastiques et quelques braves et vieux militaires. Quoique tout le monde sût que sa charité étoit immense, on n'a découvert qu'après sa mort, une infinité d'actions admirables qu'il avoit soigneusement cachées. Le nombre de familles qu'il a fait subsister, celui des enfans qu'il a fait élever et qu'il a mis en apprentissage, tant de bonnes œuvres, qu'il n'auroit pu compter lui-même, n'ont pu être exactement inscrites que dans le *Livre de Vie*, registre immortel où la suprême bonté n'oubliera même pas un verre d'eau donné en son nom. Tel fut M. de Beaumont; et ce fut cet archevêque, d'une bienfaisance si exemplaire et si touchante, d'une vertu si parfaite, que M. d'A-

lembert et M. de Voltaire, dans leurs lettres au roi de Prusse, appelèrent toujours *un monstre mitré.*

M. de La Roche-Aimon, archevêque de Reims, fut aussi un prélat du plus éminent mérite, ainsi que les évêques de Soissons, d'Arras, et M. de Coëtlosquet, évêque de Limoges, de l'académie françoise, et précepteur des enfans de France. Dans ce siècle, où tous les prêtres furent dépouillés et proscrits avec autant de barbarie que d'injustice, il y eut, comme on voit, un grand nombre de cardinaux et d'évêques également remarquables par leurs talens et leurs vertus, et l'on ne mentionne que ceux qui sont morts. Le respect ne permet pas de désigner ceux que la Providence a conservés, et dont les noms honoreroient cette liste si respectable. Nous trouverons dans le même siècle une multitude de curés véritablement édifians.

Noël Chomel, curé de Saint-Vincent à Lyon, afin d'être plus utile aux habitans de la campagne, fit une étude particulière de tout ce qui a rapport à l'agriculture, et composa son Dictionnaire économique, premier dictionnaire d'Agriculture, perfectionné par Lamare, qui en donna une nouvelle édition à Paris, en 1767, en trois vol. in-folio; c'est cet excellent ouvrage d'un curé qui a fourni les recherches et

les matériaux de cette foule d'ouvrages du même genre qu'on a faits depuis.

Poupart, curé de la ville de Sancerre, diocèse de Bourges, échappa aux massacres de 1793, malgré sa piété et la sainteté de sa vie. Il mourut en 1796. Il a laissé une bonne histoire de la ville de Sancerre.

Jean-Baptiste-Joseph Languet, frère de l'archevêque de Sens, obtint la cure de Saint-Sulpice en 1714. L'église de sa paroisse n'étoit pas digne de la capitale; on vouloit la rétablir; on avoit déjà construit le chœur. L'abbé Languet conçut le dessein d'achever le reste, et d'élever un temple assez vaste pour contenir ses nombreux paroissiens. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une somme de cent écus; il employa cet argent à acheter des pierres, qu'il étala dans les rues pour annoncer son dessein au public; les secours lui vinrent alors de toutes parts, et le duc d'Orléans lui accorda une loterie qui compléta la somme nécessaire. Le régent posa la première pierre du portail l'an 1718, et le curé de Saint-Sulpice, pendant toute sa vie, n'épargna ni soins ni dépenses pour rendre cette église l'une des plus magnifiques de France, par l'architecture et les décorations. Un autre ouvrage qui ne fit pas moins d'honneur à l'abbé Languet, fut le

bienfaisant établissement de la maison de l'*Enfant-Jésus*. Il étoit composé de trente-cinq demoiselles pauvres, faisant preuve de noblesse.

On préféroit celles dont les parens avoient été militaires; on donnoit à ces demoiselles une éducation convenable à leur naissance, mais sans négliger de les instruire du soin du ménage; on les occupoit tour à tour à diriger les travaux de la maison, la boulangerie, les basses-cours, la laiterie, le blanchissage, le jardin, l'apothicairerie, la lingerie, les fileries, etc. C'étoit une imitation de ce qui se pratiquoit à Saint-Cyr. Mais combien, dans ce genre, l'imitation est estimable! Le vertueux curé établit aussi un grand hospice pour servir de retraite ou de ressource à plus de huit cents pauvres femmes ou filles, soit de la ville, des campagnes ou des provinces, qui alloient y chercher, ou du travail, ou des secours. On les y nourrissoit et on leur faisoit gagner leur vie, en les employant à filer du lin et du coton. Cet admirable établissement s'accrut successivement. Il y avoit à l'Enfant-Jésus, en 1741, plus de quatorze cents femmes et filles, et la plus grande partie logées. Le curé a procuré un fort grand nombre d'excellens établissemens aux jeunes ouvrières; il en a marié ou placé

une multitude d'une manière avantageuse. Ce pieux ami de l'humanité étoit chargé, tous les ans, d'un nombre infini d'aumônes. On a calculé qu'il en distribuoit environ un million chaque année. Il faisoit vivre des familles entières, et toujours suivant leur état. Il aimoit les arts, et il a procuré à une foule de jeunes artistes, sans aucune fortune, les moyens de les cultiver.

Il s'étoit formé, avec beaucoup de temps et de soins, un fort beau cabinet de tableaux; mais, dans le temps de la cherté extraordinaire du pain, en 1725, il vendit cette collection, ainsi que ses meubles et son argenterie, pour subvenir aux besoins du peuple. Il n'eut, depuis cette époque, que trois couverts d'argent. Il se passa de tapisseries; la pieuse madame de Cavoie lui donna successivement plusieurs lits, qu'il vendit toujours au profit des pauvres. Madame de Cavoie finit par lui en prêter un, afin qu'il ne lui fût pas permis de le vendre. Lorsque la peste se déclara à Marseille, il envoya des sommes considérables en Provence, pour soulager ceux qui étoient affligés de ce fléau. Il refusa constamment les évêchés qui lui furent offerts par Louis XIV et par Louis XV. Ce digne et bienfaisant curé mourut en 1750. On sait avec quel zèle depuis le curé de Saint-Sulpice, avant la révolution, marcha sur ses

nobles traces, et comme son ingénieuse charité trouva encore le moyen de perfectionner ces grands établissemens.

Le nombre des savans ecclésiastiques dans ce siècle, est prodigieux. Voici seulement les principaux :

Lafitau, jésuite, frère de l'évêque de Sisteron, fut à la fois savant, littérateur et historien : il fut envoyé missionnaire chez les Iroquois; il publia, à son retour, un excellent ouvrage, le plus exact que nous ayons dans ce genre, et qui a pour titre : *les Mœurs des sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps* 2 vol. *in*-4°. Il a laissé encore : *Parallèle des anciens peuples avec les Américains; Histoire des Découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde; Remarques sur le Genseng* (1); *Histoire de Jean de Brienne, empereur de Constantinople.*

Billet, savant professeur, qui en a formé beaucoup d'autres très-fameux.

Carpentier, de la congrégation de St.-Maur, fut le savant le plus laborieux. Il est auteur, en grande partie, du *Glossaire* de Du Cange, 6 vol. *in-folio*, et, en entier, du *Supplément* à

(1) Plante fort rare, à laquelle on attribue une infinité de propriétés bienfaisantes et même merveilleuses.

ce Glossaire; 4 vol. *in-folio*. Ce dernier livre, d'une érudition profonde, n'est pas seulement un supplément du précédent; l'auteur y fait entrer l'explication de plusieurs mots qui ont vieilli; il l'a enrichi de diverses tables intéressantes, qui facilitent les recherches du lecteur : il a donné un *errata* pour le Glossaire en 6 volumes. On a encore de lui des ouvrages latins.

Le P. *Chrysologue*, capucin, a été l'un des plus grands géographes de ce siècle; il fut aussi un savant astronome. La vie errante et pauvre que son état lui prescrivoit, lui facilita les moyens de se livrer à cette étude. Sans cesse, dans ses courses, au lieu de réclamer l'hospitalité, il passa les nuits entières dans les champs, afin d'y contempler les cieux; tour à tour méditant et priant, mêlant à l'ardeur de l'étude le charme religieux d'une pieuse admiration; élevant son admiration jusqu'à l'auteur de tant de merveilles; adorant en s'éclairant, et jouissant à la fois de toutes les facultés de l'âme et du génie. On a de ce savant religieux des cartes géographiques et astronomiques très-estimées : elles sont devenues aussi rares qu'elles sont précieuses, entre autres *la Mappemonde projetée sur l'horison de Paris*, *Planisphère projeté sur le plan de l'équateur*, etc.

Durant les persécutions, le père Chrysologue trouva un asile dans les bois et dans les champs qu'il avoit tant de fois parcourus. Né en 1728, il mourut saintement, âgé de quatre-vingts ans, en 1808. Il fabriquoit lui-même ses baromètres, pour mesurer la hauteur des montagnes. Ne voyageant jamais qu'à pied, il portoit toujours avec lui les instrumens nécessaires à ses opérations.

Louis de Carrière, de la congrégation des pères de l'Oratoire. Nous avons de lui un *Commentaire littéral de la Bible*, avec le texte latin à la marge, 6 vol. *in*-4°., avec des cartes et des figures : son succès est consacré par plusieurs éditions.

Louis Bertrand Castel, jésuite, né à Montpellier, fut un grand géomètre. Il a fait un grand nombre d'ouvrages ; celui qui a pour titre : *Mathématiques universelles*, lui fit une grande réputation. Il fut admis dans la société royale de Londres. Son *Clavecin oculaire* acheva de fixer sur lui l'attention des savans. Il vouloit démontrer l'analogie des sons et des couleurs. Ce clavecin ne fut qu'un projet; l'exécution eût demandé une dépense exorbitante. On dit que l'idée étoit chimérique, mais on convient qu'elle a produit des découvertes utiles. Un autre ouvrage du P. Castel, intitulé :

le vrai Système de physique de Newton, fit beaucoup d'honneur au génie de l'auteur. Cependant, en respectant le philosophie anglois, il n'admettoit pas que sa doctrine dévoilât incontestablement le vrai système du monde.

« Newton et Descartes (disoit-il) se valent » bien pour l'invention; mais Descartes avoit » plus d'élévation et de facilité; Newton étoit » plus profond. Tous deux eurent l'ambition » de faire un monde, comme Alexandre eut » celle de le conquérir; tous deux pensèrent » en grand sur la nature; mais leurs systèmes » ne sont, après tout, que des hypothèses que » l'on peut combattre par des objections qu'il est » impossible de réfuter mathématiquement. » On a encore du P. Castel un traité intitulé: *Optique des couleurs*, et beaucoup d'autres productions. Ce savant mourut en 1757.

Don François *Lami*, né dans le diocèse de Chartres, de parens nobles, porta d'abord les armes, qu'il quitta ensuite pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur. Il a fait d'excellens ouvrages de morale et de physique, entre autres *les premiers Élémens*, ou *Entrée aux Connoissances solides; Essais de Logique*, un traité très-curieux de physique, sous ce titre: *Conjectures sur divers effets du Tonnerre;* de la *Connoissance de soi-même; l'Incrédule*

amené à la religion par la raison, ouvrage particulièrement estimé et devenu très-rare. Le P. Lami s'étoit formé, avec beaucoup de temps et de peine, un très-beau cabinet de physique, qu'il finit par sacrifier tout entier au soulagement des pauvres. C'étoit leur donner bien plus que de l'argent.

Don Claude *Lancelot*, bénédictin, nous a laissé aussi de bons ouvrages, entre autres *sa nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, ouvrage supérieur dans ce genre. Lancelot est le premier qui se soit affranchi de la coutume ridicule de donner à des enfans les règles du latin en latin même. Il a fait encore : *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue grecque*, aussi estimable que l'ouvrage précédent; *le Jardin des racines grecques;* une *Grammaire espagnole;* une *Grammaire générale et raisonnée :* tous ces ouvrages, souvent réimprimés, sont excellens. Il ne faut pas confondre cet illustre savant avec Antoine *Lancelot*, qui a beaucoup écrit sur le Dauphiné; et qui a fourni à Bayle quelques matériaux pour son Dictionnaire.

François-Xavier Laire Malbranche entra dans la maison des minimes à Dôle, et fut ensuite bibliothécaire du cardinal de Loménie, et de plusieurs académies des sciences. Il fut

très-savant dans l'art numismatique, les antiquités et l'histoire : il a laissé plusieurs ouvrages latins sur ces matières. Sa vie fut aussi pure que laborieuse. Il échappa aux massacres par de longs voyages, et mourut en 1801.

Malebranche, père de l'Oratoire, honora cet illustre corps par ses vertus, ses talens et la réputation la plus éclatante qu'un métaphysicien ait jamais eue. Il fut doué, en effet, de la plus brillante imagination. On a dit que ses ouvrages ne sont que des fictions et des romans métaphysiques ; mais ces romans se font lire avec charme, et c'est, dans ce genre, un mérite qui n'appartient qu'à lui. Son meilleur ouvrage est celui qui a pour titre : *De la Recherche de la vérité*. Le P. Malebranche passa pour être l'homme le plus pacifique et le plus doux, et néanmoins il eut des démêlés éternels avec des critiques infatigables ; mais il disputa toujours sans aigreur, sans animosité, et sans jamais se permettre une seule personnalité. Cependant Malebranche laissa sans réponse quelques critiques (car, avec une grande réputation, qui peut répondre à tous ?), entre autres celles des journalistes de Trévoux. « Je ne veux pas me » battre, disoit-il, avec des gens qui font un » livre tous les quinze jours. » Il reçut beaucoup d'hommages de son vivant. Tous les étrangers

qui venoient à Paris, s'empressoient d'aller le voir. Jacques II, roi d'Angleterre, l'honora d'une visite. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1699. Ses livres pénétrèrent jusqu'à la Chine. Un missionnaire de Chine écrivit à ceux de France, qu'ils ne devoient envoyer à Pékin que des mathématiciens et les ouvrages du P. Malebranche. Tous ces honneurs n'altérèrent jamais sa rare et sincère modestie. Il disoit néanmoins qu'il n'en avoit pas assez pour souffrir qu'on l'accusât de vanité. Il mourut en 1715.

Le P. *Mabillon*, bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur, fut présenté à Louis XIV par l'archevêque de Reims, comme le religieux le plus savant du royaume; Bossuet, qui étoit présent, dit, ajoutez : *Et le plus humble.*

Cet éloge, si honorable, étoit bien mérité. Un étranger ayant été consulter le savant du Cange, celui-ci lui conseilla d'aller trouver Mabillon, comme le seul homme en état de lui bien répondre; et Mabillon lui dit : « Allez voir » M. du Cange. » — « Et c'est lui, répartit l'é» tranger, qui m'adresse à vous !... »

L'ouvrage le plus savant de Mabillon est sa *Diplomatique*. Il a fait un grand nombre d'autres ouvrages en latin et en françois. Il fut reçu à l'académie des inscriptions. Il mourut dans le

dix-huitième siècle. Son épitaphe, en latin, faite par don Roussel, et qui contient le plus juste éloge, est célèbre par son éloquence et par le genre de beauté que devroient avoir surtout l'histoire et toutes les épitaphes, la vérité.

Don *Calmet* est l'auteur le plus instruit et le plus laborieux du dix-huitième siècle. On a peine à croire que son *Dictionnaire historique, critique et chronologique de la Bible*, en 4 vol. *in-folio*, soit l'ouvrage d'un seul homme; l'érudition et les recherches en sont immenses. Il est écrit avec une noble simplicité, et il contient des détails de mœurs et des traits si curieux, que la lecture en est extrêmement attachante. Don Calmet a fait une multitude d'autres ouvrages justement estimés, dont plusieurs sont *in-folio* et *in-4°*. L'auteur étoit éminemment savant dans les langues anciennes et dans les langues orientales. Sa vie entière offrit le modèle de toutes les vertus; il n'eut que l'ambition d'être utile. Il refusa un évêché *in partibus*, que lui offrit Benoît XIII. Il accepta l'abbaye de Sénones, pour y exercer une charité sans bornes. Il y mourut en 1757.

Chardon, bénédictin, mort à Metz, dans le dix-huitième siècle, fut aussi un savant du premier ordre. Il a publié des ouvrages de la plus

vaste érudition, entre autres son *Histoire des Sacremens*, en 6 volumes.

On doit à Jean-Baptiste-Sébastien *Colombe*, barnabite, plusieurs ouvrages de morale et de piété, parmi lesquels on distingue surtout les suivans : *Vie chrétienne*, *Plan raisonné d'Éducation publique*, et un *Dictionnaire portatif de l'Écriture Sainte*. Le P. Colombe mourut en 1778.

Pierre *Collet*, vertueux prêtre de la congrégation de la Mission ; le jésuite *Colonia*, qui a fait une *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, une *Rhétorique latine* très-méthodique, et plusieurs autres bons ouvrages ; *Condillac*, Charles *Merlin*, jésuite, connu par une bonne réfutation de Bayle ; *Comarias*, grand vicaire de l'évêque de Beauvais, qui a donné au public : *Histoire du consulat romain*, *Voyage en Europe*, etc. ; l'abbé *Danglet*, qui a publié tant d'ouvrages, furent aussi des ecclésiastiques aussi laborieux que savans.

Le célèbre *Montfaucon*, de l'ancienne famille de Roquetaillade, naquit dans le château de Soulanges, en Languedoc, et dans le diocèse d'Aleth. Montfaucon prit d'abord le parti des armes ; après avoir montré beaucoup d'activité et de valeur, il éprouva des chagrins de cœur, en perdant des parens qu'il chérissoit. Une pro-

fonde mélancolie lui fit faire des réflexions qui le dégoûtèrent du service et du monde; il se réfugia dans le sein de la religion et de l'étude, deux sources inépuisables de consolations. Il se fit bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur. Il se livra, avec une ardeur qui ne se ralentit jamais, à l'étude de la théologie, de l'histoire sacrée et profane, de la littérature ancienne et moderne, et des langues mortes et vivantes. Il fit un voyage en Italie pour y voir les monumens antiques, pour y visiter les bibliothéques et pour y chercher d'anciens manuscrits; il resta plusieurs années à Rome. De retour à Paris, il donna une relation intéressante et curieuse de son voyage, sous le titre de *Diarium Italicum*; in-4°. Il donna successivement un prodigieux nombre de savans ouvrages, l'*Antiquité* expliquée, en latin et en françois, avec des figures, 15 vol. in-fol.; les *Monumens de la monarchie françoise*, 5 vol. in-fol., avec figures, etc. Le nombre de volumes de ses seuls ouvrages in-folio monte à quarante-quatre!..... On ne sauroit assez admirer une vie dont tout les momens ont été si utilement employés, qu'il n'en a pu rester pour les passions, l'intrigue et l'ambition; sa piété, sa douceur, sa modestie mirent le comble à sa gloire : il fut de

l'académie des Inscriptions. Il mourut vers le milieu du dix-huitième siècle.

Le jésuite *Pézéna* fut encore un savant extraordinaire par l'immensité de ses travaux. Il professa long-temps la physique et l'hydrographie à Marseille, et avec de grands succès, jusqu'en 1749. Ensuite l'astronomie devint son étude favorite; il a fait sur cette science et sur les mathématiques un nombre infini de bons ouvrages et de traductions.

Paul *Peyron*, bernardin, fut aussi un savant infatigable du même temps: toutes ses productions sont très-estimées.

Coniac, bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur, entreprit la *Collection des Conciles de France*, avec un savant religieux, don *Labat*. Il publia, avec don *Déforis*, la *Collection des Œuvres de Bossuet*. Le vertueux et infortuné *Déforis* fut conduit sur l'échafaud, à Paris, en 1794.

On met encore au rang le plus honorable des savans: *Du Hamel; Du Halde*, qui a écrit sur la Chine des choses si intéressantes et si curieuses; l'abbé Chape, dont les voyages dans le Nord sont si instructifs; l'abbé *Pluche*, profond astronome et excellent naturaliste; *Larcher*, qui a si solidement réfuté les erreurs, les bévues, les mensonges historiques de M. de

Voltaire; François *Noël*, fameux missionnaire; l'abbé *Nolet*, grand physicien; Brotier; Le Coq, qui a laissé des ouvrages de morale, de piété et du droit françois; l'abbé *Des Billettes*; le *P. Sébastien; Huet*, évêque d'Avranches, savant antiquaire; l'abbé *Rose*, excellent compositeur de musique, etc.

Le bons littérateurs ne sont pas moins nombreux parmi les ecclésiastiques de ce siècle. Voici les principaux :

J.-B. Blanchard, jésuite; ses ouvrages sont: *Le Temple des Muses*, ou *Recueil des plus belles fables des fabulistes françois*, accompagné de remarques critiques et historiques; l'*École des Mœurs*, ouvrage souvent réimprimé, 6 vol. in-12. Échappé au massacre, il mourut en 1797.

L'abbé Duguet, si justement célèbre par un grand nombre d'excellens ouvrages, entre autres son *Institution* d'un prince, qui sera toujours placée au premier rang des ouvrages de ce genre pour le style, les pensées et les principes (1); l'abbé Asfeld, Asclepi, l'éloquent

(1) J'en ai parlé avec détail dans *Adèle et Théodore*. Cet ouvrage important, en 4 vol. in-12, mériteroit bien l'honneur d'une nouvelle et belle réimpression.

et vertueux Boursier, docteur de Sorbonne. Lorsque le czar Pierre-le-Grand alla visiter la Sorbonne, Boursier le reçut et lui présenta un Mémoire sur la réunion de l'église grecque et romaine. « Je ne suis qu'un soldat, dit l'empereur. — Sire, répondit Boursier, vous êtes un héros et un prince, et vous devez être protecteur de la religion. » Le czar prit son Mémoire et promit de le lire. Boursier mourut en 1735. Dans ce siècle, on voit briller une foule d'historiens eclésiastiques distingués par de rares talens. Outre ceux que nous avons nommés déjà, on compte encore Bougeant, célèbre par son Histoire du Traité de Westphalie; le P. Catrou, le P. Buffier, le P. le Cointes, Daniel, Charlevoix, les abbés de Vertot, de Vely, Legendre, de Saint-Réal, de Mabli, Millot, Anquetil; de La Bletterie, élégant traducteur de Tacite; Chalon, prêtre de l'Oratoire : il a fait un très-bon Abrégé de l'Histoire de France, en 3 vol. in-12; il seroit à désirer qu'on réimprimât ce petit ouvrage, etc. Parmi une multitude de gens de lettres, nous citerons seulement Coffin, Coger, Courbette, Courtepie, Cotton-des-Houssaie; Athanase Auger, professeur d'éloquence; il a traduit avec succès la plupart des anciens orateurs; il a laissé beaucoup d'autres ouvrages estimés. Ses œuvres forment 29

vol. in-8 : il mourut en 1791. M. de Selis fit, pour son portrait, ce quatrain :

> Voici l'auteur qui réunit
> Le cœur, les mœurs, le don d'écrire,
> Que jamais on n'entend médire,
> Et dont personne ne médit.

Le père Porée, qui succéda au P. Jouvenci dans la place de professeur de rhétorique, au collége Louis-le-Grand. Il composa des harangues et des tragédies pour ses élèves ; il eut un grand mérite comme littérateur et comme instituteur. Charles Porée son frère, ecclésiastique aussi, ne montra que du dégoût pour l'étude et pour la lecture jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, époque à laquelle il eut le malheur de se casser la jambe. Alors, obligé de garder long-temps sa chambre, il demanda des livres, et il prit pour la lecture un goût passionné, qu'il conserva toute sa vie. Il a laissé plusieurs bons ouvrages. Il fut, dans sa jeunesse, bibliothécaire de l'illustre archevêque de Cambrai, Fénélon. Il partagea sa vie entre l'étude et la prière, et mourut vers le milieu du dix-huitième siècle, âgé de quatre-vingt-trois ans. Entre plusieurs ouvrages, il en a laissé un remarquable : *Quatre Lettres sur les Sépultures dans les églises ;* il blâme cet usage. Les philosophes se sont fait honneur de cette idée, qu'ils ont prise dans

ses Lettres. En déchirant continuellement les prêtres, ils ont sans cesse pillé leurs ouvrages et profité de leurs travaux sans jamais les citer.

Le P. Sanadon, excellent poëte latin, fut l'un des instituteurs du prince de Conti. Le P. Sanlecque fit aussi avec succès des vers latins et des vers françois.

Le P. La Tour, docteur de Sorbonne. Son zèle apostolique et sa charité furent sans bornes; il consacra sa jeunesse à des missions dans les pays lointains; ensuite il cultiva la littérature; il fonda le prix annuel de deux cent cinquante francs pour les sujets proposés par l'académie de Montauban : il a laissé plusieurs ouvrages intéressans. L'abbé de Longuerue, qui dès l'âge de quatre ans fut un prodige de mémoire, et dont par la suite l'érudition fut immense; son principal ouvrage est une description historique de la France.

L'abbé de Radonvilliers, de l'académie françoise, et sous-précepteur des enfans de France. Son meilleur ouvrage est un *Essai* sur la manière d'apprendre les langues. A la mort de Voltaire, il se trouva directeur de l'académie; et, forcé de répondre à M. Ducis, qui remplaçoit Voltaire, l'abbé de Radonvilliers fit un fort beau discours; mais en louant les talens de Voltaire, il en déplora l'usage; il parla avec

modération, mais contre la philosophie moderne, si redoutable alors, et qui touchoit à la suprême puissance qu'elle eut peu d'années après : ce discours, loin d'être applaudi, essuya des murmures. Lorsqu'il eut fini sa lecture, il dit à son voisin : *Je ne suis pas humilié de mon peu de succès; mais je suis effrayé de l'esprit public.* Il a été bien près de voir à quel point il avoit raison. Il est mort le 20 avril 1789.....

Il s'étoit fait la loi, dans sa jeunesse, de donner aux pauvres la moitié de ce qu'il possédoit. Devenu plus riche par la suite, il leur donna jusqu'à sa mort les trois quarts de son revenu.

Louis de Rastignac, archevêque de Tours, joignit aux talens de bon écrivain une si admirable charité, que l'on en conserve encore le souvenir dans la Touraine.

Les abbés Bignon, Bannier, si connu par ses travaux sur la mythologie; l'abbé Gauchat, qui a réfuté avec tant de solidité les erreurs philosophiques; l'abbé Trublet, littérateur plein de mérite, malgré les épigrammes de Voltaire. Ses Pensées surtout méritent d'être lues; elles sont d'un homme qui connoissoit le cœur humain et le monde. L'abbé Guénée, auteur des fameuses *Lettres de quelques Juifs*, adressées à

M. de Voltaire, dont le ton, la finesse, le sel et la logique, rappellent les Lettres Provinciales; et une foule d'autres littérateurs ecclésiastiques qui se sont distingués dans ce siècle dans d'autres genres. On peut citer Sébastien de Brossard, chanoine de l'église de Meaux, qui eut un talent supérieur dans la théorie de la musique : il a fait un excellent Dictionnaire de musique, dont J.-J. Rousseau a composé le sien. Le P. Renaud, jésuite, savant physicien : ses *Entretiens physiques*, ouvrage très-méthodique et plein de clarté, en 3 vol. in-12, mériteroient d'être réimprimés.

Il y eut aussi dans ce siècle de très-bons prédicateurs; les PP. La Rue, L'Enfant, Élysée, l'abbé Poule; l'abbé de Besplas; il fut d'abord docteur de Sorbonne, et remplit pendant longtemps les sublimes fonctions d'accompagner et d'exhorter les criminels allant à la mort; ensuite il prêcha à Versailles et à Paris avec un applaudissement unanime. Dans son beau *Sermon sur la Cène*, prêché devant le roi, il parla avec tant d'énergie et d'éloquence sur le mauvais état des prisons, que l'on décida aussitôt de faire à cet égard une prompte réforme; et c'est à lui qu'on a dû des prisons plus saines, plus commodes, et l'établissement de l'hôtel de la Force. Ce fut pour célébrer ce changement

mémorable que l'on grava le portrait de l'orateur avec ces vers :

Organe du Très-Haut, il instruisit les rois ;
Au bonheur des humains il consacra sa vie.
A la chaire étonnée il prescrivit des lois,
Et son aménité sut désarmer l'envie.

L'abbé de Boimont, de l'académie françoise, se distingua dans le même carrière. Son dernier discours, qu'il fit à 70 ans, fut le meilleur de tous et est regardé comme un chef-d'œuvre ; il le fit dans une assemblée de charité tenue à Paris, pour l'établissement d'une maison de santé en faveur des ecclésiastiques et des militaires malheureux. Le fameux Bridaine, prédicateur populaire, fut le Bossuet des villageois ; avec un langage vulgaire il avoit un grand talent. Nous citerons encore de ce siècle l'abbé Porquet, aumônier du roi Stanislas. L'abbé Porquet fut un bon prêtre et un poëte agréable. Enfin, ce fut dans ce siècle que le bienfaisant abbé de L'Épée forma l'institution des sourds et muets, que nous voyons encore florissante et perfectionnée par un écclésiastique, son digne successeur.

Dans cette imparfaite esquisse des travaux et des bienfaits des prêtres, nous n'avons pas cité le quart des ecclésiastiques qui eurent des droits à la reconnaissance nationale; il faudroit faire

un volumineux ouvrage pour les nommer tous. Tels furent les hommes qu'on nous représente depuis cinquante ans comme des *fainéans*, des *imbéciles* ou des *hypocrites*, et des êtres inutiles à l'état et même des gens *très-dangereux*. Quelle est donc la vie *utile* et *laborieuse* des déclamateurs? A quoi sert donc leur activité? A faire de petites intrigues littéraires. Ils ne lisent que des brochures éphémères; ils passent leur vie aux spectacles, et dans de petites coteries; voilà les utiles citoyens qui ne peuvent contenir leur indignation contre l'oisiveté des prêtres. Mais, disent-ils, les couvens de moines?.... Nous l'avons déjà dit, ils servent à distribuer d'immenses aumônes, à instruire le peuple, et à donner aux voyageurs une généreuse hospitalité. Et les victimes cloîtrées de religieuses?... Elles élevoient de jeunes personnes de leur sèxe; elles travailloient pour les pauvres (1), et elles distribuoient aussi des aumônes réglées; on donnoit toujours, à la porte de leurs monastères, des soupes et du pain aux pauvres. Que dira-t-on en faveur de ces fanatiques qui alloient s'ensevelir dans le fond des

(1) Elles faisoient des chemises, des trousseaux, tricotoient des bas pour les pauvres; elles n'étoient jamais un seul instant oisives.

déserts? Pourquoi louez-vous sans cesse, en prose et en vers, le philosophe qui, blasé sur toutes les jouissances, et dégoûté du monde par la satiété, et plus communément par une santé détruite et une fortune délabrée, va se retirer dans un petit coin de terre pour y *cultiver son jardin?* Nous n'avons guère vû jusqu'ici de philosophes *bêcher* et *labourer;* mais en leur supposant ce goût pour l'agriculture, nous pouvons assurer avec beaucoup plus de vérité que ces saints personnages, qu'une espérance sublime conduisoit dans la solitude, ne s'y vouoient nullement à la paresse, et se réservoient toujours le droit de reparoître dans les villes quand l'humanité les y rappeloit. Ceux qui n'ont jamais lu une ligne relative à la religion, et qui ne la connaissent que par les mensonges philosophiques, se font une très-fausse idée de la situation et du genre de vie de ces vertueux cénobites. Ils ne choisissoient pas des déserts inaccessibles, car ils vouloient être toujours utiles aux infortunés qu'ils laissoient dans les villes. Ils avoient rompu tous les nœuds frivoles qui peuvent attacher au monde; mais ils y tenoient encore par le lien sacré de la pitié. Ils se retiroient dans les vieilles forêts peu distantes des villes, mais que l'extrême difficulté des routes et des chemins rendoit en effet de

véritables déserts. Là, après le temps consacré à la prière et à la méditation, les uns défrichoient une terre couverte d'épines et de ronces; les autres faisoient différens ouvrages. C'est ainsi que saint Coprès et saint Fiacre cultivoient de petits jardins remplis de légumes, qu'ils alloient vendre dans les villes au profit des pauvres; que saint Luce faisoit des paniers destinés au même usage; que saint Dorothée ramassoit des cailloux, des pierres, des fragmens de rochers, et, qu'avec l'aide des autres pères, il bâtissoit dans le désert des hospices pour les voyageurs égarés. Une infinité d'autres recueilloient dans leurs grottes de pauvres vieillards paralytiques et abandonnés, pour les nourrir et les soigner. Lorsque la peste ou quelque autre maladie contagieuse se déclaroit dans une des cités voisines, tous les pères quittoient le désert, et, quand la terreur chassoit tout le monde des villes, ils y rentroient pour y voler au secours des malades. Voilà les faits consignés dans leurs vies, et rapportés unanimement par tous les auteurs du temps.

Il existe encore en Europe un monument bien touchant de l'ardente charité d'un ermite, c'est le mont Saint-Bernard, passage si connu pour aller de Suisse en Italie. Saint-Bernard de Menton, d'une illustre maison de Savoie, naquit en

923. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se retira à Aouste, en Savoie, ville située au pied des Alpes, capitale d'une petite vallée nommée *Val d'Aouste*. Il fit des missions dans les montagnes voisines, et y détruisit le paganisme, qui y existoit encore. Il fonda, en faveur des pèlerins et des voyageurs, deux hôpitaux dans les Alpes. Le saint fondateur, ayant assuré des secours aux pèlerins, alla porter la lumière de la foi aux peuples de Lombardie. Il en convertit un grand nombre, et, après les avoir arrachés aux ténèbres de l'idolâtrie, il passa à Rome, où il obtint la confirmation de son institut. Les priviléges que le pape lui accorda ont été renouvelés par *Jean XXII*, *Martin V*, *Jean XXIII*, *Eugène IV*, etc. Saint Bernard, de retour en Lombardie, cultiva les fruits du christianisme qu'il avoit fait naître, et mourut à Novare, le 28 mai 1008, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Ses vertus éminentes et ses miracles le firent canoniser l'année suivante. Les chanoines hospitaliers des monts Saint-Bernard ayant été réunis par la cour de Rome au chapitre d'Aouste, à la sollicitation de *Charles Emmanuel III*, les hôpitaux sont dirigés actuellement par des ecclésiastiques séculiers, qui exercent, envers les pèlerins et les voyageurs, une charité aussi constante, aussi courageuse que désintéressée.

» Quelques-uns de ces sublimes solitaires, dit
» un voyageur, gravissent les pyramides de
» granit qui bordent le chemin, pour y dé-
» couvrir un convoi dans la détresse, et pour
» répondre aux cris de secours; d'autres frayent
» le sentier enseveli sous la neige fraîchement
» tombée, au risque de se perdre eux-mêmes
» dans les précipices. Tous bravent le froid, les
» avalanches, le danger de s'égarer, presque
» aveuglés par les tourbillons de neige, et
» prêtant une oreille attentive au moindre bruit
» qui leur rappelle la voix humaine, leur in-
» trépidité égale leur vigilance. Aucun mal-
» heureux ne les appelle inutilement; ils le
» raniment, agonisant de froid et de terreur;
» ils le transportent sur leurs bras, tandis que
» leurs pieds glissent sur la glace, ou s'en-
» foncent dans les neiges : voilà leur mi-
» nistère. Leur sollicitude veille sur l'huma-
» nité dans ces lieux maudits par la nature, où
» ils présentent le spectacle habituel d'un hé-
» roïsme, qui ne sera jamais chanté par des
» flatteurs. De grands chiens sont les compa-
» gnons intelligens des courses de leurs maî-
» tres; ces dogues bienfaisans vont à la piste
» des malheureux; ils devancent les guides, et
» le sont eux-mêmes. A la vue de ces auxi-
» liaires, le voyageur transi reprend de l'espé-

» rance ; il suit leurs vestiges toujours sûrs : » lorsque les chutes de neige, aussi promptes » que l'éclair, engloutissent un passager, les » dogues du *Saint-Bernard* le découvrent sous » l'abîme ; ils y conduisent les religieux, qui » retirent le cadavre, ou portent, s'il en est » encore temps, des secours à ce malheureux. »

Après avoir tracé rapidement cette esquisse imparfaite, après avoir parlé de l'ardente charité, des talens éminens, des actions héroïques, des travaux et des bienfaits immenses des prêtres, dans tous les temps, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, nous demanderons, avec un profond sentiment de douleur, quelle en a été la récompense....... Les huées et les stupides moqueries du peuple, les calomnies des sophistes et de leurs nombreux partisans, la spoliation, les déportations, la proscription et les massacres !.... (1).

PRINCES DU SANG (HONNEURS RENDUS JADIS AUX). Voici les principaux : Ils recevoient

(1) Avant la révolution, les philosophes déclamoient avec violence contre le célibat, et répétoient que le premier devoir d'un citoyen étoit de donner des enfans à l'état ; et Rousseau mit tous ses enfans à l'hôpital ; et les principaux chefs, Voltaire, d'Alembert, restèrent célibataires..... Depuis, les politiques jacobins disoient à la nation : *La Liberté*

le cordon bleu à quinze ans (1). A Versailles, les gardes du roi, dans les appartemens, prenoient pour eux les armes; toutes les sentinelles les leur présentoient : chez eux, ils passoient devant tous les hommes.

Toutes les femmes de la cour leur étoient présentées, chez eux, en grand habit de cour (2).

Quand les princes et princesses du sang alloient au spectacle en grandes loges, ils faisoient des révérences au public; lorsqu'ils sortoient du spectacle, un acteur, tenant deux flambeaux, portant deux bougies allumées, se trouvoit à la porte de leurs loges, et les conduisoit jusqu'à leurs voitures; s'ils étoient annoncés sur l'affiche du spectacle, on ne commençoit que lorsqu'ils étoient arrivés. En voiture, dans les jours de cérémonie, ils avoient seuls un attelage de huit chevaux, et deux pages placés debout derrière le siége du cocher.

---

ou la Mort; et aux prêtres : *Le Mariage ou la Mort*; et Roberspierre et les principaux chefs restèrent célibataires.... Ils proscrivoient les prêtres par zèle pour la *population;* et d'un autre côté, et en même temps, ils reconnoissoient que la population en France étoit beaucoup trop forte; et ils multiplioient les victimes pour la diminuer....

(1) Les princes de la famille royale l'avoient au maillot.

(2) On n'annonçoit chez eux que d'autres princes du sang, des princes étrangers de famille royale, et les cardinaux.

On ne leur adressoit directement ni placets, ni paquets, ni lettres; on envoyoit toutes ces choses à leurs premiers gentilshommes de la chambre, et, pour les princesses, à leurs dames d'honneur.

Il y avoit des régimens attachés à leurs maisons, dont ils nommoient les colonels.

Le gouverneur du premier prince du sang, s'il n'avoit pas le cordon bleu, le recevoit toujours à la fin de l'éducation, et recevoit aussi douze mille francs du trésor royal, au baptême de son élève.

On ne parloit jamais d'un prince du sang, dans une gazette ou dans un journal, sans son autorisation.

A l'église, en cérémonie, le curé, suivi du clergé, les recevoit à la porte, et leur offroit l'eau bénite. Lorsque le prince ou la princesse communioit, le premier gentilhomme de la chambre et la dame d'honneur, à genoux à côté d'eux, aidoient à tenir la nappe. On leur donnoit à baiser le *corporal*, ou linge béni, destiné à essuyer le calice. Ils avoient le droit, comme descendans de saint Louis, de toucher les vases sacrés. En voyage, quand ils entroient dans une ville, ils étoient harangués; on leur donnoit les vins de ville et une garde d'honneur; s'il y avoit des troupes, on en-

voyoit un détachement au-devant d'eux, et la même escorte les reconduisoit à leur départ.

A la guerre, ils avoient toujours tous les honneurs du commandement général, etc.

Le premier prince du sang avoit plusieurs priviléges particuliers. Tous les princes en avoient de très-grands au parlement et au sacre des rois. On n'en donne pas le détail, parce qu'ils se trouvent dans plusieurs livres. (Voyez *Baptêmes*, *Étiquette*, etc.)

PRODIGALITÉ. — La vie du fameux Charles XII, roi de Suède, est remplie de traits piquans et singuliers, dont M. de Voltaire n'a fait nulle mention dans l'histoire de ce prince, héroïquement bizarre. En voici un qui peint parfaitement la singularité de son caractère et sa prodigalité : il ne fut pas plus économe à Bender qu'il ne l'avoit été à Stockholm. Grothusen, son favori et son trésorier, lui apporta un jour un compte de cinquante mille écus en deux lignes : « Dix mille écus » donnés aux Suédois et aux Janissaires, par » ordre de sa majesté, et le reste mangé par » moi. » — « Cela est franc, dit le roi, et voilà » comme j'aime que mes amis me rendent leurs » comptes. Mullern me fait lire des pages en- » tières pour des sommes de dix mille francs,

» j'aime mieux le style laconique de Grothusen. »

PROMENADES. — Depuis le règne de Louis XV jusqu'à la révolution, la promenade de bon air, le soir, durant les beaux jours de l'été, après l'Opéra, étoit les boulevarts. On voyoit là, dans de superbes voitures à sept glaces, les plus jolies femmes de la cour et de la ville, et toujours magnifiquement parées. Les voitures formoient deux longues files, allant gravement au petit pas; l'entre-deux des files étoit occupé par les jeunes gens les plus élégans qui s'y promenoient à pied, et par de jeunes bouquetières portant d'immenses corbeilles remplies des plus belles fleurs de la saison: c'étoit un spectacle unique, et aussi curieux que brillant.

QUESTIONNEUR. — Il n'y a pas dans la société de caractère plus importun, et souvent plus impertinent, que celui d'un *questionneur*, et malheureusement il est très-commun. Le questionneur d'habitude manque ordinairement d'esprit, et il manque toujours de tact. Sa manière de montrer de l'intérêt et de la bienveillance est un interrogatoire sans relâche; il croit vous obliger beaucoup en vous faisant mille questions embarrassantes; si vous éludez de répondre, il vous presse, vous pour-

et même la délicatesse sociale. Les quêtes, à l'exception de celles d'une reine, ne sont bien placées qu'à l'église; la religion les prescrit là, et la quêteuse les remet dans les mains des prêtres, qui doivent les distribuer. Il n'en est pas ainsi dans un salon; la quêteuse prend l'argent et l'emporte sans en justifier l'emploi; personne ne doit et ne peut en être inquiet; mais une règle générale, dont rien au monde ne dispense, c'est de ne recevoir un dépôt d'argent qu'en donnant toutes les sûretés que des *gens d'affaires* exigeroient.

RAISON. — La raison n'est point la sagesse, mais elle la fait discerner. Les jacobins en France en firent une déesse, et jamais culte n'a dû paroître aussi dérisoire. Les païens ne l'ont point personnifiée, et ne lui ont point élevé d'autels.

La Mothe a défini l'esprit, *raison assaisonnée*. On pourroit appeler la raison *justice méditée;* car, à moins d'être né avec les heureux penchans qui nous font aimer tous nos devoirs, nous ne pouvons être raisonnables qu'avec le secours de la réflexion. L'homme barbare, ou seulement vicieux, est essentiellement déraisonnable en mille choses, parce qu'il es

toujours injuste. Un magistrat de beaucoup d'esprit (1), en parlant des juges, a dit : *L'humanité est une lumière.* Il dérive de cette admirable maxime, que la sensibilité qui nous rend si chers une infinité de devoirs, s'accorde parfaitement avec la raison, qui nous prescrit de les remplir, et que les passions même nous éloignent moins de la raison que la dureté de l'âme. Sans doute la logique des passions est fausse et dangereuse; mais celle d'un mauvais cœur ne l'est pas moins, et de plus elle est souvent atroce.

RECONNOISSANCE. — M. de Voltaire a dit :

Ingrats! monstres que la nature
A formés d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer;
Il manque à votre âme sauvage
Des humains le plus beau partage,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

En effet, la plus cruelle insensibité forme le fonds du caractère de tout être incapable d'éprouver une vive et constante reconnoissance. Il est impossible qu'un homme dominé par l'orgueil soit reconnoissant; il sentira mieux un service vulgaire qu'un grand bienfait; il

(1) M. Dupati.

peut s'acquitter de l'un, tandis que l'autre est une dette immense qui l'accable; un bienfaiteur, pour lui, n'est qu'un importun créancier dont souvent la vue lui est odieuse.

Dans le cours de la vie, rien ne vieillit comme les bienfaits. Il y a des gens qui les sentent vivement dans les premiers momens, et qui, peu d'années après, ne se les rappellent que dépouillés de tous les accessoires qui en doubloient le mérite et le prix.

Voici l'un des plus beaux traits de reconnoissance que l'histoire nous ait transmis :

Démétrius, fils d'Antigone, avoit rendu de grands services à la ville de Rhodes, qui en reconnoissance lui avoit élevé plusieurs statues. Par la suite, Antigone, s'étant brouillé avec Rhodes, ordonna à Démétrius d'en faire le siége. Pendant qu'il l'assiégeoit avec une extrême vigueur, en employant des machines nouvelles et formidables, les chefs, qui commandoient dans la ville, proposèrent d'abattre les statues de Démétrius; le peuple s'y opposa formellement, en disant que la guerre actuelle ne détruisoit pas les bienfaits pour lesquels on avoit élevé ces statues, et on ne les abattit point. Cependant ce peuple généreux, loin d'avoir envie de se rendre, se défendit avec une telle énergie, que Démétrius, après des combats

sanglans et des efforts inouïs de part et d'autre, fut obligé de lever le siége (1).

RELIGION. — « Qui rejette la religion (dit » M. de Montesquieu), arrache les fondemens » de la société. Dire que la religion n'est pas » un motif réprimant parce qu'elle ne réprime » pas toujours, c'est dire que les lois civiles » ne sont pas un motif réprimant non plus.

» C'est mal raisonner contre la religion, de » rassembler dans un ouvrage une longue énu- » mération des maux qu'elle a produits, ou plu- » tôt, pour parler plus correctement, auxquels » elle a servi de prétexte, si l'on ne fait de » même celle des biens qu'elle a faits. Si je » voulois raconter tous les maux qu'ont produits » dans le monde les lois civiles, la monarchie, » le gouvernement républicain, je dirais des » choses effroyables.

» Un prince qui aime la religion et qui la » craint est un lion qui cède à la main qui le » flatte, ou à la voix qui l'apaise. Celui qui » craint le religion et qui la hait, est comme

(1) Les Athéniens firent une loi, à la sollicitation des pères de famille, contre les enfans ingrats; et les Romains en firent une contre les affranchis ingrats. Zoroastre, législateur des Perses, condamnoit les ingrats à boire une certaine quantité d'urine de vache.

» les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui » les empêche de se jeter sur ceux qui passent. » Celui qui n'a point du tout de religion est un » animal terrible, qui ne sent sa liberté que lors» qu'il déchire ou qu'il dévore (*Montesquieu*). »

Voilà, en faveur de la religion, d'éclatans témoignages, qui ne sont pas suspects.

Et Rousseau n'a-t-il pas écrit les pages suivantes.... « Nous sommes tous, dit-il, devenus » docteurs, et nous avons cessé d'être chrétiens. » Non, ce n'est point avec tant d'art que l'É» vangile s'est étendu par tout l'univers, et que » sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce » divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, » et le plus utile de tous à quiconque ne le se» roit pas, n'a besoin que d'être médité pour » porter dans l'âme l'amour de son auteur et la » volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la » vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la » plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec » tant d'énergie et de simplicité ; on n'en quitte » point la lecture sans se sentir meilleur qu'au» paravant..... (1). On dit que le calife Omar, » consulté sur ce qu'il falloit faire de la biblio» thèque d'Alexandrie, répondit : Si ces livres

(1) *Réponse de J.-J. Rousseau au roi de Pologne, sur la critique de son Discours sur les sciences.*

» contiennent des choses opposées à l'Alcoran ;
» ils sont mauvais, il faut les brûler; s'ils ne
» contiennent que la doctrine de l'Alcoran,
» brûlez-les encore, ils sont superflus. Nos sa-
» vans ont cité ce raisonnement comme le
» comble de l'absurdité. Cependant, supposez
» Grégoire-le-Grand à la place d'Omar, et l'É-
» vangile à la place de l'Alcoran, la biblio-
» théque auroit été brûlée, et ce seroit peut-
» être le plus beau trait de la vie de cet illustre
» pontife..... Que devons-nous penser de cette
» foule d'écrivains obscurs et de lettrés oisifs
» qui dévorent en pure perte la substance de
» l'état? Que dis-je, oisifs! Et plût à Dieu qu'ils
» le fussent en effet! Les mœurs en seroient
» plus saines et la société plus paisible; mais
» ces vains et futiles déclamateurs vont de tous
» côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sa-
» pant les fondemens de la foi et anéantissant
» la vertu, ils sourient dédaigneusement à ces
» vieux mots de patrie et de religion, et consa-
» crent leur philosophie à détruire et avilir
» tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes.
» O fureur de se distingner, que ne pouvez-vous
» point (1)!... »

(1) J.-J. Rousseau. Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon.

Est-il concevable que l'homme qui a parlé ainsi de l'Évangile, et qui paroît prendre un si vif intérêt aux mœurs, ait écrit la *Nouvelle Héloïse*, et sapé si souvent et de tant de manières les *fondemens de la foi!* C'est ici qu'on peut justement encore s'écrier avec lui : *O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point!*

C'est encore ce même écrivain qui a fait dans Émile un si bel éloge de l'Évangile ; ce discours est trop célèbre et trop digne de l'être pour ne pas le placer ici.

« Je vous avoue que la majesté des Écritures » m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à » mon cœur. Voyez les livres des philosophes » avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près » de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si » sublime et si simple, soit l'ouvrage des hom- » mes? Se peut-il que celui dont il fait l'his- » toire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce » là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux » sectaire? Quelle douceur ! Quelle pureté dans » ses mœurs ! Quelle grâce touchante dans ses » instructions? Quelle élévation dans ses maxi- » mes! quelle profondeur de sagesse dans ses » discours! Quelle présence d'esprit, quelle fi- » nesse, quelle justesse dans ses réponses ! » Quel empire sur ses passions! Où est l'hom- » me, où est le sage qui sait agir, souffrir, mou-

» rir sans foiblesse et sans ostentation! Quand
» Platon peint son juste imaginaire, couvert de
» tout l'opprobre du crime et digne de tous les
» prix de la vertu, il peint trait pour trait Jé-
» sus-Christ. La ressemblance est si frappante
» que tous les pères l'ont sentie; qu'il n'est pas
» possible de s'y tromper..... Avant que Socrate
» eût loué la sobriété, avant qu'il eût défini la
» vertu, la Grèce abondoit en hommes ver-
» tueux; mais où Jésus avoit-il pris chez les
» siens cette morale élevée et pure dont lui seul
» a donné les leçons et l'exemple? Oui, si la
» vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la
» vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.
» Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est in-
» ventée à plaisir; mon ami, ce n'est pas ainsi
» qu'on invente, et les faits de Socrate sont
» moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au
» fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire;
» il seroit plus inconcevable que plusieurs hom-
» mes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il
» ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet..... Et
» l'Évangile a des caractères de vérité si grands,
» si frappans, si inimitables, que l'inventeur en
» seroit plus étonnant que le héros. »

Écoutons maintenant Voltaire, écrivant à un illustre prélat de l'académie françoise, en 1745:

« Je compte, dans quelque temps, avoir

» l'honneur de vous présenter l'édition com-
» plète que l'on commence, du peu d'ouvrages
» qui sont véritablement de moi. Vous verrez
» partout, monsieur, le caractère d'un bon ci-
» toyen ; c'est par là seulement que je mérite
» votre suffrage, et je soumets le reste à votre
» critique éclairée. Enfin vous verrez à quel
» point la calomnie m'a noirci (1). Mes ou-
» vrages, qui sont tous la peinture de mon
» cœur, seront mes apologistes.

» J'ai écrit contre le fanatisme, qui, dans la
» société, répand tant d'amertumes, et qui,
» dans l'état politique, a excité tant de trou-
» bles; mais plus je suis ennemi de cet esprit
» de faction, d'enthousiasme, de rébellion, plus
» je suis l'adorateur d'une religion dont la mo-
» rale fait du genre humain une famille, et
» dont la pratique est établie sur l'indulgence
» et sur les bienfaits. Le stoïcisme ne nous
» a donné qu'un Épictète, et la philosophie
» chrétienne forme des milliers d'Épictètes qui
» ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu
» est poussée jusqu'à ignorer leur vertu mê-
» me; elle nous soutient surtout dans le mal-
» heur, dans l'oppression et dans l'abandonne-

(1) En lui attribuant l'infâme *Épître à Uranie*, *la Pucelle*, *le Préservatif*, *le Docteur Akakia*, etc.

» ment qui la suit, et c'est la seule consolation » que je doive implorer après trente années de » tribulations et de calomnies, qui ont été le » fruit de trente années de travaux (1).

» J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable » pour la religion chrétienne qui m'inspire de » ne faire jamais aucun ouvrage contre la pu- » deur (2); il faut l'attribuer à l'éloignement » que j'ai eu dès mon enfance pour ces sottises » faciles, pour ces indécences ornées de rimes » qui plaisent, par le sujet, à une jeunesse » effrénée, etc. (3). »

Il est assurément impossible de pousser plus loin le comique de l'hypocrisie. C'est encore Voltaire qui a dit que *partout où il y aura une société établie, une religion est nécessaire* (4).

En effet, qu'étoit la société sous Roberspierre et sous le directoire? Les papiers publics, dans l'année 1797, dirent, au mois de juillet, que, depuis le mois de mars, on comptoit *cinquante-neuf suicides connus*, au nombre des-

(1) Et de libelles et d'ouvrages impies sans nombre, qui à cette époque l'avoient déjà fait exiler trois fois.

(2) Ils étoient tous alors anonymes ou sous de faux noms, et désavoués par lui en public.

(3) Lettres de Voltaire.

(4) Pourquoi donc ont-ils voulu la détruire cette religion, à laquelle ils ont rendu de tels hommages? Pourquoi donc

quels se trouvoient *vingt et une femmes*. Et dans quels déréglemens et quelle honteuse superstition tomba le peuple! que de devins et de devineresses! quelle foi pour tous les charlatans et tous les imposteurs! Nous avons encore entendu crier, dans les rues, il n'y a pas deux ans, l'explication des songes et d'autres folies de ce genre.

Le mot *religion*, dans le Dictionnaire philosophique de M. de Voltaire, finit par le plus étrange, le plus incompréhensible blasphème. L'auteur, parlant en son nom, feint très-sérieusement une vision, dans laquelle paroît Jésus-Christ. L'impie en parle avec vénération, et finit par dire que l'Évangile est respectable. Il termine par ces paroles inouïes, adressées au Sauveur : « Je vous prends pour mon seul » maître! Alors il me fit un signe de tête, qui » me remplit de consolation ; la vision dispa- » rut, et la bonne conscience me resta. »

Cela est surprenant et fait frémir!.... Que

Voltaire terminoit-il toutes ses lettres à ses amis par ces paroles exécrables : *Écrasons l'infâme*.... Il ne vouloit même pas y substituer le culte protestant; nul d'entre eux ne vouloit *un culte*; et Voltaire répète, dans une infinité de lettres et de brochures, *qu'il abhorre les chrétiens ; qu'il voudroit que les philosophes fussent assez riches et assez nombreux pour aller les exterminer tous avec le fer et la flamme*, etc.

signifie cette extravagante, cette horrible platitude? quel en est le sel ou le but? Après avoir, dans tout le cours de cet infâme ouvrage, nié la religion et Jésus-Christ, reconnoître la beauté de l'Évangile et la divinité de Jésus-Christ, se déclarer son disciple, dire qu'*on ne veut que lui pour maître*, s'applaudir de son approbation et de la *bonne conscience* que laisse cette vision! C'est pousser la démence au delà de toutes les bornes. Comment concevoir qu'il y ait eu des momens où M. de Voltaire ait pu être stupide? Voilà pourtant un prodige auquel on est ici forcé de croire.

Je ne puis mieux terminer cet article, qu'en citant quelques fragmens d'un excellent discours d'un homme de beaucoup d'esprit (M. Linguet). Ce discours parut en 1788, un an avant la révolution; par conséquent, l'auteur n'avoit point vu les *résultats* de la philosophie moderne. Il suppose que Voltaire existe encore, et, lui adressant la parole, il lui dit:

« Je laisse aux théologiens, aux pasteurs honorés de ce ministère, le soin de justifier la » révélation, d'en établir la vérité; mais je » vous demande, au nom de cette même rai- » son dont vous croyez défendre les droits, ce » que vous trouvez d'humiliant pour elle dans » ces mystères! Ils sont incompréhensibles,

» comme l'ont déjà observé des écrivains plus » éloquens que moi ; mais s'ensuit-il de là » nécessairement qu'ils sont absurdes ? Tout » n'est-il pas mystère pour vous dans la na- » ture, et tout y est-il extravagant, impos- » sible, absurde? . . . .

» La foi ne dépend pas de vous ! soit ; mais » le silence est en votre pouvoir : encore une » fois, qui vous force à le rompre ? On n'exi- » geroit pas d'un aveugle-né qu'il crût aux pro- » diges de la lumière, l'organe nécessaire pour » en avoir quelque idée lui manque. S'il se con- » tentoit de les nier tout bas, on se conten- » teroit de le plaindre : si même, en élevant » la voix, il se bornoit à dire, dans sa cham- » bre, que ce sont des absurdités, et qu'il faut » être imbécile pour les admettre ; quand il » prodigueroit les plaisanteries, et les bonnes » même, ce qui ne lui seroit pas difficile pour » appuyer son système, l'indulgence accom- » pagneroit encore la pitié. Mais, s'il se met- » toit à crier dans la rue, que ceux qui souf- » frent des fenêtres à leurs appartemens sont » des dupes, et les architectes qui les prati- » quent, des scélérats ; si, avec des pierres et » son bâton, il commençoit à les briser ; si, » à ses cris, d'autres aveugles, et même des » clairvoyans malintentionnés, se ramassoient,

» et que tout annonçât le désir, avec les symp» tômes d'une émeute, ne faudroit-il pas ac» courir, ne faudroit-il pas user de sévérité en» vers le prédicateur et ses prosélytes?

» Si les cérémonies religieuses entraînoient » aujourd'hui, comme autrefois, dans le paga» nisme, cet appareil sanguinaire et effrayant » qui souilloit les temples,... votre répugnance » seroit excusable..............

» Mais le christianisme a purgé ses sanctuaires » de cette barbarie affligeante; il a substitué à » ces massacres une offrande douce, paisible, » qui ne choque ni les yeux, ni l'esprit; physi» quement même, elle est le symbole de la » paix et de l'union; à ne l'envisager que du » côté politique, elle ne peut inspirer que la » concorde, l'amour des hommes et la recon» noissance pour la divinité. Quand ce culte » n'auroit que ce seul avantage, c'en seroit » assez pour mériter les égards d'un philo» sophe humain; et sa puissance actuelle, la » profondeur de ses racines, l'impossibilité de » l'arracher sans ébranler toutes les constitu» tions civiles auxquelles il est maintenant » incorporé, sont d'autres considérations dé» cisives qui suffiroient pour interdire le désir » même de sa destruction, quand elle seroit » possible. Et combien d'autres motifs encore,

» même en admettant cette possibilité, se réu-
» niroient pour imposer silence à de véritables
» philosophes!..........

» Je n'examine point si ce théisme, tant
» vanté aujourd'hui, n'est pas réellement un
» athéisme déguisé par ce léger adoucissement
» de nom; si ce Dieu, relégué, sans prêtres et
» sans ministres, dans le ciel intellectuel où
» il se cache, est un être beaucoup plus effectif
» que le Dieu sourd, muet, aveugle et insou-
» ciant d'Épicure. Je n'examine pas si cette
» communion volontaire, spirituelle et secrète,
» cet hommage intérieur rendu tacitement à
» un Dieu sans influence sensible, et indiqué
» uniquement par la raison, est un frein aussi
» sûr, aussi efficace pour les passions et les dé-
» sirs contraires à l'ordre général, qu'une re-
» ligion soutenue par l'appareil de ses céré-
» monies, par la pureté de sa morale, par la
» majesté de ses dogmes, par la pompe même
» qui entoure ses ministres : je le suppose.

» Je suppose encore que son ascendant sera
» le même sur tous les hommes, sur tous les
» esprits, sur toutes les classes de la société;
» je suppose que le philosophe parlant froi-
» dement au nom de la raison, et discutant,
» loin de l'occasion, l'avantage ou le désavan-
» tage qu'il y auroit, soit à résister, soit à suc-

» comber, prendra sur les cœurs autant de
» pouvoir que le pontife, promettant, de la
» part de l'Être tout-puissant, des châtimens
» et des récompenses; réitérant à chaque in-
» stant ses menaces et ses promesses pour l'a-
» venir, et exerçant, dès le présent, une juri-
» diction sévère et redoutable par le rapport
» qu'elle a avec les jugemens futurs : je suppose
» tout cela.

» Eh bien! dans ce cas-là même, entre deux
» manières d'assurer l'ordre qui auroient une
» efficacité pareille, la préférence ne seroit-elle
» pas due à celle qui est établie? Voilà un
» édifice qui m'assure un abri suffisant pour
» tous mes besoins : seriez-vous excusable de
» le renverser, uniquement parce que vous
» pourriez en substituer un autre qui auroit le
» même avantage?

» C'est le bon ordre, c'est l'amour de la
» vertu, c'est la fraternité entre les hommes
» que va faire régner le théisme : je le veux;
» mais la religion a-t-elle un autre but? Ses
» ministres ont des passions; mais vos philo-
» sophes en seront-ils exempts? Elle a un
» appareil gênant, elle a des pratiques fati-
» gantes, elle exige une docilité peu agréable :
» ses prêtres veulent non-seulement qu'on les
» croie, mais aussi qu'on les respecte. Cela est

» vrai ; mais, quand on ne la regarderoit toujours, ainsi que vous le voulez, que comme un établissement purement civil, comme une institution politique destinée à consolider l'édifice social, à assurer le repos général de toutes les peuplades qui se réunissent pour vivre en commun, cet appareil, ces pratiques, cette soumission, ce respect, ne seroit-ce pas des choses nécessaires ?

» Contestez-vous à un souverain le droit d'avoir des gardes, à un magistrat celui d'avoir des licteurs, des appariteurs, des huissiers, etc. ? Regardez-vous comme une usurpation de leur part les hommages qu'on leur rend et la vénération qu'ils exigent ? Pourquoi donc cet acharnement à les trouver injustes, humilians quand c'est à une mitre ou à une étole qu'ils s'adressent, lorsque vous les approuvez envers un diadème ou un cordon bleu, jaune ou rouge ? Assurément rien n'est moins philosophique ; rien n'est plus puéril que cette distinction.........

» Vous rougissez d'être contraint à des déférences pour un curé, pour un évêque ; mais bientôt vous trouverez incommodes celles qu'il faut avoir pour un shériff, pour un alderman, pour un bailli, pour un chancelier, pour un roi : toutes ces gradations

» de l'obéissance se touchent et se soutiennent
» l'une par l'autre : votre philosophie seroit
» même inconséquente, si, ayant une fois brisé
» un de ces jougs, elle respectoit plus scrupu-
» leusement le second........ C'est donc réelle-
» ment le plus affreux désordre que vous tendez
» à introduire, même sans le vouloir : c'est
» donc de la société entière que vous vous dé-
» clarez ennemi, en publiant que vous n'en
» voulez qu'à ses tyrans.

» Et que seroit-ce, si je suivois jusque dans
» les classes inférieures les funestes effets de
» cette indépendance que vous réclamez au
» nom de l'humanité, et pour soutenir, dites-
» vous, la dignité de notre espèce? Je con-
» tinue à ne contester à votre réforme aucun
» des avantages que vous lui attribuez; je con-
» sens toujours à supposer que le théisme, une
» fois reçu, accrédité universellement, vau-
» dra, pour le bien public, autant que tout
» autre culte; qu'un philosophe, de son ca-
» binet, échauffera autant les esprits par un
» bon traité de morale, qu'un prédicateur ou
» un curé par des sermons publics, ou des
» exhortations particulières et verbales; qu'un
» coupable ou un homme foible et tenté de le
» devenir, sera rappelé à ses devoirs à l'aspect
» d'un lycée, comme à celui d'un temple; qu'il

» se formera même des académies de vertu, » comme il y en a de langage, de manipula- » tions physiques ; et que ces beaux esprits, » en dissertant élégamment et à leur aise sur » les bonnes mœurs, travailleront avec autant » de succès à leur maintien, qu'un clergé nom- » breux et régulier, dont ce ministère est la » principale et même l'unique profession.

» Mais, pour passer de l'ancienne servitude » des esprits à leur nouvelle indépendance, il » s'écoulera nécessairement un certain temps. » Ce n'est que par le mépris de ces rites, de » ces pratiques de l'esclavage, que vous par- » viendrez à l'élévation sublime et épurée dont » se berce votre philosophie. Cet intervalle sera » franchi, peut-être sans danger, par quelques » âmes plus sensibles, mieux organisées, ga- » ranties des tentations par une fortune suffi- » sante, ou par le défaut d'occasions.

» Celles-là ne croiront pas leurs devoirs » anéantis avec les accessoires qui en avoient » précédemment accompagné la théorie. Soit : » mais le peuple, ce peuple que vous croyez » essentiel d'éclairer, et qu'il est au moins très- » important de contenir ; ce peuple, pour qui » tout est tentation, parce que, dans sa vie, » tout est privation ; ce peuple, qui n'a pas » une minute sans besoins et un mouvement

» sans contrainte, sera-t-il capable des mê-
» mes réflexions et des mêmes ménagemens?
» Quand tous les hommes seront devenus phi-
» losophes et théistes, ils n'auront plus besoin
» d'être chrétiens : je le veux ; mais, dans le
» temps de leur éducation, dans l'intervalle em-
» ployé à les désabuser des vieux préjugés, à les
» imprégner de ces nouvelles lumières, que
» seront-ils ?

» Distingueront-ils la vertu qu'il faut aimer
» et pratiquer toujours, de l'organe qui la prê-
» choit, organe que vous leur apprenez à dé-
» tester et à fuir ? Sauront-ils restreindre aux
» accompagnemens extérieurs le mépris que
» vous recommandez pour les objets de leur
» adoration passée, et se trouver encore liés
» par les devoirs, quand ils ne le seront plus
» par les pratiques visibles, destinées à leur en
» rappeler l'observance ?

» Si vous hésitiez sur la réponse, tous les
» honnêtes gens, plusieurs de vos partisans
» même, plusieurs de ceux que vous avez le
» plus accusés et pervertis, ne la feroient-ils
» pas pour vous ? Voyez ce qui se passe dans
» cette société où vous jouissez d'un triomphe
» si flatteur en apparence, où vous avez réel-
» lement formé une école, non pas d'élèves,
» mais de prédicans aussi zélés, aussi hardis

» que vous. Tout y est apprécié, tout y est » discuté, tout y est détruit; mais qu'en arrive- » t-il? Demandez-le aux magistrats armés du » ministère rigoureux, institué pour punir les » crimes commis, et vous saurez s'ils ne gémis- » sent pas d'en voir multiplié le nombre, en » raison de ce que s'affoiblit le pouvoir du mi- » nistère pacifique destiné à les prévenir.

» Quant aux délits que la loi ne peut frapper, » parce qu'ils sont, ou secrets, ou d'une espèce » pour laquelle elle n'a point de châtimens: » quant à ceux qui ne troublent que l'intérieur » des familles par la destruction des sentimens » qui en font le bonheur, consultez le cri » universel, pour savoir si le théisme est plus » propre que la religion à les réprimer. Ose- » riez-vous assurer que ce soient les familles » philosophes où se trouvent des enfans plus » respectueux, des époux plus unis, des amis » plus fidèles, des domestiques plus sûrs; et, » si vous le disiez, votre propre conscience, » votre propre expérience peut-être, n'arrête- » roit-elle pas cette assertion mensongère, avant » que votre bouche eût fini de prononcer?

» Et encore, si ces tristes effets d'une licence » vainement décorée par de trop beaux noms, » se bornoient à l'enceinte des maisons où elle » se développe avec le plus d'impunité, les

» vrais philosophes, les vrais amis des hommes » pourroient se contenter d'en gémir; mais ils » s'étendent à toutes les classes, comme à tous » les esprits. Le laquais qui sert à table voit » des hommes réputés honnêtes se réunir pour » trouver ridicules le pasteur qui lui prêchoit » la fidélité et le culte, qui seul lui en assuroit » la récompense. Il seroit bien imbécile, s'il » ne se trouvoit pas bientôt lui-même ridicule » de persister à être fidèle. . . . .

» Cette épidémie cependant gagne de toutes » parts; elle pénètre jusqu'à l'ouvrier tapi dans » les galetas, jusqu'au paysan mourant de faim » et de désespoir dans sa chaumière; ils ap- » prennent à comparer leurs besoins et leur » misère avec la valeur des scrupules qui les » perpétuent; ils cessent d'aller entendre le » curé, qui, au prône, leur en faisoit espérer » une indemnité; qui balançoit, dans le con- » fessionnal, les progrès de la tentation de s'y » soustraire : et quel est le résultat de ce ter- » rible affranchissement? N'est-ce pas, de toute » nécessité, le crime ou le désespoir? Et l'un » ne doit-il pas presque aussi nécessairement naître de l'autre (1)?

(1) Et c'est en effet ce qui arriva un an après la publication de cet écrit....

» C'est ici surtout que l'on sent la prodigieuse » différence entre les spéculations arbitraires » de la philosophie et les services de la religion, » qui, réunissant une théorie sublime à des pra- » tiques usuelles, est réprimante et consolante » tout à la fois. . . . .

. . . .

» Que rend la philosophie à l'indigent, en » échange des fers dont elle le charge à l'ap- » proche des possessions du riche?

» Va-t-elle pénétrer dans sa chaumière, au » milieu de la fange qui l'entoure? va-t-elle » s'asseoir près de ce lit de douleurs, où le » moindre de ses maux souvent est la maladie » qui le dévore? lui offre-t-elle, dans le vi- » siteur compatissant qui l'exhorte, l'image du » Dieu juste qui va l'indemniser, dans une au- » tre vie, des souffrances de celle-ci? impose- » t-elle à ce dissertateur éloquent l'obligation » de seconder, par des discours temporels, ef- » fectifs, les espérances verbales et futures qu'il » prodigue?

» Le philosophe qui rempliroit quelquefois, » dans sa vie, ce ministère de bienfaisance, » seroit un prodige de vertus : la religion en » fait, pour ses ministres, le plus commun de » leurs devoirs et une fonction journalière; ils

» ne peuvent s'y refuser sans crime, même le
» différer sans prévarication. . . . .
. . . .

» Cessons donc, encore une fois, de décrier,
» d'attaquer la religion; quand il seroit vrai
» qu'on pût se flatter de parvenir à la détruire,
» ce seroit un véritable crime de le tenter. »

(*Examen raisonné des ouvrages de Voltaire, par Linguet.*)

Dans l'ancienne loi, le grand prêtre portoit en inscription sur ses vêtemens, cette belle définition de la vraie religion:

Doctrine et vérité, lumière et perfection.
On pourroit définir ainsi l'impiété : *Ignorance et fausseté, foiblesse, ténèbres et corruption.*

L'homme religieux peut s'égarer, parce que les passions peuvent l'empêcher d'agir suivant sa foi ; mais sans la religion, nul homme n'atteindra la perfection morale que l'on a vue à tant de saints. (Voyez les mots, *Ridicule et Scandale.*)

RESPECT. — Rien n'est plus juste que de montrer le respect où il est dû, aussi l'Évangile en fait-il un précepte. Il y a de la bonne grâce et du bon goût dans le respect, lorsqu'il est rendu avec naturel et simplicité. Mais dans ce genre les démonstrations emphatiques sont ridicules,

et deviennent serviles quand elles ont pour objet les princes et les ministres. Ceux qui en font de telles, ont ordinairement une espèce de politesse offensante avec leurs inférieurs, et même avec leurs égaux, ou, pour mieux dire, ils ne veulent pas être *polis*; ils ont la prétention d'être *affables*; ils ont un maintien, un sourire, un salut *protecteur* beaucoup plus impertinent que ne sauroit l'être la grossièreté, que l'on peut du moins attribuer à la distraction, à l'étourderie ou au manque d'usage du monde.

RÉVÉRENCES. — Avant la révolution, les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, dans toutes les cérémonies, faisoient les révérences comme les femmes; on ignore d'où venoit cet usage: aujourd'hui au contraire, les femmes font la révérence à peu près comme les hommes; mais elles n'en étoient pas quitte autrefois pour s'incliner cavalièrement; on étoit fort difficile sur leurs révérences. Un ancien maître de danse s'écrioit, en voyant danser un menuet: *Que de choses dans un menuet!*... Il y en avoit aussi beaucoup dans une révérence de cérémonie. Il falloit que cette révérence de femme fût à la fois naturelle, moelleuse, modeste, gracieuse et noble. M. de Buffon a dit, en parlant de l'art

d'écrire, que tout l'homme est dans son style; il paroît que l'on vouloit jadis que *toute la femme fût dans la révérence*, puisque l'on exigeoit que cette révérence exprimât tout ce qui doit caractériser une femme. On citoit celles qui faisoient particulièrement bien *la révérence*. Un suffrage unanime en accordoit la perfection à madame la maréchale de B***; on auroit pu vanter de même le charme et l'intérêt de sa conversation.

RÉVOLUTION (LA). — Il y a des gens dans le *monde littéraire* qui rient de pitié lorsqu'on dit que ce sont les philosophistes qui ont fait la révolution. Cependant il est certain (et on peut le voir dans les collections des journaux) que toutes les motions les plus odieuses faites aux jacobins, sont tirées des ouvrages de M. de Voltaire, de J.-J. Rousseau, d'Helvétius, de Diderot, de Condorcet, de Saint Lambert, Raynal et D'Alembert (1). Il est certain que l'on voit dans les lettres de ces écrivains la

(1) En effet, on a conseillé ou *prescrit* dans ces écrits, tout ce que nous avons vu, et même le costume *transparant* des femmes, durant le règne de Robespierre. L'article *Nudité*, dans le Dictionnaire philosophique, est fait pour prouver que nous devrions aller tout nus.

conjuration la plus clairement formée contre la religion, la monarchie et les mœurs. Helvétius approuvant l'adultère, faisant l'éloge des courtisanes ; D'Alembert disant nettement que, s'il étoit en pays étranger, il parleroit avec plus de hardiesse; mais qu'il s'est réservé les *chiquenaudes* contre le gouvernement et la *prêtraille*, et qu'*à sa manière, il ne travaille pas mal à la vigne du Seigneur.* Diderot, dans ses ouvrages, prêchant la fatalité, faisant l'apologie du libertinage, et *prescrivant* le plus horrible des incestes (1). Voltaire conseillant la communauté des femmes (2) ; Raynal exhortant à renverser les autels et les trônes ; Rousseau commandant l'égalité ; tous déïfiant les passions, approuvant le suicide ; tous attaquant avec acharnement la religion, et se révoltant contre l'autorité paternelle ; tous soutenus par une infinité d'écrivains subalternes, proclamant avec encore plus d'effronterie les mêmes principes, et répandant avec profusion dans le public des ouvrages infâmes : le marquis d'Argens (auteur de la *Philosophie du bon sens*, impudent et plat ouvrage), La Métrie (l'*Homme machine*), Toussaint (*les Mœurs*), Delille,

(1) Supplément au voyage de Bougainville.

(2) Dictionnaire philosophique.

le baron d'Holbach, Damilaville, etc., etc. ; tous calomniant, déchirant les vrais moralistes, en même temps élevant aux nues les impies les plus dépourvus de talent, et M. de Voltaire intriguant, cabalant, recommandant à ses amis de répandre ses ouvrages les plus licencieux, et de les faire lire surtout aux *jeunes gens* et aux *jeunes femmes* (1), et tous aussi s'accordant à décrier la monarchie. M. Helvétius s'écrioit dans sa préface *de l'Homme*. « Le propre » de la monarchie est d'avilir la pensée (2). La » vraie monarchie n'est qu'une constitution » imaginée pour corrompre les mœurs (3) et » asservir les peuples. Par la forme même de » ce gouvernement, ils sont invinciblement » entraînés vers l'abrutissement (4). »

J.-J. Rousseau est du même avis. « Si l'autorité des rois, dit-il, vient de Dieu, c'est » comme les maladies. ».

Raynal compare les rois au Saturne de la

(1) Il mande en outre à ses amis que les petits pamphlets anonymes contre les dévots et la religion, de lui et de *ses frères*, ne doivent pas être mis en vente; mais qu'il faut les distribuer *gratis* dans la société.

(2) En effet, les grands auteurs du dix-septième siècle avoient des pensées si basses !....

(3) Que les jacobins ont épurées.

(4) Avant la révolution, les François étoient si bêtes !....

fable qui dévoroit ses propres enfans. Condorcet vouloit qu'il n'*existât plus de rois et de prêtres que dans l'histoire et sur les théâtres*. (*Essai d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. Page* 243.)

Enfin *la secte* avoit encore imaginé de tronquer et de mutiler les bons auteurs dans des éditions infidèles.

Une chose tourmentoit beaucoup les encyclopédistes, c'étoit qu'Euler, le plus grand mathématicien du dix-huitième siècle, fût dévot; il n'y avoit pas moyen de tourner en ridicule un savant d'une si haute réputation; on prit un autre parti. Ses lettres à une princesse d'Allemagne firent tant de bruit, qu'on les traduisit de l'allemand en françois; cette traduction étoit fidèle et développoit tous les sentimens religieux de l'auteur. Les philosophes furent véritablement alarmés : alors M. de Condorcet s'empara de l'ouvrage, en fit annoncer une nouvelle traduction qu'il se hâta de faire, et dans laquelle il supprima entièrement tous les passages religieux; ce qui la rendit extrêmement défectueuse, parce qu'Euler, tirant toujours des preuves métaphysiques de la religion même, les suppressions philosophiques rendent très-incomplète une grande partie de ses raisonnemens, et quelquefois les privent tout-à-fait de

sens. Ainsi M. Condorcet a gâté un bel ouvrage; mais il s'agissoit d'ôter un grand triomphe à la religion. On peut s'assurer de la vérité de ce fait en confrontant la première traduction faite, par un littérateur de bonne foi, avec celle de M. Condorcet; et mieux encore en confrontant la traduction de ce dernier avec l'ouvrage allemand d'Euler. Les encyclopédistes ont fait beaucoup d'autres infidélités littéraires de ce genre; par exemple, un *philosophe* a donné au public une *nouvelle édition* des Maximes du duc de La Rochefoucauld, de laquelle on a retranché toutes les maximes religieuses. On a employé les mêmes artifices pour Pascal, pour Vauvenargues et pour d'autres moralistes. Toutes ces choses, exécutées avec une infatigable persévérance, pendant soixante ans de suite, peuvent s'appeler une conjuration : d'ailleurs on en trouve l'aveu formel dans leurs lettres. Voici ce que dit Voltaire dans les siennes :

« Ce siècle commence à être le triomphe de « la raison; les hypocrites de robe, les hy- « pocrites de cour auront beau crier, ils ne trou- « veront dans les honnêtes gens qu'horreur et « mépris (1). »

---

(1) *Horreur et mépris* pour ceux qui vouloient la religion et de bonnes mœurs!.....

Il écrivoit à M. Helvétius : « Frappez nos en-
» nemis, mais ne vous commettez point (1).

» Vous ne sauriez croire (dit-il à madame
» du Deffant) combien il y a de gens en Ita-
» lie qui se moquent des fêtes. Mon Dieu, que
» le monde est devenu méchant! C'est la faute
» de ces maudits philosophes.

» A-t-on joué Térée (de Lemière)? Si l'au-
» teur est philosophe, je lui souhaite prospé-
» rité (2). »

En 1760, Voltaire écrit à ses agens littéraires pour les prier de lui envoyer une liste de tous les gens religieux, avec *le détail de leurs ridicules et leurs noms de baptême*, parce que, ajoute-t-il, *les noms des saints font un bon effet dans les vers*. Ainsi on lui envoya les noms d'une trentaine de personnes qui ne l'avoient jamais offensé, qu'il ne connoissoit même pas, et il se mit à faire un libelle contre elles!......

Dès qu'un homme écrivoit pour la religion, dans l'instant tous les frères l'accabloient de ridicules et calomnioient sa vie entière, en l'accusant de choses atroces. Gresset, poëte charmant, auteur de Vert-Vert, de la Chartreuse, et

---

(1) C'est-à-dire, gardez l'anonyme.

(2) *Sinon nous dirons qu'il est un sot.* Cette phrase est toujours sous-entendue.

de tant d'épîtres ravissantes, et d'une des meilleures comédies qui soient au théâtre, Gresset avoit des sentimens religieux et resta toujours fidèle à ses principes; mais il n'attaqua ni M. de Voltaire ni la philosophie moderne; ce qui n'empêcha pas Voltaire de s'écrier, en parlant de lui dans ses lettres : « Et ce polisson de » Gresset, qu'en dirons-nous! Quel fat orgueil- » leux! Quel plat fanatique! » Voici quelle fut l'origine de ce mépris apparent et insensé qui cachoit une haine implacable. Gresset succéda à l'académie au poëte Danchet, et, dans son discours de réception, il fit en ces termes l'éloge de son prédécesseur :

« Instruit dès sa jeunesse et convaincu toute » sa vie que la poésie ne doit être que l'inter- » prête de la vérité et le charme de la société, » il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de » ceux qui la profanent. Au-dessus de cette lâ- » che envie, qui est toujours une preuve humi- » liante d'infériorité; ennemi du genre sati- » rique, dont l'art est si facile et si bas; enne- » mi de l'obscénité, dont le succès même est si » honteux; inaccessible à cette aveugle licence » qui ose attaquer le respect dû aux lois, au » trône, à la religion, audace dont tout le mé- » rite est en même temps si coupable et si digne » de mépris; incapable aussi de tout ce que

» doivent interdire l'esprit sociable, la façon
» noble de penser, l'ordre, la décence et le de-
» voir, ses écrits portent toujours l'empreinte
» de son cœur. »

Tout le monde vit dans cet éloge (que méritoit Danchet), la plus juste censure de Voltaire, et ce dernier devint l'ennemi mortel de Gresset.

Voltaire appelle aussi Rousseau un *polisson insolent.* Cependant il dit qu'on auroit pu l'aimer s'il n'avoit pas quitté le *parti* pour faire bande à part. Son *Vicaire savoyard*, ajoute-t-il, *auroit pu faire du bien, si cela n'étoit pas noyé dans un roman absurde qu'on ne peut lire* (1).

On voit dans ses lettres que Voltaire fit mille intrigues inutiles pour obtenir du pape une lettre flatteuse et une médaille. Il faisoit des pensions à plusieurs petits auteurs, pour les attacher au parti et pour en être loué. Ses amis lui repoochent mille mensonges historiques et de fausses citations. Il répond, sur les mensonges, qu'il a entendu dire ces choses dans sa jeunesse *à des vieillards très-instruits*; quant aux fausses citations, qu'il les laisse *comme utiles*. Il conjure les *frères* de ne point disputer aigre-

(1) *La Nouvelle Héloïse.*

ment dans la conversation sur la religion, *cela ne faisant qu'irriter; d'amener les gens par la douceur, la plaisanterie, et en leur prêtant de bons livres*. Il écrivoit à Damilaville : « Nous » avons converti depuis peu un grand seigneur » attaché à M. le dauphin : c'est un grand coup » pour la bonne cause. *Il y a dans la province » des gens zélés qui commencent à combattre » avec succès*..... Tous ces marauds en *ites*, en » *istes* et en *iens*, sont également les ennemis » de la raison; mais la raison perce malgré » eux, et il faudra bien qu'à la fin ils n'aient » d'empire que sur la canaille...... Il s'est fait, » depuis douze ans, dans les esprits, une révo- » lution qui est sensible....., etc. »

Il écrit au marquis de Villevielle : « Nos » philosophes aujourd'hui sont plus adroits que » les anciens. Ils n'ont pas la dangereuse vanité » de mettre leurs noms à leurs ouvrages: ce » sont des mains invisibles qui percent le fa- » natisme d'un bout de l'Europe à l'autre. Da- » milaville vient de mourir; il étoit l'auteur du » *Christianisme dévoilé*. On ne l'a jamais su » tant qu'il a vécu. »

En 1768, il pria ses amis d'attribuer sa nouvelle et mauvaise tragédie des *Guèbres* (contre les prêtres et le culte) à feu Desmahis. Cela ne prenant pas, il leur demanda de l'attribuer à

feu Guimond de la Touche, en la faisant imprimer anonyme. Il mit dans la préface qu'elle étoit d'un *jeune auteur;* mais son secret pour cette fois fut mal gardé; tout le monde sut qu'elle étoit de lui; et Fréron, rendant compte de cette pièce dans l'Année littéraire, dit plaisamment : *On sait que le jeune auteur est acharné depuis cinquante ans à combattre et à calomnier la religion.*

Cet acharnement étoit dans tous les philosophes une véritable fureur, un zèle d'athéisme, qui poursuivoit jusqu'à la mort les individus qui en étoient les objets. Un secrétaire de Diderot, en pansant ses jambes ouvertes, l'avertit que la gangrène y étoit. Il lui parla religion et ne fut point repoussé. Diderot consentit même à voir un prêtre; mais M. de Condorcet, pour l'honneur de la philosophie, l'entraîna à la campagne, où il mourut subitement. Condorcet et D'Alembert, assiégeant la maison où Voltaire étoit mourant, l'empêchèrent de revoir l'abbé Gauthier. J'ai rendu compte, dans les *Souvenirs de Félicie*, de la scène extravagante et barbare que D'Alembert fit à M. le comte de Tressan, mourant et converti, et avec quelle vigueur et quelle fermeté ce dernier lui imposa silence et le chassa de chez lui. Cependant ce même D'A-

lembert montra de la terreur et des remords dans ses derniers momens. Si je n'eusse pas été là (dit M. de Condorcet), *il faisoit le plongeon* (1). On peut, comme l'a si bien dit Addisson dans le *Spectateur,* on peut concevoir facilement le zèle de l'homme religieux : il veut préserver une âme égarée d'une éternité malheureuse; mais le zèle ardent d'un impie est incompréhensible; la foi seule peut l'expliquer, en le regardant comme une inspiration infernale.

Voltaire avoit des disciples *philosophes* dans toutes les provinces; il leur écrivoit sans cesse, leur prodiguant les éloges les plus outrés, en leur recommandant de *propager la vérité.* Il mandoit à M. Christin : *Attisez bien le feu sacré dans votre Franche-Comté.* Il formoit aussi des disciples dans les pays étrangers. Il leur faisoit toutes sortes de contes absurdes sur Fréron et sur ses autres ennemis. Cependant il se brouilla avec le comte Albergati-Capacelli, parce que le comte avoit traduit en italien Idoménée, de Crébillon, et Comminge, de D'Arnaud, que Voltaire haïssoit (2).

(1) On sait que celui qui prit tant de soins et qui se donna tant de peine pour empêcher des morts pénitentes, en fit une déplorable, et qu'il s'empoisonna.....

(2) Ce drame peint fort mal les usages de la Trappe. Ces

En 1770, le maréchal de Richelieu écrivit à Voltaire une assez longue lettre, dans laquelle se trouve ce passage remarquable :

« *La nouvelle philosophie amènera une révolution horrible, si on ne la prévient pas.*

Un prêtre, véritablement inspiré, *treize ans* avant la révolution, en prédit tous les détails dans la chaire de l'Église de Notre-Dame. Ce fait incontestable est consigné dans les ouvrages même des philosophes, entre autres dans une note de l'édition frauduleuse des Pensées de Pascal, par M. de Condorcet, où l'on appelle l'abbé de Beauregard, un *fanatique* et un *ligueur*. Voici le passage si fameux de ce sermon :

« Oui, c'est au roi et à la religion que les » philosophes en veulent ! la *hache* et le mar- » teau sont dans leurs mains ! ils n'attendent » que l'instant favorable pour renverser le » trône et l'autel ! Oui, vos temples, Seigneur,

---

respectables solitaires ne se disoient point, en se rencontrant, *il faut mourir;* ils *ne creusoient point leurs tombes*, etc.; mais d'ailleurs la pièce offre des sentimens religieux et un beau caractère, celui de l'abbé, que M. de La Harpe a copié et gâté pour en faire son *curé*, dans le drame intitulé *Mélanie*. Le comte de Comminge, qui exprime du respect pour la religion, devoit déplaire souverainement à M. de Voltaire.

» seront dépouillés et détruits, vos fêtes abo-
» lies, votre nom blasphémé, votre culte pro-
» scrit!..... Mais, que vois-je!...... le pontife
» de Baal dans la chaire de vérité!..... (1) Aux
» saints cantiques qui faisoient retentir les voû-
» tes sacrées, succèdent des chants profanes!...
» Et toi, divinité infâme du paganisme, impu-
» dique Vénus, tu viens ici même prendre la
» place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône
» du Saint des Saints, et recevoir l'encens cou-
» pable de tes nouveaux adorateurs (2)!

(1) Le comédien Monvel, qui, dans la chaire de Notre-Dame, joua le rôle de grand prêtre de la *Raison*. Il est à remarquer que, huit ans après, il devint fou, qu'il vécut deux ans dans une démence complète, et qu'il mourut dans cet état.

(2) Mademoiselle Aubri, actrice de l'Opéra, qui, presque nue, et *en déesse Raison*, fut posée sur le grand autel de Notre-Dame pour y recevoir solennellement les *hommages* du peuple. L'un des journaux de ce temps, en rendant compte de *cette auguste cérémonie*, disoit que la *déesse jetoit sur le peuple des regards fiers et doux*. Ce fût cette même actrice, qui, sept ans après, jouant dans un opéra le rôle de *Minerve*, et placée dans une *gloire*, tomba du haut du cintre (toutes les cordes de la machine rompirent à la fois); elle se brisa toutes les dents, se cassa une épaule, une jambe, et se défigura horriblement le visage. Deux petits enfans, qui devoient représenter aux pieds de la déesse les *génies des arts*, furent retardés par un embarras dans la rue des Lombards; ils entrèrent dans une boutique, et y restè-

L'esprit et même le bon sens suffisoient, non pour prédire, avec ce merveilleux détail, mais pour voir la conjuration antimonarchique et religieuse, et pour en prévoir le résultat. Les étrangers mêmes l'ont prédite cette révolution, surtout les Anglois, les Allemands; et ces derniers, dans un écrit très-remarquable, publié long-temps avant la révolution, et qui a pour titre : *De Reputation von Frankreich verloren, la Réputation de la France perdue.* On y prédit la chute du trône, l'expulsion de la race royale, l'établissement de la république, etc.

Voici ce qu'un Anglois de beaucoup d'esprit écrivoit au feld-maréchal Conway, le 28 octobre 1765 :

« Le dauphin n'a plus que peu de jours à » vivre; la perspective de sa mort remplit les » philosophes de la plus grande joie, parce

---

rent un demi-quart d'heure. Mademoiselle Aubri voulut les attendre pour monter dans sa gloire, le public ne le souffrit pas; on lui demanda quelques minutes d'attente, il les refusa. Les enfans n'arrivèrent qu'à l'instant même de la chute. Nous étions à Paris, et nous vîmes le soir même trois personnes qui s'étoient trouvées à cette représentation; d'ailleurs tous les journaux en rendirent compte. Le *pontife de la Raison* devenant fou, la *déesse* punie dans le même rôle, l'innocence épargnée dans les enfans.... Quel sujet de réflexions!...

» qu'ils redoutoient ses efforts pour le rétablis-
» sement des jésuites (1)..... Vous parler des
» philosophes et de leurs sentimens, vous pa-
» roîtra sans doute une étrange dépêche poli-
» tique (2) : mais savez-vous ce que c'est que
» les philosophes, et ce que ce mot veut dire
» ici? D'abord, il y désigne presque tout le
» monde; en second lieu, il signifie des hom-
» mes qui, sous prétexte de la guerre qu'ils font
» contre le pape (*against popery*), tendent à
» la subversion de toute religion et à la destruc-
» tion du pouvoir monarchique, etc., etc. (3).
» (*Œuvres de Walpole, tome 5, Lettre* 28.) »

Qu'il eût été facile, sans violences et sans

(1) Pourquoi cette haine implacable contre les jésuites, qui les poursuivit jusque dans leur exil? (Voyez *Lettres de Voltaire et de d'Alembert.*) C'est que les jésuites avoient des talens supérieurs, comme instituteurs de la jeunesse, et les philosophes savoient fort bien qu'une excellente éducation publique auroit pu, du moins en grande partie, déjouer leurs projets. Quant à M. le dauphin, ils l'abhorroient, parce que ce prince étoit pieux, éclairé, qu'il avoit beaucoup d'esprit et d'instruction.

(2) Malheureusement, cette prétendue philosophie n'étoit nullement étrangère à la politique.....

(3) Horace Walpole, intimement lié avec madame du Deffant, amie de la philosophie et de Voltaire, étoit parfaitement bien informé des complots et du dessein des conjurés, et il avoit assez d'esprit pour en sentir toutes les conséquences.

persécutions, de la prévenir en 1770! mais les rois, les princes et presque tous les grands seigneurs étoient, à cet égard, dans la plus funeste sécurité, et plongés dans le plus déplorable aveuglement!.....

Voltaire répondit au maréchal de Richelieu avec une hypocrisie comique, pour combattre cette idée; mais voici ce qu'il écrivoit à ses amis :

« Tout ce que je vois (1) jette les semences » d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être » témoin. Les Français arrivent tard à tout, » mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on » éclatera à la première occasion, et alors ce » sera un beau tapage; les jeunes gens sont » bien heureux! ils verront de belles choses! »

Oui, ils ont vu briser tous les liens de la religion et de la morale; ils ont vu des massacres, des proscriptions, des pillages, des embrasemens, ils ont vu couler des torrens de sang... Ah! qui de nous pourroit ne pas envier le destin des amis de notre jeunesse qui nous ont précédés dans la tombe avant cette époque fatale! ils sont morts en chérissant leurs com-

(1) Il falloit ajouter : *et tout ce que nous avons fait.*

patriotes, et en emportant la douce idée que les François sont aussi humains, aussi généreux qu'ils sont braves et brillans à la guerre ; c'est en effet ce qu'ils étoient naturellement... Espérons qu'ils reprendront leur aimable et noble caractère (1) !...

Que peuvent objecter à tout ce qu'on vient de citer, tiré des propres lettres de Voltaire et de d'Alembert, ceux qui prétendent que la philosophie moderne n'a point eu part à la révolution, et que les *philosophes* n'ont jamais eu le projet d'en faire une ?...

RIDICULE. — C'est par l'espèce d'influence

(1) On trouve dans les *Machabées*, tragédie de Lamothe, le passage le plus frappant que je connoisse comme allusion. Ce sont des vers qui semblent avoir été faits pour Robespierre, et s'adresser à lui dans le temps de la terreur. Les voici :

Sache que ton courroux, orgueilleux de nous nuire,
Sert malgré toi le Dieu que tu penses détruire.
Il reste encor des saints contre tes injustices ;
En vain pour les domter tu t'armes de supplices ;
Les échafauds dressés te rendent-ils plus fort ?
Crois-tu donc affoiblir Dieu même par leur mort ?
Tu crois les lui ravir ; tyran, tu les lui donnes !
Tu penses te venger ; tyran, tu les couronnes !
Mais, au terme fatal prescrit à tes fureurs,
Il en réservera qui seront nos vengeurs.

que l'opinion exerce dans une nation, que l'on peut le mieux juger les mœurs de ce pays; les mœurs sont également mauvaises, quand on la craint trop, ou quand on ne la craint pas assez, où lorsqu'on ne la craint que dans des puérilités, ou lorsque même on la brave totalement dans toutes les petites choses. Qui se moque entièrement du ridicule, en vivant dans le grand monde, parviendra bientôt à se moquer des bienséances et ensuite de la vertu. Tout le secret des bonnes mœurs publiques consiste à donner à chaque chose son véritable prix. Il y a en morale, ainsi qu'en politique, une gradation, un enchaînement qui seul peut maintenir les principes. Le créateur l'a voulu ainsi; car *gradation* et *liaison* forment tout le système de l'univers, tout ce qui est isolé n'est ou ne paraît rien.

La haute vertu se compose d'un enchaînement nécessaire de vertus inférieures, de nuances infinies, de bienséances : de délicatesse, etc.

Un grand sentiment d'honneur rend sensible au ridicule, du moins il empêche de le mépriser; si l'indifférence sur ce point est complète, le sentiment d'honneur en sera altéré. Qu'on dédaigne une simple bienséance, la décence sera moins parfaite; qu'on ôte du cœur d'un homme

de bien une seule délicatesse, sa probité y perdra.

Dans un bon gouvernement, point d'autorité sans subordination, et point de subordination, si chaque individu ne rend à son supérieur ce qui lui est dû. En morale, point de vertu, si chaque vertu et chaque *nuance* de vertu, chaque sentiment d'honneur n'est estimé ce qu'il vaut.

Quand la révolution arriva, l'équilibre de l'opinion n'existoit plus, et l'enchaînement, la subordination des vertus tomboient en décadence. On attachoit une énorme importance au ridicule, et chacun, parmi les vertus, faisoit un choix arbitraire, en traitant de préjugés et de sottises les vertus auxquelles on ne prétendoit pas. J'ai vu alors universellement trouver ridicules ou de mauvaise compagnie des hommes et des femmes, non à cause de leur conduite, mais à cause de leur ton, de leurs manières. L'élégance et les grâces donnoient immanquablement de la considération, et le ridicule ou l'air provincial étoient presque déshonorans.

Aujourd'hui, au contraire, on est beaucoup trop indifférent sur les ridicules, et l'on attache trop d'importance, non aux grâces, mais à l'air de l'opulence. C'est une décadence également fâcheuse et grossière.

Le ridicule dans tous les genres a été épuisé, par les philosophes modernes et par leurs disciples, *en morale*, en littérature et en politique. On cite avec raison, comme une chose très-ridicule, ce passage de Barthélemi Gracian, un ancien auteur : « Les pensées partent des » vastes côtes de la mémoire, s'embarquent » sur la mer de l'imagination, arrivent au port » de l'esprit, pour être enregistrées à la douane » de l'entendement. »

Voici un galimatias de M. Diderot, beaucoup plus étrange encore (1) :

« La véritable manière de philosopher seroit » d'appliquer l'entendement à l'entendement, » l'entendement et l'expérience aux sens, les » sens à la nature, la nature à l'investigation » des instrumens, les instrumens à la recher- » che et à la perfection des arts, qu'on jetteroit » au peuple pour lui apprendre à respecter la » philosophie. »

Je ne sais pas si cela peut s'appeler la *véritable manière de philosopher*; mais ce n'est certainement pas la *véritable manière* de raisonner juste et avec clarté.

Voici un autre passage tiré du même livre : « L'animal est un système de molécules orga-

(1) Tiré des *Pensées sur l'interprétation de la Nature.*

» niques, qui, par l'impulsion d'une sensation
» semblable à un toucher obtus et sourd, que
» celui qui a créé la machine leur a commu-
» niquée, se sont combinées jusqu'à ce que
» chacune ait rencontré la place la plus conve-
» nable à son repos. »

En 1406, au sujet du schisme de deux papes, Benoît et Innocent, un orateur célèbre, dans une assemblée publique, parla ainsi :

« Hélas! le scisme présent n'a-t-il pas bien
» fourme d'un cercle où l'on ne trouve ne fin
» ne issue? Plusieurs ont été autres scismes,
» mais ce ne furent que demis cercles; ce
» n'étoient que lignes droites où on trouvoit
» tantost le bout et le mettoit-on en leur af-
» fin!..... Si les parties de la circonférence
» touchoient au point du milieu, le cercle se-
» roit despecié. Ainsi semble-t-il des deux sei-
» gneurs desquels depend cette besogne, etc. »

Cette introduction bizarre de mots scientifiques dans des discours oratoires, étoit alors généralement admirée. Le siècle de Louis XIV n'offre aucune trace de ce mauvais goût.

Mais les philosophes du dix-huitième siècle remirent ce langage à la mode; en parlant de l'illusion théâtrale, M. Diderot dit :

« Cette illusion dépend des circonstances; ce
» sont les circonstances qui la rendent plus ou

» moins difficile à produire. Me permettra-t-on » de parler un moment la langue des géomè» tres? On sait ce qu'ils appellent une équation. » L'illusion est seule d'un côté. C'est une quan» tité constante qui est égale à une somme de » termes, les uns positifs, les autres négatifs, » dont le nombre et la combinaison peuvent » varier sans fin, mais dont la valeur totale est » toujours la même ; les termes positifs repré» sentent les circonstances communes, et les né» gatifs, les circonstances extraordinaires ; il faut » qu'elles se rachètent les unes par les autres. »

C'est encore M. Diderot qui s'exprime ainsi sur l'art d'écrire :

« On a une idée juste de la chose : elle est » présente à la mémoire ; cherche-t-on l'expres» sion, on ne la trouve pas. On combine les » mots de grave et d'aigu, de prompt et de » lent, de doux et de fort ; mais le réseau, » toujours trop lâche, ne retient rien..... Un » musicien saisira le cri de la nature, lors» qu'il se produit violent et inarticulé ; il en » fera la base de la mélodie ; c'est *sur les* » *cordes de cette mélodie* qu'il fera gronder la » foudre, etc. etc. etc. »

M. d'Alembert a écrit tout aussi ridiculement, on en peut juger par un parallèle *important*,

dans lequel il a mis toute son imagination et toute son éloquence ; le voici :

« Ne seroit-il pas facile de comparer ensem-» ble nos trois plus grands maîtres en poésie, » Despréaux, Racine et M. de Voltaire (1) ? » Ne pourroit-on pas dire, pour exprimer les » différences qui les caractérisent, que Des-» préaux frappe et fabrique très-heureusement » les vers ; que Racine jette les siens dans une » espèce de moule parfait, qui décèle la main » de l'artiste, sans en conserver l'empreinte ; » et que M. de Voltaire, laissant comme échap-» per des vers qui coulent de source, semble » parler, sans art et sans étude, sa langue na-» turelle ? Ne pourroit-on pas observer qu'en » lisant Despréaux, on conclut et on sent le » travail ; que, dans Racine, on le conclut sans » le sentir, parce que, si, d'un côté, la facilité » continue en écarte l'apparence, de l'autre, » la perfection continue en rappelle sans cesse » l'idée au lecteur ; qu'enfin, dans M. de Vol-» taire, le travail ne peut ni se sentir, ni se » conclure, parce que les vers moins soignés

(1) *Ne pourroit-on pas observer* encore qu'il est singulier de ne pas placer, au rang *de nos plus grands maîtres en poésie*, J.-B. Rousseau ? Est-ce parce qu'il n'a point fait de tragédies ? Mais Despréaux n'étoit pas un auteur dramatique !

» qui lui échappent par intervalles, laissent » croire que les beaux vers qui précèdent et » qui suivent n'ont pas coûté davantage au » poëte? Enfin, ne pourroit-on pas ajouter, » en cherchant, dans les chefs-d'œuvres des » beaux-arts, un objet sensible de comparai- » son entre ces trois grands écrivains, que la » manière de Despréaux, correcte, ferme et » nerveuse, est assez bien représentée par la » belle statue du Gladiateur (1); celle de Ra- » cine, aussi correcte, mais plus moelleuse et » plus arrondie, par la Vénus de Médicis; et » celle de M. de Voltaire, aisée, svelte et tou- » jours noble, par l'Apollon du Belvédère (2)? »

A-t-on jamais écrit un galimatias plus singulièrement diffus, plus ennuyeusement pesant,

(1) Est-ce le *gladiateur mourant*, ou le *gladiateur combattant?* Ces deux statues sont également *belles*. L'auteur n'auroit pas dû nous laisser dans cette incertitude; mais il n'avoit jamais été à Rome, et peut-être n'avoit-il entendu parler que d'un gladiateur.

(2) De toutes les statues antiques, l'*Apollon du Belvédère* est la seule dont on n'ait jamais fait une belle copie. L'auteur n'avoit vu que des copies de ces statues; ainsi, en supposant qu'il eût du goût, il est clair qu'il place ici M. de Voltaire au-dessus de Racine. Au reste, il est agréable de savoir que la manière d'écrire de Racine est *arrondie*, et que la *manière* d'écrire de M. de Voltaire est *svelte*.

avec des expressions plus bizarres et un langage plus dissonant? Il faut convenir que, dans aucun temps, on n'a écrit plus ridiculement, et l'on pourroit multiplier à l'infini les citations du même genre tirées des écrits philosophiques!

Ces mêmes écrivains, en y joignant J.-J. Rousseau et M. Helvétius, ont poussé plus loin encore le ridicule de l'inconséquence et des contradictions; le pour et le contre, alternativement soutenu dans le même ouvrage, de belles phrases et des blasphèmes sur la religion, d'excellens et d'abominables sentimens dans le même volume, les auteurs se montrant successivement bons citoyens et séditieux, chrétiens, déistes, sceptiques, athées; voilà ce que présentent constamment leurs écrits. M. l'abbé Baruel, dans ses Lettres helviennes, a fait ce curieux rapprochement, tout en citations scrupuleusement exactes, et ces citations forment cinq gros volumes (1)!.... Ils ont poussé l'inconséquence jusqu'à se dépriser et se déshonorer eux-mêmes, se louant, se vantant, avec un orgueil sans exemple, et détruisant tous ces éloges par les plus étranges aveux. J.-J. Rousseau, dans ses Confessions, dit net-

(1) Qui ne sont qu'un très-petit échantillon des inconséquences philosophiques.

tement et en propres termes, qu'il est le plus vertueux et le meilleur des hommes, et il convient qu'il a été libertin, ingrat; qu'il a volé, et rejeté son crime sur une personne innocente; qu'il a changé de religion par une vue d'intérêt, et qu'il a mis tous ses enfans à l'hôpital. Diderot et d'Alembert, dans mille endroits de leurs écrits, élèvent aux nues le *grand œuvre* de l'Encyclopédie, et répètent sans cesse que cette entreprise *immortalisera ses auteurs*; et, dans d'autres pages, ils en parlent avec une modestie qui va jusqu'à l'humilité. Enfin, Diderot lui-même en porte ce jugement: « L'Encyclopédie fut un gouffre où des espèces » de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité » de choses, mal vues, mal digérées, bonnes, » mauvaises, détestables, vraies, fausses, incer- » taines, et toujours incohérentes et disparates. »

A côté de cela, il déclame avec emportement contre ceux qui osent censurer l'Encyclopédie; et M. de Voltaire, dans son Dictionnaire philosophique, appelle noblement ces critiques des *gadouards* (1).

---

(1) Et d'Alembert, dans sa préface du troisième volume de l'Encyclopédie, après avoir prodigué de pompeux éloges à tous ses associés, ajoute modestement: « Nous croyons » pouvoir nous appliquer ce mot de Crémutius Cordus:

Il résulte de toutes ces ridicules contradictions, que, si l'on supprimoit des meilleurs ouvrages de Voltaire, de Diderot, de J.-J. Rousseau et de d'Alembert, toutes les contradictions impies, immorales et séditieuses, il resteroit de ces écrivains des ouvrages moins volumineux de moitié, mais très-beaux et très-édifians.

Comment des auteurs d'une telle inconséquence ont-ils pu usurper un tel ascendant!..... (Voyez les mots *Religion*, *Encyclopédie*, *Scandale*.)

ROMANS. — La foule innombrable des romans dont l'Europe est inondée dans tous les pays, surtout depuis cinquante ans, a dû nécessairement faire le plus grand tort au *genre*; parce que, dans cette multitude, il y en a très-peu de bons, et que la masse forme une pitoyable collection d'ouvrages, ou plats, ou pernicieux. Il n'y a rien de plus facile que de

» *Non-seulement on se souviendra de Brutus et de Cas-* » *sius, on se souviendra encore de nous.* » Cette citation est très-remarquable, quoiqu'elle ait échappé jusqu'ici à la pénétration de la critique. Ce *Brutus*, uni à *Cassius*, désigne le républicain *meurtrier* de César..... Et *Crémutius Cordus* fut un *philosophe* séditieux, dont tous les ouvrages furent brûlés publiquement par ordre du sénat..... L'allusion est ingénieuse et très-juste....

faire un mauvais roman, et rien qui demande plus de réflexion, de connoissance du monde, du cœur humain, et des principes plus solides que d'en faire un où tout soit vrai, bien conduit, moral et bien écrit, et tel doit être un bon roman. Un *traité* sur un point de morale ou sur un sentiment, a toujours de la sécheresse et de l'aridité. Les mêmes idées, mises en action, seront toujours beaucoup mieux développées et par conséquent plus utiles. Les dissertations les mieux écrites, les discours les mieux faits ne peindront jamais la vertu avec tous ses charmes; la plus belle pensée n'attendrit point, ne fait point verser de larmes, si elle n'est pas le résultat d'une situation intéressante. Rousseau a dit qu'*il faut des romans à une nation corrompue;* mais que seroit-ce si on lui en donnoit de corrupteurs!..... Les romans seront utiles à toutes les nations et dans tous les temps, quand leurs auteurs sauront bien écrire, qu'ils auront de l'imagination, de bons principes et des intentions pures.

La lecture des meilleurs romans a toujours quelques inconvéniens pour les femmes, tant qu'elles sont dans la première jeunesse. Cette lecture doit être réservée pour les délassemens instructifs de leur âge mûr; mais je la crois bonne pour les jeunes gens, surtout pour ceux

qui sont destinés à vivre dans le grand monde. Une tournure d'esprit romanesque est, pour un jeune homme, le préservatif d'une infinité de dangers.

Il existe un roman qui jouit d'une réputation qui me semble bien peu méritée, c'est *Manon Lescaut*, de l'abbé Prévôt. Comme tous les ouvrages de cet auteur, il est écrit avec beaucoup de négligence, et la conception m'en paroît mauvaise à tous égards. C'est un projet bien ignoble que celui de rendre intéressans un escroc et une fille publique, et d'en faire les *héros* d'un roman. D'ailleurs, sous le rapport de l'art, cet odieux dessein est mal exécuté. On donne au chevalier Desgrieux un caractère facile et foible, et si peu de principes, que l'on prévoit, dès les premières pages, qu'il cédera sans résistance aux séductions les plus viles; il falloit, au contraire, lui donner de l'énergie et de grands sentimens d'honneur; il falloit que, comptant trop sur sa force, il se crût à l'abri d'une véritable passion pour un objet méprisable, et que, victime de sa présomption et d'une passion violente, il fût entraîné, avec autant d'étonnement que d'horreur, dans l'abîme où l'auteur le fait tomber; alors on auroit vu des combats déchirans, des situations attachantes, et même un fonds de moral dans ce

plan. Au lieu de cela, cet ouvrage est sans mouvement. Il y a du naturel, mais sans couleur, et le vice y est peint avec une froideur et une espèce de simplicité révoltante. Enfin, le manque de talent se fait sentir au dénoûment, qui est fort tragique, et qui ne cause pas le moindre attendrissement. Le meilleur roman de l'abbé Prévôt est le Doyen de Killerine : il y a de la vérité dans les caractères et de l'intérêt dans les situations.

ROYAUTÉ. — Il y a des temps et des événemens qui interdisent naturellement la répétition de certains lieux communs. Par exemple, après tout ce qu'on a vu depuis vingt-neuf ans, les philosophes et les moralistes sont dispensés de nous répéter que le trône est environné d'écueils, qu'il n'est point de grandeur

Qui nous mette à l'abri d'un revers effroyable (1).

Et qu'au sein de la médiocrité la paix d'un heureux intérieur et d'une vie obscure, est bien préférable à ce rang suprême. Si nous ne savons pas tout cela, des discours et des livres ne nous l'apprendront point. Oui, la royauté n'est qu'un orageux esclavage, et dans tous les temps les rois ne sont que d'illustres victimes pompeu-

(1) Racan.

sement parées pour des sacrifices de tout genre. Si le souverain est despote, la crainte, la terreur, la défiance et les noirs soupçons lui font sentir dans tous les instans la fragilité de sa puissance. S'il est juste, s'il est bon, il souffre plus que ses sujets des calamités publiques, il s'en croit responsable. Chargé du bonheur de tous, la pitié, le plus beau sentiment du cœur humain, n'est jamais pour lui sans remords; s'il est assez grand pour triompher de ses passions, il est tourmenté par ses vertus. Alors même qu'il est aimé, il éprouve sans cesse toute l'amertume des jugemens les plus injustes; sa reconnoissance fait des mécontens et des envieux, ses amis sont haïs, et sa bonté est souvent appellée de la foiblesse; il est vrai que l'on finit toujours par rendre justice aux bons rois; mais, pour obtenir une grande réputation, indépendante de la gloire des armes, il leur faut plus de temps qu'aux autres hommes. Il est cependant une vertu qui leur gagne promptement tous les cœurs, c'est la clémence. Qui sait pardonner mérite en effet de régner, c'est-à-dire de gouverner des êtres fragiles, aveugles, inconséquens, capables de bien penser et de mal agir, de faire d'énormes fautes avec de bonnes intentions, de se jeter dans d'hor-

tibles excès, et de revenir au bien avec sincérité, et quelquefois avec enthousiasme.

« Les monarques (dit M. de Montesquieu) » ont tout à gagner par la clémence; elle est » suivie de tant d'amour, ils en tirent tant de » gloire, que c'est presque toujours un bonheur » pour eux d'avoir l'occasion de l'exercer. » (*Esprit des Lois*, tom. 1, chap. 21, liv. 6.)

SAIGNÉES.— Le médecin Gui Patin conte, dans ses lettres, que, voyant son beau-père âgé de soixante-quatre ans, prêt à succomber à une grande et longue maladie, il le saigna soixante *fois*, ce qui le ranima et le guérit. Voilà un singulier moyen de rappeler les forces vitales d'un vieillard; mais, dans le dix-septième siècle, on saignoit à outrance, et même de précaution, en parfaite santé, trois ou quatre fois par an. On mangeoit moins de légumes et beaucoup plus de viande; on étoit plus fort; les apoplexies, les coups de sang étoient les maladies les plus ordinaires. Aujourd'hui on saigne très-peu, et communément on substitue les sangsues à la saignée; avec ces différens systèmes, le nombre d'octogénaires et de centenaires est toujours à peu près le même dans tous les temps : c'est une singularité qu'il seroit difficile d'expliquer.

SALIÈRE. — Les anciens mettoient le sel au rang des choses qui devoient être consacrées aux dieux. C'est dans ce sens que le sel est surnommé *divin* par Homère et Platon. Si l'on oublioit de mettre la salière sur la table, on regardoit cet oubli comme un funeste présage. Les Romains imaginoient aussi que l'on offensoit les divinités qui président aux festins, si l'on renversoit la salière sur la table. De toutes ces idées nous vient sans doute la ridicule superstition qui fait croire à certaines personnes que le sel répandu sur la table est l'annonce d'un malheur.

SATIRES. — Danchet, poëte lyrique (1), fut aussi estimable par son caractère que par ses talens. Ayant été grossièrement insulté par un de ses rivaux, dans une sanglante satire, il fit en réponse une épigramme très-piquante, et se contenta de l'envoyer à son ennemi, en lui mandant qu'il lui donnoit sa parole d'honneur que personne ne la verroit; qu'il vouloit

(1) Ses meilleurs opéras sont *Tancrède*, *Idoménée* et *Camille*, reine des Volsques. Ce dernier opéra, qui n'est pas connu, et qui est fort intéressant, mériteroit d'être remis en musique.

seulement lui prouver combien ce genre méprisable est facile.

Quand la satire ne contient que la censure générale des ouvrages littéraires et des mœurs, elle a toujours un ton d'exagération qui la prive de toute utilité morale ; quand elle se permet d'outrageantes personnalités, elle n'est plus qu'un odieux libelle ; sous ce rapport, Boileau est un auteur très-coupable, et s'il n'eût fait que ses satires, loin d'avoir le rang glorieux qu'il occupera toujours dans la littérature française, il n'y auroit même pas une place honorable.

Dans le temps où M. de Voltaire étoit lié avec M. de Pompignan, voici ce qu'il lui mandoit sur la satire.

« La satire ne paroît jamais dans un jour » plus odieux que quand elle est lancée contre » des personnes qu'on a louées auparavant. » Cette rétractation n'est une flétrissure humi- » liante que pour son auteur. S'il n'estpas con- » tent des procédés de celui dont il a fait l'é- » loge, il doit se taire ; mais il ne faut pas » chanter la palinodie et se condamner soi- » même (1). »

Et depuis, M. de Voltaire, après avoir pro-

(1) Lettre à M. Le Franc, 14 avril 1739.

digué les plus grands éloges à M. Le Franc de Pompignan, a fait contre lui les plus sanglantes satires; il a eu les mêmes procédés pour J.-B. Rousseau, pour Demahis, pour lequel il avoit fait l'une de ses plus jolies épîtres, qui commence ainsi :

Vos jeunes mains cueillent les fleurs
Dont je n'ai plus que les épines, etc.;

Pour Maupertuis, après avoir fait pour lui ces quatre vers, que l'on mit au bas de son portrait :

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer.

Quelque temps après, il le déchira de la manière la plus cruelle; car Maupertuis étoit alors dangereusement malade. M. de Voltaire a passé sa vie à chanter ainsi la *palinodie* sur une infinité d'autres; mais la plus inexcusable de ces honteuses rétractations, fut celle qu'il fit contre le roi de Prusse, qui l'avoit comblé de bienfaits.

SCANDALE. — Le premier scandale public, et l'un des plus ridicules dont nous ayons été témoins depuis la révolution, fut la *pompe*

funèbre de Voltaire. On vit, sur un *char de triomphe*, à la fois massif et mesquin, une figure hideuse en cire, représentant le cadavre couché et tout nu de Voltaire; à ses pieds s'élevoient en pyramide tous les livres d'une édition de ses œuvres, presque aussi complète, mais infiniment plus volumineuse que celle que l'on vient d'offrir au peuple et à la jeunesse. Le char étoit entouré des danseuses et des chanteuses des chœurs de l'Opéra, figurant les *Muses*, dont on avoit quintuplé le nombre pour mieux honorer la mémoire du mort. Le temps étoit sombre, froid et pluvieux, et les rues remplies de boues; les Muses, légèrement drapées en blanc, et couronées de roses fanées, étoient crottées jusqu'aux genoux; elles trébuchoient à chaque pas sur un pavé gras, glissant et mouillé; elles psalmodioient, avec des voix enrouées, des hymnes lugubres à la gloire du défunt; mais il étoit impossible d'en entendre une seule parole, parce que leurs accens se perdoient dans les bruyantes acclamations du peuple et de toutes les poissardes de Paris, qui ne se lassoient point de crier : *Vive Voltaire!* Ce pauvre peuple, abusé en toutes choses, regardoit Voltaire comme le patriarche des jacobins et des *démocrates*. Il ignoroit que Voltaire, qui en effet avoit prêché une révolu-

tion, vouloit en même temps que le *peuple*, qu'il méprisoit profondément, le *sot peuple* (c'est son expression) n'y entrât pour rien, et qu'il n'eût jamais la moindre part au gouvernement, *parce que* (disoit-il) *je n'aime pas le gouvernement de la canaille* (1). Mais le peuple, qui savoit seulement que Voltaire avoit été bien impie et bien séditieux, se livroit pour lui au plus ardent enthousiasme. Tout à coup, au milieu de la marche triomphale, la tête ébranlée de l'effigie de Voltaire se détacha et alla rouler à ses pieds...... Les Muses épouvantées s'arrêtèrent; on recolla tant bien que mal la tête sur les épaules du squelette; ensuite la pluie survint tout-à-fait. Les *Filles de Mémoire* ne s'envolèrent point, et, malgré leur dignité, les unes allèrent chercher des parapluies, les autres entrèrent dans des boutiques; toutes se dispersèrent : ainsi finit cette fameuse pompe, qui laissa toutes les Muses enrhumées et couvertes de boue, et les Parisiens fort peu satisfaits d'un spectacle qu'on avoit annoncé avec emphase comme la cérémonie la plus dramatique, la *plus grecque* et la plus belle qu'on eût jamais vue.

Un scandale du même genre s'est renouvelé

(1) Dictionnaire philosophique.

depuis à la mort de Grétry. On conduisit la bière qui renfermoit sa dépouille mortelle à la porte de tous les spectacles pour y recevoir les *hommages* de toutes les actrices, qui déposèrent des *couronnes de fleurs* sur ce cercueil. Ce furent assurément les plus étranges *stations* que, depuis l'établissement du christianisme, on ait jamais fait faire à un corps mort. Dans aucun temps, l'oubli de toutes les convenances et le mauvais goût n'ont offert un spectacle aussi indécent et aussi ridicule ; mais le scandale, qui, de l'aveu de tous les gens raisonnables, surpasse tout ce qu'on a jamais vu de plus révoltant dans la littérature, c'est l'édition des œuvres *complètes* de Voltaire, à *bas prix*, pour que le peuple et les jeunes gens, qui communément ne sont pas riches, puissent l'acheter. Cette édition sera même plus que complète, puisqu'il est annoncé, dans le prospectus, qu'on y mettra jusqu'aux morceaux constamment désavoués par Voltaire, et dont ses lettres ne font aucune mention, mais que néanmoins quelques personnes lui ont attribuées, uniquement parce qu'ils étoient aussi impies que licencieux. On se demande comment il est possible que, sous le règne d'un prince religieux, et dans le moment où une méthode ingénieuse et facile enseigne à lire avec une extrême promptitude et sans frais, on ima-

gine de rassembler d'infâmes petites brochures dispersées, et en grande partie oubliées; de les tirer de la boue où elles étoient ensevelies, pour les réunir aux beaux ouvrages d'un écrivain célèbre; de souiller ainsi la collection de ses œuvres, en y mêlant un nombre prodigieux de productions exécrables, dans lesquelles les rois, les gouvernemens, les mœurs, la pudeur, la raison, la France et la religion sont également outragés (1); et de mettre cette dégoûtante édition à la portée du peuple et de la jeunesse!..... Quoi! la Henriade, OEdipe, Brutus, Sémiramis, Mérope, etc., se trouveront confondues, et pour ainsi dire étouffées au milieu de ces libelles, de ces viles rapsodies grossièrement burlesques et calomnieuses, et impudemment impies et obscènes! C'est jeter des pierres précieuses dans du fumier, ou couvrir de fange et d'immondices les fleurs les plus éclatantes d'un superbe parterre!..... Il est prouvé, par les lettres mêmes de Voltaire et de D'Alembert, qu'ils ont préparé et fait la révolution (voyez le mot *Révolution*); que Voltaire

(1) Ainsi qu'une infinité de particuliers qui y verront des calomnies atroces sur leurs parens et leurs pères. Par exemple, le fils de M. de La Baumelle y verra que, suivant l'opinion de Voltaire, son père *a mérité le carcan*, etc.

a écrit tous ses pamphlets, toutes ses infamies dans ce dessein; et l'on reproduit en *masse* ces élémens d'un bouleversement universel; et, quand tous les liens moraux, politiques et religieux, brisés avec violence, sont à peine foiblement renoués, on exécute *en* 1817, ce qu'on n'auroit osé faire il y a peu d'années! Enfin, on ne peut concevoir que des gens de lettres puissent avoir le funeste courage de se déclarer les éditeurs d'une telle réimpression. Ce n'est assurément pas pour rendre hommage à la mémoire de Voltaire, dont ce ramas impur d'indignes pamphlets flétrit et déshonore le caractère, les talens et la vie. Les libertins, les artisans et les crocheteurs ont *souscrit* pour avoir cette édition comme ils souscrivoient jadis au journal *du Père Duchesne*, uniquement pour lire tout ce qu'elle offre d'ignoble et de corrupteur. Croit-on qu'ils eussent souscrit, si l'on n'eût réimprimé que les bons ouvrages? Non, sans doute; cet empressement est donc un opprobre, c'est l'enthousiasme de la dépravation. Cette entreprise ne seroit-elle qu'une odieuse spéculation pécuniaire? Non; des gens de lettres sont incapables d'une si basse perversité. Si des auteurs sont inexcusables lorsqu'ils écrivent des turpitudes, combien sont plus coupables encore

ceux qui de sang-froid les recherchent, les recueillent et les produisent *pour gagner de l'argent!*... Je le répète, des gens de lettres ne peuvent s'abaisser à un tel excès. Aussi toutes les personnes qui aiment la littérature et qui pensent bien, sont persuadées que des raisons, qu'on ignore, ont donné l'étrange idée d'entreprendre cette édition. Les uns disent qu'elle ne sera nullement *complète*, et encore moins fidèle; qu'on en soustraira beaucoup d'infamies; et que, par d'heureux changemens, des phrases adroitement supprimées, des mots substitués à ceux qu'on retranchera, etc., on adoucira l'infernale méchanceté et l'obscénité dégoûtante des pamphlets qu'on est obligé de conserver par ce honteux respect humain qu'usurpent les mauvaises mœurs; d'autres soutiennent qu'un motif respectable a déterminé les éditeurs, et que le produit entier de l'édition sera donné à la *Société maternelle* ou à quelque autre établissement de bienfaisance, et nous sommes autorisés à croire que cette supposition est très-fondée; car on assure que les éditeurs ont dit que cette entreprise étoit *un impôt sur la corruption au profit des infortunés.* Nous n'en doutons pas, et sans doute la misère publique exige tous les sacrifices, mais à l'exception d'un seul, la *réputation* et par conséquent l'honnê-

teté ; et, quoiqu'il soit pénible de désapprouver une action charitable, nous oserons rappeler, pour l'intérêt de la morale et des mœurs, qu'il *n'est pas permis de faire un mal pour opérer un bien* (1).

SCIENCES. — Dans toutes les choses qui ne tiennent essentiellement (du moins en apparence) ni à la morale, ni à l'imagination ni à l'âme, on a fait de grands progrès depuis un siècle. On a fait des découvertes immenses en physique, en chimie et dans l'histoire naturelle ; découvertes qui ont eu la plus heureuse influence sur presque tous les arts d'industrie. Parmi toutes ces sciences perfectionnées, il en est une qui convient également aux femmes, aux gens du monde, aux solitaires, à la jeunesse et même à l'enfance, c'est la botanique. J'en ai détaillé les avantages relativement à l'éducation (il y a trente ans) dans mon *Discours sur la Botanique* (2).

Durant mon expatriation, étant en Alle-

(1) Comme la souscription est remplie, nous espérons et désirons, pour l'honneur des lettres, que les éditeurs ne diffèrent plus à rendre compte au public, par la voie des journaux, du noble emploi de l'argent, et que l'on sache positivement à quel hôpital il a été donné.

(2) Réuni à mes autres Discours moraux et formant un volume.

magne, et dans la solitude d'une chaumière où j'ai passé dix-huit mois, je fis une petite découverte en histoire naturelle, qui, bien que très-minutieuse par elle-même, fait connoître non un fait isolé, ne se rattachant à rien, mais *une loi de la nature*, totalement ignorée jusqu'alors. Je fis sur ce sujet un petit mémoire de quinze pages que j'envoyai à Berlin, à un savant de mes amis (M. le pasteur Bocquet), qui lut ce mémoire à l'Académie royale des sciences, où l'on convint unanimement que cette petite découverte étoit incontestable. On en parla même dans ce temps (en 1796) dans quelques papiers allemands. Voici en peu de mots ce que c'est. Il est dit, dans le dictionnaire de Bomare et dans tous les ouvrages d'histoire naturelle, que les herborisations des agathes sont *des jeux de la nature*. Il est certain que les représentations grossières de figures, d'animaux, de ruines qui se trouvent sur certains cailloux, sont *des jeux de la nature;* et s'il est vrai, comme le dit Pline, qu'on ait trouvé en Sicile, sur les bords du fleuve *Achates* (1) une pierre sur laquelle on voyoit figuré

---

(1) Du nom de ce fleuve vient, dit-on, celui d'agate, parce qu'on prétend que les premières agates furent trouvées sur ses bords.

Apollon entouré des neuf Muses, c'étoit *un jeu de la nature*. Mais les agates herborisées n'en sont nullement un. Ayant mis un jour des couleurs à la gouache, du blanc de plomb et du carmin sur une palette, je posai, sans y penser, cette palette sur un plan légèrement incliné, ce qu'on évite toujours de faire, afin que les couleurs mouillées ne se mêlent pas ensemble. Au bout d'une heure, je trouvai que le carmin avoit coulé doucement par filets imperceptibles dans le blanc de plomb, et que cette infiltration formoit l'herborisation la plus parfaite, et dont nul pinceau ne pouvoit imiter la délicatesse. Ce phénomène est connu des peintres; mais ils le voient rarement, puisqu'ils ont toujours l'attention de poser bien à plat leurs palettes, pour laisser sécher leurs couleurs. Curieuse de voir si ce que je croyois l'ouvrage du hasard se renouvelleroit, j'en fis une seconde épreuve avec du massicot et de l'encre de la Chine, qui formèrent exactement la même chose. Alors je fis de suite plus de deux cents expériences (que j'ai souvent repétées depuis), et qui toutes eurent le même résultat. Quand la palette est trop inclinée, et qu'une des couleurs tombe brusquement en larges filets ou en gouttes dans l'autre, elle ne forme que des accidens, des rayures et des mou-

chetures ; il faut, pour l'herborisation, qu'elle s'infiltre doucement. Ceci me fit réfléchir sur les brillantes *herborisations* que produit constamment la gelée sur les vitres, et sur le prodige de la prétendue *palingénésie* de la fougère (1), qui tient certainement à la même loi, ainsi que sur la formation fortuite mais toujours sûre de *l'arbre de Diane*, jolie expérience si connue des chimistes. Épiant toutes les herborisations, je remarquai que, lorsqu'on a bu du lait bien crêmeux dans un gobelet de verre, ce qui reste attaché aux parois intérieures du gobelet, forme bientôt, en s'écoulant des bords jusqu'au fond, une charmante herborisation. J'acquis donc la certitude que toutes ces herborisations ne sont point les effets d'un hasard capricieux, mais qu'elles sont invinciblement dirigées et formées par une loi invariable et constante. J'en conclus que les agathes herborisées se forment ainsi : des feux intérieurs (1) mettent en fusion et sous la terre diverses substances, et, suivant leurs positions respectives, ou se mêlent par infiltration, ou d'une manière précipitée, et forment des dendrites ou des pierres rayées, mouche-

(1) Voyez ce mot dans le Dictionnaire de Bomare.

(2) Les dendrites, ou agathes herborisées, se trouvent toujours dans les environs des volcans.

tées, etc. Il n'y a point de loi sans but : je laisse aux naturalistes à découvrir celui de cette singularité, qui n'est peut-être qu'une surabondance de la magnificence suprême qui a semé dans l'univers tant de beautés cachées qui sont imperceptibles à nos yeux. Il est possible encore que ces mystérieuses herborisations, images des végétaux, tiennent à l'homogénéite du plan général de la création, et qu'elles fassent partie de ces ressemblances emblématiques et de ces rapports réels qui semblent unir et confondre ensemble les trois règnes, et dont nous avons déjà, dans cet ouvrage, donné quelques aperçus. (Voy. *Spectacle de la nature.*)

SCULPTURE. — Un sculpteur moderne, d'un talent éminent, a établi l'usage, suivi déjà par quelques autres, de parer les statues d'ornemens d'or. Nous avons vu une Hébé charmante, qui tenoit une coupe d'or. M. le comte de Somarive possède, dans sa belle collection, une Madeleine du même artiste. Cette figure, dont l'expression est admirable, tient une croix, dont la couleur imite celle du bois.

Nous avouons que cette bigarrure (quoiqu'elle soit autorisée par de grands exemples modernes) ne nous paroît pas d'un goût parfaitement pur. On prétend que les anciens ont employé ce

mélange : on assure qu'on a trouvé, sur des statues antiques, des marques qui prouvoient qu'elles avoient été ornées de colliers, de bracelets, de diadèmes, de pendans d'oreilles détachés du bloc ; mais il faut songer que, dans l'antiquité, ces statues étoient des objets du culte, et que tous ces ornemens détachés pouvoient bien n'être que des dons et des offrandes de leurs adorateurs ; offrandes qu'on aura fixées et rivées sur les statues pour les mieux conserver, et qui, dans ce cas, auroient laissé des marques ineffaçables. D'ailleurs, si ce mélange par lui-même ne vaut rien, il faudroit avoir le courage de le condamner, quoique les anciens en eussent inventé l'usage, d'autant plus qu'il est du moins certain qu'ils n'ont point ainsi bigarré leurs chefs-d'œuvre.

Rappeler, dans la sculpture, l'idée du coloris, est une maladresse, et par conséquent un grand défaut de goût.

La sculpture est un art sévère, qui, malgré l'avantage du relief, ne prétend nullement à l'illusion séduisante que peut avoir la peinture. La sculpture ne veut point tromper ; elle ne veut qu'offrir une imitation parfaite de la forme et de l'expression de la figure humaine ; elle ne prétend point qu'on s'y méprenne ; et, si elle le vouloit, elle sortiroit de ses limites, et

elle se dégraderoit; car les artifices qu'elle pourroit employer pour y parvenir, ne produiroient qu'une illusion effrayante et grossière, dénuée d'art et de génie. Tout ce qui, dans la nature, n'a point de relief, n'est pas du ressort de la sculpture : c'est pourquoi tant d'anciens sculpteurs ont poussé la sévérité jusqu'à représenter l'œil sans prunelle, parce que la prunelle n'a point de relief. Une belle statue de marbre blanc, parée d'ornemens d'or, en offrant en réalité des parures qu'on a vues sur des figures humaines, ne représente plus qu'un fantôme. D'ailleurs, si un artiste célèbre se permet ces licences, d'autres pousseront cet excès beaucoup plus loin. On rayera d'or les draperies des statues, on les couvrira de perles et de pierreries, on finira par les colorer; on fera des mannequins d'une couleur terne, fausse, sans transparence et sans reflets, enfin, de ridicules poupées, qui n'auront pas même la repoussante illusion des figures de Curtius.

On ne pourroit supporter ces ornemens d'or, étrangers à l'art, que dans des figures de bronze, dont la couleur imite assez bien celle des Indiens et des Africains; mais craignons les innovations, dont les conséquences sont toujours si dangereuses avec le temps, et rejetons de petites inventions puériles, qui ne tiennent en

rien à l'art, qui ne sont le fruit d'aucune étude, et qui ne coûtent aucune espèce de travail.

Une bigarrure heureuse en sculpture, du moins citée comme telle, est, à Rome, la statue de saint Stanislas, représentant le saint mort et couché, avec son habit de religieux; la figure est en marbre blanc et l'habit en marbre noir.

On voyoit jadis, dans le jardin de Mouceaux, un beau groupe bigarré de sculpture, formant une fontaine (exécutée par un sculpteur plein de talent, Julien), et dont l'auteur de ce Dictionnaire avoit donné l'idée. C'est une jeune femme en marbre blanc, dans une baignoire de marbre jaune antique, dans laquelle une négresse africaine, tenant une urne, versoit de l'eau (1).

Nous avions proposé aussi un autre sujet de fontaine de *jardins*, que la mort empêcha Julien d'exécuter. Comme on ne pouvoit donner qu'un filet d'eau, cette fontaine eût représenté un Amour arrosant un myrte; l'eau qui tombe d'un arrosoir ne produit qu'une petite pluie.

(1) On ignore dans quelles mains a passé ce beau morceau de sculpture. Nous avions imaginé d'abord Vénus dans une baignoire et les Grâces versant l'eau : on préféra le sujet cidessus.

Le Bernin, chargé de faire une fontaine à Rome sur la place d'Espagne, et ne pouvant aussi disposer que d'un très-petit filet d'eau, imagina quelque chose de beaucoup plus ingénieux; il représenta une barque qui se brise, et qui, en chavirant, fait jaillir quelques petits jets d'eau (1).

M. Marmontel a dit, dans la langue de Fontenelle et de Marivaux, qu'en littérature, *avoir trop d'esprit, c'est n'en avoir pas assez;* ce qui signifie que, lorsqu'on a assez peu de goût et de jugement pour mal placer une *gentillesse* ou un *trait brillant*, on manque d'*esprit* sur ce point, quoiqu'on puisse en avoir beaucoup à d'autres égards, et cela est incontestable. La littérature de nos jours offre, sous ce rapport,

---

(1) Ce fut lui qui, chargé de faire le mausolée du pape Alexandre VII, sur la plate-forme d'une porte formant au-dessous de cette plate-forme un enfoncement revêtu de marbre noir, en fit l'un des plus beaux monumens de cette admirable église. Il représenta le pape mourant entre les bras de la Religion et de l'Espérance, tandis que la Charité cherche à lui cacher la Mort, qui soulève un peu de la draperie étendue sur l'enfoncement de la porte qui paroît être l'antre lugubre de la Mort. Voilà une idée à la fois spirituelle, ingénieuse et frappante, et dans un grand genre, choses rarement réunies, surtout en peinture, et particulièrement en sculpture.

un vaste champ à la critique. Mais la peinture et la sculpture modernes sont en général exemptes de ces défauts choquans ; car on ne compte point, parmi nos grands peintres, le faux et maniéré Boucher. (Voyez *Tableaux.*)

Les sculpteurs françois Gougeon, Puget, Bouchardon, Pigal, Oudon, Julien, Allégrin, ont formé une excellente école qu'illustrent encore plusieurs sculpteurs d'un grand talent, qui existent dans ce moment : tous ont parfaitement étudié l'antique, et montrent, dans leurs productions, la noble sévérité qui convient particulièrement à leur art dans tous les grands sujets. Mais cette sévérité n'exclut point l'imagination ; on pourroit désirer parfois, dans leurs compositions, quelque chose de plus ingénieux. Il nous semble qu'à cet égard, nos peintres ont sur eux un grand avantage.

SERMON. — La morale n'a toute la force qu'elle peut avoir que lorsqu'elle promet un prix immense pour les sacrifices continuels qu'elle exige, et lorsque ses préceptes, aussi anciens que purs et sacrés, sont enseignés par un orateur à la fois humble, énergique, éloquent, chargé spécialement de cette respectable mission, dont la vie entière puisse offrir le modèle le plus parfait de toutes les vertus, et

qui, ne s'appuyant jamais sur lui-même, ne nous parle de nos devoirs, ne nous ordonne de les suivre qu'au nom de la divinité!........ Voilà ceux auxquels appartient véritablement le droit sublime de rétablir la morale et les mœurs. Mais quelle influence dans ce genre peuvent raisonnablement avoir des hommes également inconséquens dans leur conduite et dans leurs discours, donnant leurs propres opinions comme des oracles; déclarant avec arrogance que tous ceux qui ne s'y soumettent pas sont des imbéciles, des hommes orgueilleux, intrigans, vindicatifs, pleins de foiblesses et de contradictions, et soutenant alternativement et toujours le pour et le contre?......

SIÈCLE (DIX-SEPTIÈME). — J'ai esquissé dans plusieurs articles de cet ouvrage, et j'ai tâché de peindre dans quelques autres (1), ce que les mœurs, la littérature offrirent de plus brillant dans ce beau siècle; mais il manque à ce tableau un résultat, et frappant et véritablement utile. Je l'ai trouvé en *trois pages*, dans l'extrait d'un ouvrage de M. de Bausset, inséré dans le Mercure (1815); dans plusieurs choses il y a une certaine solidité de jugement à

(1) *La duchesse de La Vallière*, *madame de Maintenon*.

laquelle une femme (dont les connoissances sont toujours bornées) ne sauroit atteindre. L'admiration alors est pour nous d'un assez grand mérite; l'émulation seroit une présomption.

Voici ce passage sur les dix-septième et dix-huitième siècles :

« A l'époque où Bossuet et tous les grands » hommes de son temps commencèrent leur » carrière, il n'y avoit en France que des col- » léges dirigés par des religieux. C'est cepen- » dant dans cette institution monastique, où » l'on n'enseignoit que du grec, du latin et la » religion, et encore en province, que se for- » ma Bossuet. C'est là que se formèrent ses il- » lustres contemporains; et ces véritables phi- » losophes n'étudièrent d'autre philosophie que » la philosophie scholastique, où notre mo- » derne idéologie n'a vu que des inutilités et » d'inintelligibles abstractions.

» Il n'y avoit alors d'autres modèles à offrir » aux jeunes gens, que les écrivains de l'anti- » quité profane ou sacrée. Les ouvrages que vit » éclore le règne de Louis XIV, ces ouvrages » aussi classiques, et pour nous plus classiques » peut-être que ceux des anciens, parce qu'ils » sont écrits dans notre langue et avec nos pen- » sées, n'existoient encore que dans le génie » de leurs auteurs, et la jeunesse studieuse étoit

» réduite, pour les modernes, à quelques stro-
» phes de Malherbe ou aux écrits de Montai-
» gne, dont les meilleurs esprits de ce siècle
» méprisoient le cynisme, et la philosophie va-
» niteuse et sceptique. Et nous, avec tant de
» secours et d'établissemens littéraires incon-
» nus alors, académies, athénées, cours publics
» et particuliers, prix académiques, etc., que
» la vanité ou l'intérêt personnel, bien plus
» que l'intérêt des lettres, ont multipliés; nous
» qui joignons, à une connoissance plus ap-
» profondie peut-être de l'antiquité, ou du
» moins à une plus longue jouissance de ses
» chefs-d'œuvre, l'étude des ouvrages immor-
» tels du grand siècle, comment se peut-il que
» nous soyons restés si loin de leurs auteurs
» dans tous les genres qu'ils ont traités? Les
» esprits sont-ils affoiblis? La nature est-elle
» épuisée? Non sans doute; mais la société est
» changée. La nature, si l'on me permet cette
» comparaison, est le père des esprits; mais la
» société est la mère et la nourrice des talens;
» et les germes qu'elle reçoit de la nature, elle
» les développe avec plus ou moins de succès;
» elle leur donne une direction plus ou moins
» heureuse, suivant ses propres dispositions;
» son tempérament, si j'ose le dire, est l'esprit
» qui y domine. Sous Louis XIV, la société,

» occupée de religion, de morale, de choses
» élevées et sérieuses, offroit aux bons esprits
» une nourriture substantielle, et il lui suffisoit
» des livres sacrés des pères de l'église, et de
» quelques auteurs de l'antiquité, pour pro-
» duire les écrivains, les orateurs, les philo-
» sophes, les moralistes, les poëtes, qui ont il-
» lustré cette belle époque de l'esprit humain;
» et cette littérature si grave, même dans les
» genres les plus familiers et les sujets les plus
» plaisans. La société qui a succédé, dissipée,
» dédaigneuse, irréligieuse, frivole, occupée
» d'intrigues, de plaisirs et d'argent, avec tous
» les modèles de l'antiquité et tous les chefs-
» d'œuvre de l'âge précédent, n'a pu faire que
» des géomètres, des physiciens, des natura-
» listes; car, quoique le siècle de Louis XIV
» ait eu des géomètres et des physiciens, et
» le dix-huitième siècle des écrivains célèbres,
» c'est l'éloquence et la poésie qui distinguent
» entre tous les autres le dix-septième siècle, et
» le progrès des sciences physiques, qui est le
» plus beau titre de gloire de l'âge suivant; et
» l'on peut remarquer qu'en rendant au siècle
» de Louis XIV les hommes ou les ouvrages du
» dix-huitième siècle qui lui appartiennent en-
» core, et qui vont jusque vers 1740, ce qui
» nous reste des uns ou des autres est bien loin

» d'être sans reproche. Voltaire, dans la der-
» nière moitié de sa vie littéraire, est un dange-
» reux et coupable bel esprit (1); J.-J. Rousseau,
» un sophiste qui combat tout le monde et se
» combat lui-même. Montesquieu eût été jugé
» dans le siècle de Louis XIV avec bien moins
» d'indulgence que dans le nôtre, et son style
» n'auroit pas obtenu grâce pour ses erreurs.
» Que l'on suppose ces mêmes hommes nés
» dans le siècle de Louis XIV, et élevés par cette
» forte société; ils auroient marché les égaux des
» plus beaux génies de cette époque; mais leur
» malheur ou le nôtre a été qu'ils aient voulu se
» faire docteurs en morale et en politique dans
» une société qui ne pouvoit produire que des
» savans en physique. Qu'on nous rende le
» siècle de Louis XIV, ses mœurs, son esprit,
» et il s'élèvera des Bossuet et des Corneille. La
» nature inépuisable est toujours féconde; mais,
» ou bien la société ne la seconde pas, et alors
» les esprits avortent, ou elle la contrarie, et il
» paroît des talens dangereux qui déchirent le
» sein qui les a portées. »

(1) Et dans la première moitié aussi; car ce fut dans sa première jeunesse qu'il fit l'*Épître à Uranie*, et plusieurs libelles qui le firent mettre à la Bastille, et enfin bannir de France.

SINGULARISER (La manie de se). — Quand on n'a point de moyens de se distinguer, et qu'on a de la vanité, on occupe de soi comme on peut; c'est la gloire des personnes dépourvues de talens et d'esprit. De là, les évanouissemens à l'aspect d'une chauve-souris ou d'une araignée. Les hommes prennent des moyens moins puérils; les uns jouent la distraction; les autres affectent les défauts qu'ils n'ont pas. Lorsqu'on est sot et vain, on aime mieux importuner et déplaire que de n'être pas remarqué.

SOCIÉTÉ (du dix-huitième siècle). — Vers le milieu du dix-huitième siècle (1), de grands souvenirs et des traditions récentes maintenoient encore en France de bons principes, des idées saines et des vertus nationales, affoiblies déjà néanmoins par des écrits pernicieux et par un règne plein de foiblesses; mais on trouvoit encore, à la ville et à la cour, ce ton de si bon goût, cette politesse dont chaque François avoit le droit de s'enorgueillir, puisqu'elle étoit citée, dans toute l'Europe, comme le modèle le plus parfait de la grâce, de l'élégance et de la noblesse. A cette époque, on rencontroit, dans la société, plusieurs femmes

(1) Vers 1770.

et quelques grands seigneurs qui avoient vu Louis XIV : on les respectoit comme les débris d'un beau siècle ; la jeunesse, contenue par leur seule présence, devenoit naturellement, auprès d'eux, réservée, modeste, attentive ; on les écoutoit avec intérêt ; on croyoit entendre parler l'histoire. On les consultoit sur l'étiquette, sur les usages ; leur suffrage étoit le succès le plus désirable pour ceux qui débutoient dans le monde ; enfin, contemporains de tant de grands hommes en tout genre, ces vénérables personnages sembloient placés dans la société pour maintenir les idées d'urbanité, de gloire, de patriotisme, ou du moins pour y suspendre une triste décadence ! Mais bientôt l'expression de ces sentimens ne fut presque plus qu'un noble langage, qu'une simple théorie de procédés généreux et délicats ; on ne tenoit plus à la vertu que par un reste de bon goût, qui en faisoit aimer encore le ton et l'apparence. Chacun, pour cacher sa manière de penser, devint plus rigide sur les bienséances ; on raffina (dans la conversation) sur la délicatesse, sur la grandeur d'âme, sur les devoirs de l'amitié ; on créa même des vertus chimériques ; rien ne coûtoit en ce genre ; l'heureux accord entre les discours et la conduite n'existoit plus. Mais l'hypocrisie se dé-

cèle par l'exagération; elle ne sait où s'arrêter; la fausse sensibilité n'a point de nuances; elle n'emploie jamais, pour se peindre, que les plus fortes couleurs, et toujours elle les prodigue ridiculement. Il s'établit, dans la société, une secte très-nombreuse d'hommes et de femmes qui se déclarèrent partisans et dépositaires des anciennes traditions sur le goût, l'étiquette et même la morale, qu'ils se vantoient d'avoir perfectionnée : ils s'érigèrent en juges suprêmes de toutes les convenances sociales, et s'arrogèrent exclusivement le titre imposant de *bonne compagnie*. Un mauvais ton et toute aventure scandaleuse excluoient ou bannissoient de cette société; mais il ne falloit ni une vie sans tache, ni un mérite supérieur pour y être admis. On y recevoit indistinctement des esprits forts, des dévots, des prudes, des femmes d'une conduite légère; on n'exigeoit que deux choses : un bon ton, des manières nobles, et un genre de considération acquis dans le monde, soit par le rang, la naissance ou le crédit à la cour, soit par le faste, les richesses, ou l'esprit et les agrémens personnels.

Les prétentions même, peu fondées lorsqu'on les soutient constamment, finissent toujours par assurer dans le monde une sorte

d'état plus ou moins honorable, suivant leur genre, surtout lorsqu'on a de la fortune, un peu d'esprit et une bonne maison; les observateurs et les gens malins s'en moquent; mais on y cède; il semble que leur tenacité les justifie. Les fats, décriés et méprisés par toutes les femmes, n'en passent pas moins pour des hommes à bonnes fortunes; les importans sans crédit n'en imposent à personne; cependant ils sont ménagés et sollicités par tous les ambitieux et les intrigans qui, à tout hasard, sur leur parole, pensent qu'il est prudent de les mettre dans leurs intérêts. Les prudes obtiennent les égards extérieurs qui sont dus à la vertu; les pédans, sans instruction réelle, jouissent, dans la conversation, de presque toutes les déférences accordées aux savans. En réfléchissant sur ce bonheur infaillible des prétentions persévérantes, qui pourroit attacher une grande importance aux succès de société?

Le cercle usurpateur et dédaigneux dont on vient de parler, cette société si dénigrante pour toutes les autres, excita contre elle beaucoup d'inimitiés : mais, comme elle recevoit dans son sein tous ceux qui avoient un mérite supérieur bien reconnu, ou ceux que quelques brillans avantages mettoient à la mode, l'animosité qu'elle inspiroit étant évidemment pro-

duite par l'envie, ne servit qu'à lui donner plus d'éclat, et l'on s'accorda unanimement à la désigner par le titre de *grande société*, qu'elle a gardé jusqu'à la révolution ; ce qui ne vouloit pas dire *plus nombreuse*, mais ce qui, dans l'opinion universelle, signifioit la mieux choisie et la plus brillante par le rang, la considération personnelle, le ton et les manières de ceux qui la composoient. Là, dans les cercles trop étendus pour autoriser la confiance, et qui, en même temps, ne l'étoient pas assez pour que la conversation générale y fût impossible ; là, dans les assemblées de quinze ou vingt personnes, se trouvoient, en effet, réunies toute l'aménité et toutes les grâces françoises. Tous les moyens de plaire et d'intéresser y étoient combinés avec une étonnante sagacité. On sentit que, pour se distinguer de la mauvaise compagnie et des sociétés vulgaires, il falloit conserver (en représentation) le ton et les manières qui annonçoient le mieux la modestie, la réserve, la bonté, l'indulgence, la décence, la douceur et la noblesse des sentimens. Ainsi le seul bon goût fit connoître que, seulement pour briller et pour séduire, il falloit emprunter toutes les formes des vertus les plus aimables. La politesse, dans ces assemblées, avoit toute l'aisance

et toute la grâce que peuvent lui donner l'habitude prise dès l'enfance et la délicatesse de l'esprit; la médisance étoit bannie de ces conversations générales; son âcreté ne pouvoit s'allier avec le charme de douceur que chaque personne y apportoit. Jamais la discussion n'y dégénéroit en dispute. Là se trouvoit, dans toute sa perfection, l'art de louer sans fadeur et sans emphase, de répondre à un éloge sans le dédaigner et sans l'accepter; de faire valoir les autres sans paroître les protéger, et d'écouter avec une obligeante attention. Si toutes ces apparences eussent été fondées sur la morale, on auroit vu l'âge d'or de la civilisation. Étoit-ce hypocrisie? Non, c'étoit l'écorce des mœurs anciennes, conservée par l'habitude et le bon goût, qui survit toujours quelque temps aux principes, mais qui, n'ayant plus alors de base solide, s'altère peu à peu, et finit par se gâter et se perdre à force de raffinement et d'exagération.

Dans les cercles moins étendus de cette même société, on montroit beaucoup moins de circonspection; le ton, qui ne cessoit jamais d'être d'une rigoureuse décence, y étoit beaucoup plus piquant. On n'y attaquoit l'honneur de personne : on y vouloit toujours de la délicatesse; néanmoins, sous les formes artifi-

cieuses de la confiance, de l'étourderie et de la distraction, on y pouvoit médire sans scandale ; on n'y excluoit point les traits les plus perçans, pourvu qu'ils fussent lancés avec adresse et sans colère apparente, car on ne pouvoit médire de ses ennemis reconnus. Il falloit que la médisance ne fût pas suspecte, et que, pour s'en amuser, l'on pût y croire. Dans la société, même intime, la malignité respectoit les liens du sang, l'amitié, la reconnoissance, et les gens qu'on recevoit chez soi : d'ailleurs, les indifférens y étoient sacrifiés sans scrupule. On n'y flétrissoit point leur réputation ; mais on s'y moquoit du mauvais ton, des expressions et des manières *provinciales* ou vulgaires ; on y tournoit en ridicule ceux qu'on n'aimoit pas ; c'étoit les immoler, car ces arrêts frivoles avoient force de loi, et cela devoit être. Partout où se trouve une association généralement regardée comme supérieure à toute autre du même genre, se trouve aussi un tribunal, dont les juges prononcent des sentences irrévocables. A qui en appelleroit-on, lorsqu'il n'existe pas de puissance souveraine à laquelle il soit possible de recourir ? Quand on ne trouve plus dans le monde cette prééminence d'une société établie d'un sentiment unanime, arbitre du bon goût, dispensatrice des

éloges les plus désirables, et juge de toutes les convenances; l'arme puissante du ridicule est brisée; et c'est pourquoi il n'y a point de ridicules chez les peuples grossiers ou tombés dans la barbarie, et même parmi ceux qui ont été, durant long-temps, agités par de violentes secousses politiques. Après de tels orages, l'essentiel et le plus pressé est de rétablir les principes; mais les grâces ne s'organisent point, on ne les rappelle point par des édits; elles prennent aisément la fuite; il faut du temps pour les ramener. Le seul ridicule qui puisse subsister dans la décadence même du bon goût, est celui de la sottise unie à l'insolence; celui-là sera toujours universellement senti, dans tous les pays et chez toutes les nations.

Pour achever de peindre la *grande société* du dix-huitième siècle, il faut dire encore que, dans ses comités les plus intimes, on exigeoit que la médisance fût, pour ainsi dire, *dispersée*; un même personnage qui se seroit constamment chargé de la répandre, eût été odieux. On vouloit surtout de la grâce, de la gaieté ou de l'originalité : la méchanceté noire est toujours triste, elle a quelque chose de vulgaire et de grossier; elle eût produit d'ailleurs une trop grande disparate avec le langage habituel; elle étoit de mauvaise compagnie.

Ce qu'on ne pardonnoit jamais, ce que rien ne pouvoit excuser, c'étoit la bassesse ou des manières ou du langage, et celle des actions, quand elle étoit bien avérée. On n'avoit plus assez de principes pour être profondément indigné au fond de l'âme d'une bassesse qui aurait valu une grande fortune ou une belle place; mais on avoit encore plus de vanité que de cupidité, et tant que l'orgueil conserve ce caractère, il peut ressembler à la grandeur. Quand les bassesses utiles étoient faites avec de certaines précautions et de certaines formes, on feignoit facilement, si elles réussissoient, de ne voir en elles qu'une habileté permise : ainsi que les voleurs chez les Lacédémoniens, les maladroits seuls étoient punis. On n'a jamais vu du moins dans ce temps, de bassesses effrontées, et c'est encore beaucoup; jamais on n'a vu un ami supplanter à la cour un ami, ou un ministre disgracié abandonné lâchement par ceux qui lui avoient fait une cour assidue pendant la faveur : au contraire, comme le cœur et les principes avoient infiniment moins d'influence sur la conduite que la vanité, on mettoit du faste et de l'éclat à toutes les actions généreuses : on finit par y mettre de l'arrogance : on ne se contenta pas d'aller voir un ministre exilé; on lui rendit une espèce de

culte, on le déifia, on brava ouvertement le souverain qui l'avoit exilé...

On l'a déjà dit, le code moral de cette brillante société n'étoit plus appuyé que sur une base fragile, prête à s'écrouler; mais il y avoit encore des législateurs et des juges, les lois n'étoient point abrogées. Cette *grande société*, ou la *bonne compagnie*, ne se bornoit pas à prononcer des arrêts frivoles sur le ton et les manières; elle exerçoit une police sévère très-utile aux mœurs, et qui formoit une espèce de supplément aux lois; elle réprimoit, par sa censure, les vices que ne punissoient pas les tribunaux, l'ingratitude, l'avarice: la justice se chargeoit du châtiment des mauvaises actions, et la société de celui des mauvais procédés. Sa désapprobation générale ôtoit, à celui qui en étoit l'objet, une partie de sa considération personnelle: l'exclusion de son sein avoit la plus funeste influence sur la destinée. On bouleversoit une existence par ces paroles terribles: *tout le monde lui fait fermer sa porte;* ce qui ne s'entendoit que des personnes de cette société; cette puissance n'étoit ni celle de la royauté, ni celle des parlemens et des cours judiciaires: c'étoit celle de l'honneur; elle fut souveraine jusqu'à la révolution, et les personnes qui l'exerçoient d'un consente-

ment unanime, sans opposition comme sans révolte, avoient d'autant mieux le droit de s'appeler exclusivement la *bonne compagnie*, qu'elles n'abusèrent jamais de cet empire. Légères dans les médisances qui ne flétrissoient point la réputation, elles ne s'accordoient à croire les accusations déshonorantes que sur la clameur publique et universelle, et sur les preuves morales les plus fortes; mais, par une admirable équité; cet honneur, plus délicat que les lois, n'étoit pas, par cette raison même, aussi absolu qu'elles : ses arrêts, n'étant pas fondés sur des preuves irrécusables, n'étoient point sans appel; ils reléguoient seulement dans la mauvaise compagnie; mais ils n'y fixoient pas sans retour. Nous l'avons déjà dit, et il n'est pas inutile d'insister sur cette vérité, on n'a jamais établi la différence qui se trouve entre une personne flétrie par l'opinion publique, ou flétrie par un fait éclatant, incontestable, ou un jugement légal. On a même toujours confondu ces deux choses : on dit également de ces deux personnes qu'elles sont *déshonorées*, et cela n'est ni juste ni vrai.

Qui dit *opinion*, dit une croyance sans preuves positives; si de telles preuves existoient, ce seroit plus une *opinion*; ce seroit un jugement formel; irrévocable : il n'appartient

qu'à un tel jugement de *déshonorer*. La simple opinion, quelque générale, quelque fondée qu'elle puisse paroître, place, comme on vient de le dire (lorsqu'elle attaque l'honneur), dans la mauvaise compagnie, l'individu qu'elle condamne; mais cette sentence n'est pas irrévocable, parce qu'elle n'a point la puissance de *déshonorer*. C'est pourquoi on a vu des gens flétris par l'opinion, être de fort mauvaise compagnie pendant dix, quinze et vingt ans, et ensuite, par un changement de mœurs, par des événemens heureux, prendre subitement une autre existence, et redevenir de très-bonne compagnie. Un homme flétri par une procédure publique, ou qui a fui devant une armée d'une manière non équivoque, est déshonoré sans retour, parce que le déshonneur ne s'efface point. Il n'y a, dans ces accusations du monde, ni témoins légitimes, ni confrontations, ni certitude absolue, et certainement il s'y mêle toujours beaucoup d'inventions calomnieuses. Une femme, pour une seule aventure éclatante, peut être perdue, si on ne peut la nier; une femme, après mille déréglemens, peut ne pas l'être, et peut se relever, s'il n'y a sur elle que des *ouï-dire* et que l'opinion. Cela est juste, parce que le principe, que le déshonneur, c'est-à-dire la *tache ineffaçable*

ne peut exister qu'avec des *preuves irrécusables*, est de toute équité et de toute utilité. Si l'opinion avoit le pouvoir de déshonorer, la méchanceté n'auroit plus de bornes, la calomnie n'auroit plus de frein. Il faut admirer comment, sans lois et sans règlemens, les choses se sont naturellement établies dans la société. Si l'opinion n'avoit aucun pouvoir, le vice seroit d'une effronterie hideuse, et ces gens faibles et timides se laisseroient entraîner beaucoup plus facilement. L'opinion, dans une société bien réglée, a précisément le degré d'influence nécessaire, et son parfait équilibre est le meilleur soutien des bonnes mœurs.

SOMPTUAIRES (LOIS). — Les lois somptuaires ont deux grands inconvéniens, celui d'attenter à la liberté et celui d'être facilement éludées. Le respect pour les lois est la véritable preuve d'un bon gouvernement et le seul gage réel d'une liberté solide. Une loi est donc mal conçue, et même essentiellement vicieuse, lorsqu'elle laisse des moyens faciles de se soustraire à ce qu'elle prescrit, ou lorsqu'en obéissant aux termes du décret, on peut agir impunément contre l'esprit de la loi; alors la loi est inutile et ridicule, et cela seul est à la fois un grand scandale et un grand malheur : presque

toutes les lois somptuaires sont dans ce cas. Jules-César fixa, par une loi, la somme qu'on pouvoit employer à la construction d'un tombeau; on éluda bientôt cette loi; on bâtissoit un tombeau où l'on ne faisoit que la dépense permise par la loi; et, du reste de l'argent qu'on y auroit consacré, on élevoit une colonne, un obélisque à la mémoire du défunt. A Gênes, les femmes ne pouvoient porter des habits de couleur et des diamans; mais elles en portoient à la campagne, etc., etc. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'anéantir le faste et la magnificence; ce seroit une entreprise chimérique, à moins que toutes les nations policées ne la formassent ensemble et de concert, et ne renonçassent unanimement au commerce, aux manufactures, aux arts et aux sciences; car une seule nation qui exécuteroit un semblable projet, deviendroit bientôt la proie de ses voisins. On vante beaucoup la simplicité et les mœurs agricoles des anciens peuples; c'est comme si l'on s'émerveilloit qu'un homme indigent, qui ne sauroit pas lire, ne fût ni pédant ni bel esprit, et n'eût pas des habits brodés d'or et de pierreries. Un peuple naissant et pauvre doit nécessairement être frugal; et il est impossible de bannir le luxe d'un état étendu, riche et puissant, sans attaquer la li-

berté individuelle, et sans anéantir l'émulation, l'industrie, le commerce et les arts.

SOULIER. — Les femmes, avant la révolution, portoient des souliers fort ridicules; les hauts talons sont heureusement supprimés; mais autrefois on a eu des chaussures beaucoup plus étranges encore. La pointe des souliers *à la poulaine* se relevoit jusqu'à la hauteur de la main, et formoit une espèce de petite canne que l'on ornoit de petites chaînes d'or ou d'argent; cette mode parut si charmante et si mondaine, que les prédicateurs se crurent obligés de s'élever contre; leurs sermons, multipliés sur ce sujet la firent enfin tomber. On ne conçoit pas trop cette vive indignation sur une bizarrerie aussi innocente. L'éloquence de la chaire avoit de quoi s'exercer beaucoup mieux sur les nudités et les draperies légères du commencement de ce siècle.

SOULIGNÉS. — Dans ce siècle, et même dans le précédent, les livres, les lettres et les billets sont remplis de mots et de phrases soulignés, pour faire sentir qu'on ne parle pas sérieusement. Nos aïeux comptoient davantage sur l'esprit et sur la finesse de ceux avec lesquels ils vivoient : on ne voit point tous ces *soulignés*

dans les lettres du bon temps. Sans aucun avertissement, on voyoit l'ironie où elle étoit, parce qu'on ne la plaçoit qu'à propos. Aujourd'hui on la prodigue; elle est souvent injuste et quelquefois ridicule, et alors les *soulignés* sont fort nécessaires. Quand on multiplie trop, dans les ouvrages de littérature et dans les lettres (et c'est un défaut commun), l'ironie et les contre-vérités, obligeantes ou piquantes, il en résulte je ne sais quoi d'entortillé, de faux et de fatigant, qui les gâte, quelque spirituels qu'ils puissent être. Pour plaire toujours et à tout le monde, il faut que le ton général ait de la franchise et du naturel.

SOUPERS. — On ne soupe plus, parce que les spectacles ne finissent qu'à onze heures du soir, et cela seul a produit un grand changement dans la société. Après le dîner, on veut ou faire des visites ou aller au spectacle; on est distrait, préoccupé; on regarde à sa montre; toutes ces choses ne donnent ni un maintien ni une conversation aimables. Le souper jadis terminoit la journée; on n'avoit plus rien à faire; on ne craignoit plus le mouvement et l'interruption causée par les visites qui surviennent toujours après le dîner; on étoit tout entier à la société; au lieu de compter les heures,

on les oublioit, et l'on causoit avec une parfaite liberté d'esprit, et par conséquent avec agrément. Une autre forme de gouvernement et d'autres mœurs ont amené une autre manière de vivre; bientôt nous n'aurons plus rien de commun avec les François du dix-septième et même du dix-huitième siècle. Qu'importe, si nous en sommes plus heureux? Échanger les grâces contre le bonheur, sera toujours un excellent marché.

SOUVENIRS (LIVRES DE). — On fait en Allemagne des *livres de souvenirs* (album) depuis plus d'un siècle; et c'est l'auteur de cet ouvrage qui a fait connoître en France cet usage et qui l'a mis en vogue parmi nous (1). Ce n'est pas pour nous vanter que nous rappelons ce fait; au contraire, car nous avons reconnu depuis, que ces livres ne sont pas sans quelque inconvénient pour les jeunes personnes. Il est au vrai très-ridicule d'acheter un livre blanc pour le faire remplir de complimens et d'éloges, et de s'accoutumer ainsi à la flatterie dès l'âge de quatorze ou quinze ans. Quand on demande à

(1) En parlant de cette coutume dans les *Petits émigrés*, il y a environ vingt et un ans.

quelqu'un d'écrire quelques lignes dans son livre de souvenirs, on est bien sûr qu'on va recueillir une louange, ce qui rend ces recueils de la fadeur la plus insipide. Je trouve donc que les jeunes personnes, et même celles qui sont mariées, doivent transformer ces recueils adulateurs en souvenirs moraux ou religieux, interdire toute espèce de louange, et demander seulement des sentences, des maximes morales ou des vers de ce genre, ce qui formera des livres instructifs et beaucoup plus intéressans. Nos ancêtres avoient des *livres de souvenirs* bien supérieurs aux modernes; c'étoient des registres de familles, dans lesquels les pères et les grands-pères consignoient la naissance de leurs enfans, en ajoutant à cette inscription quelque sentence pieuse, ou l'expression de leurs vœux pour le bonheur futur de ces enfans. Communément ils tiroient ces maximes des livres saints, et quelquefois au hasard, à l'ouverture du livre; alors ils regardoient les paroles sur lesquelles tomboient leurs yeux, comme des présages sur la destinée de l'enfant. On conservoit précieusement dans les familles ces touchantes archives domestiques, *qui perpétuoient d'âge en âge la tradition des sentimens religieux et le souvenir des affections pa-*

ternelles (1). M. de Bausset, auteur de la Vie de Bossuet, a découvert le *livre de souvenirs* de la famille de Bossuet, et il a trouvé la naissance de Bossuet marquée par ces paroles prophétiques :

« Le Seigneur a daigné lui servir de guide ; » il l'a conduit par divers chemins ; il l'a in- » struit de sa voix ; il l'a conservé comme la pru- » nelle de son œil. *Deutéronome*, ch. 23 (1). »

SPECTACLE (DE LA NATURE). — Le spectacle de la nature et l'étude de l'histoire naturelle ne peuvent intéresser que l'homme religieux. Ceux qui sont assez malheureux pour ne voir dans ce grand spectacle que l'effet d'une puissance aveugle et du hasard, sont privés de tous les sentimens élevés que cette contemplation inspire naturellement aux âmes religieuses. Quelle idée noble et grande a jamais pu naître d'une telle croyance? L'impiété, absurde dans ses erreurs, est toujours abjecte dans ses systèmes. Ici la foi devient une lumière; seule et dépouillée des secours des sciences humaines, elle peut découvrir, dans l'étude de la nature, des rapports admirables, des desseins su-

(1) M. de Bonald, *Analyse de la Vie de Bossuet.* (*Mercure de France*, janvier 1815.)

(2) *Analyse de la Vie de Bossuet*, par M. de Bonald.

blimes, que l'orgueilleuse incrédulité n'apercevra jamais.

Si, dans le récit des actions des hommes, un historien n'envisageoit ses personnages que comme des machines dirigées par une invincible fatalité, guidées vers le bien par une pente irrésistible, entraînées dans le crime par des passions insurmontables, que résulteroit-il d'une semblable lecture? Quelle impression produiroit-elle sur le cœur et sur l'esprit, et quel fruit en pourroit-on retirer? Ceux mêmes qui ont tout fait pour propager ces déplorables doctrines, en ont si bien senti l'odieuse absurdité, qu'ils les ont toujours abandonnées dès qu'ils ont écrit l'histoire.

Mais, lorsqu'on veut nous expliquer les merveilles de la création, a-t-on le droit de nous intéresser davantage en oubliant toujours le créateur, que dis-je, en révoquant en doute son existence?

Comment l'étude des cieux et de l'univers ne conduit-elle pas à l'idée sublime de la divinité? Est-il rien de plus étrange, de plus révoltant qu'un astronome impie, qui, les yeux sans cesse élevés vers les cieux, ne contemple les astres que pour blasphémer; qui, se privant lui-même du bonheur d'admirer, et dépouillant cette science majestueuse de son charme et de sa

grandeur, la réduit aux froides combinaisons des calculs?

Eh! que m'importent tous ces prodiges qu'on me découvre dans les trois règnes de l'histoire naturelle, s'ils ne sont pas produits par une sagesse infinie, et par une puissance protectrice et sans bornes? Puis-je admirer avec enthousiasme des phénomènes sans résultats, un ouvrage sans plan et sans but, un spectacle où rien n'est fait pour l'âme, puisque rien ne s'y rapporte à l'homme?

En vain voudroit-on, par un appareil scientifique, ennoblir ou déguiser la sécheresse et le vide d'une si vaine étude; si, dans tous ces objets créés, on ne me montre pas la Providence qui les protége et qui les conserve; si l'on ne cherche pas à m'initier, non dans les mystères de la suprême intelligence, mais dans tous les secrets de sa bonté, je méprise la science; car, en supposant qu'elle ne fût pas corruptrice, il est toujours évident que, ne pouvant élever mon âme et contribuer à mon bonheur, elle m'est au moins inutile; alors je ne vois dans la botanique qu'une assommante et fastidieuse nomenclature. Le règne animal, ainsi que le règne minéral, ne m'offre plus que des modifications de la matière et l'idée stupéfiante du néant; j'aime mieux m'endormir doucement

dans le sein d'une paisible ignorance, que de consumer ma vie par de malheureux efforts d'imagination (qui ne produiroient que des monstres), par des recherches pénibles sans résultats bienfaisans, et par des veilles et des travaux sans gloire. Oui, la gloire dans la littérature et dans les sciences ne sauroit s'allier avec l'irréligion hautement professée. L'impiété est également vile et stérile, elle n'a pu, dans ces derniers temps, que répéter ce qu'elle a dit dans les siècles les plus reculés. Comment pourroit-elle être ingénieuse? Elle flétrit le cœur et dessèche l'imagination; elle a même trop de bassesse pour inspirer une véritable audace. L'impie se tait, se cache ou se déguise lâchement, quand il croit qu'il seroit dangereux pour lui de se montrer à découvert; mais, lorsqu'il pense qu'il peut impunément lever le masque, il étonne par son manque de pudeur et par l'excès de son effronterie; il fait du bruit alors; l'indignation, la surprise, et l'approbation du vice et de la folie forment sa célébrité passagère. Son orgueil jouit pendant quelques instans d'une honteuse réputation; mais il n'a jamais eu, il n'aura jamais de renommée. Qu'on se rappelle tous les impies fameux, on trouvera que tous leurs ouvrages irréligieux sont ensevelis dans la poussière, et que les au-

teurs malheureux de ces indignes productions n'ont laissé après eux qu'un odieux souvenir et que des noms déshonorés.

Toutes les pensées de la sagesse souveraine sont également grandes; tous les systèmes qui peuvent en dériver, également parfaits; l'intelligence humaine pèse et délibère, parce qu'elle est bornée. Dieu ne sauroit enfanter que la perfection; sa volonté peut se fixer sur un objet; mais il n'a jamais à choisir. Ainsi Dieu pouvoit créer l'univers avec tout l'ordre, tout l'éclat que nous admirons, et le fonder sur des lois physiques entièrement opposées à celles qui existent. Par exemple, la végétation du *gui*, plante parasite, confond les lois de la physique reçue. Si le gui est implanté sur le dessus d'une branche, ses rameaux s'élèveront à l'ordinaire; mais s'ils partent de dessous la branche, les rameaux tendront vers la terre. Ainsi, dans ce dernier cas, le gui végète en sens contraire, sans qu'il paroisse en souffrir. Cette singulière plante conserve indifféremment toutes les positions sous lesquelles le hasard l'a fait naître: elle est donc une exception très-remarquable à la loi qui veut que toute plante inclinée se redresse. L'étude de la nature offre dans les trois règnes beaucoup d'exemples de ce genre, c'est-à-dire, de

faits en opposition avec les lois physiques (1). Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous montrer que le suprême législateur est au-dessus de toutes les lois. Pour que l'homme pût connoître toute sa supériorité sur les animaux et toute la dignité de son être, et surtout pour qu'il se pénétrât de tous les sentimens d'admiration, de reconnoissance et d'amour dus au créateur, il falloit qu'il lui fût possible, sinon de tout expliquer, du moins de sentir la sublimité de cette œuvre divine. Ainsi l'homme ne doit la science qu'à la possibilité de rendre compte de quelques phénomènes de la nature; ainsi donc, il n'a que la faculté de discerner, de pénétrer, de découvrir, et non celle de créer. Quand il se croit inventeur, il s'abuse, il ne fait jamais qu'appliquer d'une manière nouvelle une loi prise dans la nature, ou tirer un résultat nouveau d'une de ces lois; il n'est jamais alors que profond observateur ou bien imitateur heureux. Le

---

(1) Dans l'île de Lancerote, une des Canaries, le *fucus vitifolius* végète dans l'Océan, à une profondeur de plus de cent quatre-vingt-douze pieds, et par conséquent dans une grande obscurité; néanmoins ses feuilles sont aussi vertes que celles de nos graminées. Voilà donc des plantes qui croissent sans être étiolées, quoiqu'en l'absence de la lumière. (*Voyage de MM. Humboldt et de Bonpland.*)

génie dans l'homme n'est que la pénétration ; le génie créateur n'appartient véritablement qu'à Dieu.

C'est encore la contemplation de l'univers qui, même dans la littérature, a fait naître toutes les idées du beau, et ces lois si justes qui prescrivent la simplicité dans les moyens, l'unité dans le plan, la variété dans les détails, la liaison dans les diverses parties, l'harmonie, l'accord, la majesté dans l'ensemble, la morale et l'utilité dans le but.

La création entière fut l'ouvrage d'une seule pensée, mais d'une pensée divine qui, par son étendue et par sa profondeur, en fait naitre une infinité d'autres. Dieu voulut que ce grand ouvrage offrît toujours à l'homme coupable et déchu le souvenir ou la réalité d'une *punition paternelle*. Dieu mit sur tout l'univers l'empreinte auguste et touchante de sa justice, de son amour pour ses créatures, et de sa bonté suprême. Il répandit sur la terre beaucoup moins de maux que de biens ; il y prodigua les richesses réelles, il y sema les maux avec mesure, et, toujours à côté d'eux, il plaça les remèdes ou les dédommagemens. La classe des animaux paisibles est infiniment plus nombreuse que celle des bêtes féroces ; et il est bien remarquable que les animaux qu'il étoit

le plus facile de soumettre au joug, soient précisément ceux qui pouvoient rendre le plus de services à l'homme, tandis que les animaux farouches, incapables de prendre de l'attachement pour un maître, ne lui seroient d'aucune utilité dans la vie domestique. Ainsi, Dieu ne s'est pas contenté de donner à l'homme tous les moyens de force, d'adresse et d'industrie nécessaires pour se ressaisir de son primitif empire sur les animaux ; il a daigné lui préparer des conquêtes faciles, véritablement utiles et sans danger, et les lui désigner en douant tous les animaux devenus domestiques d'un instinct doux et tranquille ; et, si l'animal le plus sensible n'offre rien d'utile à nos besoins physiques, c'est pour lui un bienfait de la nature : il falloit que l'homme ne dût jamais être tenté de faire une victime du chien fidèle, son compagnon, son gardien, son défenseur.

Parmi les végétaux, le nombre des plantes salutaires surpasse de beaucoup celui des plantes vénéneuses ; et, dans les lieux où se trouvent ces dernières, on trouve aussi leurs antidotes. Par exemple, le contre-poison certain du fruit du mancenilier, est l'eau de la mer bue sur-le-champ, et ces arbres ne viennent jamais que sur le bord de la mer. C'est ainsi que sur le sommet des Alpes croissent, toujours ensemble,

le *thora*, dont le suc est un venin mortel, et l'*anti-thora*, son contre-poison, le seul efficace que l'on connoisse; et c'est, ainsi qu'au *Choca*, dans l'Amérique méridionale, où les serpens les plus venimeux se rencontrent par milliers, se trouve cette plante miraculeuse, le *guaco*, dont le suc est un préservatif certain contre le danger de leurs morsures.

Sur la terre, les précipices, les volcans, les antres affreux n'occupent qu'un petit espace, ainsi que les écueils et les gouffres dans la vaste étendue des mers.

La divine Providence ne se manifeste pas moins dans les soins qu'elle prend pour conserver tout ce qu'elle a créé; l'anatomiste, le botaniste et le naturaliste l'admirent également; l'un, en examinant la structure du corps humain, et les autres, en étudiant l'organisation des végétaux, et celle des insectes et de tous les animaux.

Les couleurs des insectes et des autres petits animaux contribuent à les dérober à la vue de leurs ennemis; les chenilles qui vivent sur les feuilles sont ordinairement vertes, et les papillons qui voltigent sur les fleurs sont émaillés comme elles (1). Les vers de terre

(1) Les papillons volent toujours en zig-zag, ce qui les empêche d'être la proie des oiseaux.

sont de la couleur du lieu qu'ils habitent. Les petits oiseaux qui se tiennent dans les haies ont ordinairement le dos d'une couleur verdâtre, qui se confond avec celle des feuillages et du bois, tandis que leur poitrail est d'une couleur blanchâtre, comme celle du ciel; ce qui fait que les oiseaux de proie les distinguent difficilement, soit qu'ils volent au-dessous ou au-dessus d'eux. Les oiseaux qui vivent sur la terre, et qui ne se perchent point, sont d'une couleur de terre, comme l'alouette, la perdrix, etc. Ceux qui aiment à voler parmi les fleurs ont des couleurs vives et brillantes comme le chardonneret. Les teignes sont toujours de la couleur du drap sur lequel elles vivent, et se font un nouvel habit en changeant de demeure; celles qui habitent sur les les feuilles sont vertes. Les poissons, qui nagent dans les eaux, et les oiseaux qui volent presque continuellement, ont, pour la plupart, le dos grisâtre et le ventre blanc. Les quadrupèdes sauvages sont, en général, d'une couleur de terre; mais, dans les climats froids, plusieurs deviennent, en hiver, de la couleur de la neige. Ces faits multipliés prouvent que les couleurs des animaux et des végétaux ont, en général,

pour but de favoriser la conservation des espèces (1).

Ces soins admirables de la Providence s'étendent à tout : quelles précautions ne prend-elle pas pour garantir la fleur précieuse des arbres fruitiers de l'attaque des insectes destructeurs, et pour mettre à l'abri certains fruits délicats, entre autres ceux du dattier ! quel soin pour conserver la semence qui doit reproduire la plante ! combien d'enveloppes la recouvrent ! par quels moyens ingénieux la plupart des fleurs aquatiques sont soutenues sur les eaux ! L'ulva et l'utriculaire nagent sur l'eau à l'aide d'une espèce de scaphandre formé par de petites outres remplies d'air, qui sont placées dans le duplicata des feuilles. Quant aux plantes qui ne sont point aquatiques, mais qui ont besoin d'une surabondance d'eau, la Providence leur a ménagé des ressources véritablement merveilleuses. La bardane et le sylphium, qui habitent les lieux secs, sont pourvus de larges feuilles circulaires et concaves qui entourent leurs branches ; ces feuilles reçoivent et conservent l'eau de la pluie, pour la transmettre aux racines de la plante, à la faveur

(1) Ces observations sur les couleurs sont tirées des ouvrages de M. de Leuze.

d'un petit canal placé dans la longueur de la principale tige. Le népenthe des Indes offre une singularité plus remarquable encore. Une espèce de nervure isolée, semblable à un pédoncule, s'élève au-dessus de la plante, et porte à sa sommité une petite urne oblongue et creuse, recouverte d'une valve ou opercule à charnière, qui s'ouvre pour laisser entrer l'eau de la pluie dans le vase, qui se referme quand il est plein, et qui contient environ un verre d'eau.

L'étonnante fécondité du grain le plus utile à l'homme n'est pas moins admirable ; on a vu des touffes de blé composées de plus de cent dix-sept tiges (1). Pline rapporte qu'un des intendans d'Auguste lui envoya d'un canton d'Afrique, un pied de blé qui contenoit quatre cents tiges toutes provenant d'un seul et même grain ; et cette plante si précieuse soutient également les deux extrêmes, le chaud et le froid. Elle croît aussi-bien en Écosse et en Danemarck qu'en Égypte et en Barbarie. Le brosiman est une plante de l'Amérique, dont l'usage est nouvellement découvert ; son fruit

(1) Observons encore qu'une autre plante, aussi étonnante par son extrême multiplication, la pomme-de-terre, est aussi une des plus utiles.

peut tenir lieu de pain ; toutes les parties de l'arbre sont utiles : aussi la Providence a-t-elle voulu que ce précieux végétal pût croître partout. Il vient également sur les montagnes, malgré l'air vif et froid, et sur les collines où l'air est plus tempéré, et dans les plaines où la chaleur est dévorante.

C'est dans les climats brûlans, où la soif consume et peut faire périr le voyageur égaré, que la nature a prodigué les fruits rafraîchissans, entre autres le bienfaisant cocotier, dont le fruit contient un lait si pur, si abondant et si parfumé.

Parmi les arbres, quelle diversité dans les feuillages, et toujours assortis aux climats qui leur sont propres ! Ces feuilles, tantôt lisses et vernissées, tantôt soyeuses, ont toujours un tissu formé pour braver dans le Nord la neige et les frimats, ou pour supporter dans les pays chauds l'ardeur brûlante du soleil sans en être desséchées. Remarquons encore que les arbres qui peuvent offrir l'ombrage le plus épais et le plus étendu ; ces arbres, qui portent des feuilles d'une largeur et d'une grandeur si démesurée, ne croissent naturellement qu'en Asie, en Afrique et dans l'Amérique méridionale. Au milieu de ces soins préservatifs et conservateurs, cette bonté paternelle, confondant

souvent nos plaisirs avec nos besoins, a fait naître des fleurs sans propriétés ; mais qui, par leur beauté, leur éclat et leur parfum, sont faites pour parer la terre, pour embellir notre séjour.

Le règne minéral contient quelques substances pernicieuses ; mais, sans parler des richesses de convention créées par le luxe, quels trésors il nous offre ! que de minéraux utiles ! et la pierre et le marbre, renfermés dès l'enfance du monde dans le sein de la terre, et dès lors destinés à l'homme civilisé, qui devait un jour, à la place de ses autels de gazon, des tentes et des bourgades des premiers pasteurs, élever à l'Éternel de superbes temples, bâtir les palais des rois et fonder d'immenses cités ; et les sources et les eaux minérales, inutiles aux peuples qui vivent avec frugalité, mais si nécessaires aux habitans des villes, énervés par le luxe ; ces fontaines salutaires, par une miséricorde adorable, furent réservées pour la guérison des maux causés par l'intempérance et par la mollesse. Dieu créa des remèdes pour toutes les souffrances, parce que toutes les fautes, durant la vie, peuvent être expiées. Tout enfin, dans la nature, dit à l'homme qu'une grande faute a mérité de grands châtimens ; mais que c'est un père qui la punit. On voit assez de traces de sa justice

pour la craindre ; on trouve trop de marques de sa bonté pour ne pas espérer que la soumission et le repentir obtiendront de son amour un généreux pardon. Comme nous l'avons dit, quelle unité dans le plan de la création ! quelle simplicité dans les moyens, malgré l'inconcevable variété des formes et l'infinie diversité des qualités, des propriétés et des destinations ! Les mêmes matériaux furent employés dans la formation des minéraux, des végétaux et des êtres animés ; nos dépouilles mortelles, et tout ce qui doit périr, sont composés des mêmes élémens. Le feu, qui vivifie le corps des animaux, est caché dans la pierre, dans le caillou, dans le cristal. On trouve dans les plantes, dans le sang humain, dans celui des animaux, ainsi que dans les substances minérales, de l'eau, de la terre, du soufre et du fer. Des arbres produisent de la cire, et même une espèce de beurre, ou, pour mieux dire, une véritable graisse (1). Les chi-

(1) Cette graisse végétale, appelée *beurre de bataule*, est recueillie, dans le pays de Bamban, par les nègres du Sénégal.

L'abbé Molina, dans son histoire du Chili, parle d'une espèce de basilic, qu'il nomme basilic salin (*ocymum salinum*). Quoiqu'il croisse à six milles de distance de la mer,

mistes ont nommé *albumine* un principe qui se rencontre abondamment dans les fluides animaux, et dans les sucs propres de certains végétaux, toujours analogues les uns aux autres, et souvent parfaitement semblables, comme, par exemple, dans le papayer. Le suc de papayer, désséché, répand en brûlant, une odeur animale; et, soumis à l'analyse chimique, il présente tous les caractères de l'albumine animale. Dans l'étude de l'histoire naturelle on retrouve toujours au physique, ainsi qu'au moral, qu'une seule pensée a tout produit, ou que ce qui paroît s'en écarter en dérive. Quelle analogie plus frappante encore dans l'existence physique et la reproduction des animaux et des plantes! On voit un rapport singulier entre les insectes à deux ailes et les plantes *labiées* : ces dernières, qui n'ont que deux étamines, ont de plus deux rudimens d'étamines; de même ces insectes ont deux rudimens d'ailes placés sous une petite écaille.

Il y a, parmi les plantes, des *vivipares* et des *ovipares*. Beaucoup de végétaux ont une espèce

---

ses feuilles sont tous les matins couvertes de cristaux de sel durs et brillans. Chaque plante fournit tous les jours une demi-once de sel pur, que les habitans recueillent avec soin, et qu'ils préfèrent au sel qu'on retire des eaux de la mer.

d'instinct tout aussi remarquable que celui des animaux. Dans la *gloriosa superba*, « les pé» tales de cette belle fleur sont ondés et réflé» chis ; de six étamines, trois mûrissent avant » les autres ; elles se redressent vers les péta» les, et le style fait un angle droit avec l'o» vaire pour que son stigmate se trouve placé » au milieu d'elles. Lorsque ces trois étamines » ont donné leur poussière, elles s'écartent, » et les trois autres viennent prendre leur » place.

» La même chose à peu près a lieu dans la » frétillaire de Perse. Les étamines, au nom» bre de six, et d'égale longueur, sont fort » écartées du pistil ; trois viennent d'abord se » poser près de lui ; les trois autres viennent à » leur tour, lorsque celles-ci sont retirées. La » salicaire (*lithrum salicaria*) offre encore le » même phénomène ; c'est une belle plante à » fleur rouge, qui croît sur le bord des rivières ; » elle a douze étamines, qui viennent six à six » entourer le pistil.

» Beaucoup de fleurs ont les étamines ainsi » divisées en deux ordres, dont le premier mû» rit plusieurs jours avant le second. Telles » sont la mos chateline (*adoxa mos chatel*» *lina*), les lychnis, les saxifrages, le Genêt.

» Dans les kalmia, les dix étamines sont pla-

» cées autour du pistil comme les rayons d'une » roue, et chaque anthère est nichée dans une » petite fossette creusée dans la corolle, à l'a- » bri de l'air froid et de l'humidité; ces an- » thères sortent successivement de leurs niches » par un mouvement élastique, répandent leur » poussière sur le pistil, et reviennent ensuite » vers le bord de la corolle.

» Les rues ont huit ou dix étamines qui font » un angle droit avec le pistil, et sont renfer- » mées deux à deux dans la concavité de cha- » que pétale. Lorsque l'instant favorable à la » fécondation est arrivé, elles se redressent « successivement, ou deux ou trois à la fois, dé- » crivent un quart de cercle, posent leurs an- » thères sur le stigmate; et, après l'avoir fé- » condé, s'en éloignent, s'abaissent, et vont » se renfermer de nouveau dans la concavité » des pétales. Dans la fraxinelle, les étamines » sont d'abord abaissées vers la terre, de ma- » nière qu'elles touchent les pétales inférieures. » Aussitôt que les bourses sont prêtes à s'ou- » vrir, leurs filets se courbent en arc vers le » style les uns après les autres; par ce mouve- » ment les anthères viennent se placer immé- » diatement au-dessus du stigmate, et les pous- » sières ne peuvent manquer de tomber sur cet » organe et de le féconder : les mêmes mouve-

» mens ont lieu dans un grand nombre de » plantes. » (*Notes sur Darwin par M. de Leuze.*)

Les grands houx de la forêt de Nerdvood présentent un phénomène bien singulier. Leurs feuilles sont hérissées d'épines jusqu'à huit pieds au-dessus de la terre; plus haut elles en sont dépourvues, comme si ces arbres avoient prévu que, les chevaux et les bœufs ne pouvant atteindre leurs branches supérieures, elles n'avoient pas besoin de défense.

La nature a employé un moyen bien singulier pour la dissémination de la tillandsia. Cette plante parasite croît sur les arbres comme le gui: ses graines sont terminées par plusieurs fils fort longs. Lorsqu'elles sont emportées par le vent, ces fils s'attachent aux branches des arbres et les entourent jusqu'à ce que la graine ait pris racine. C'est ainsi que les araignées se transportent d'un arbre à l'autre, en se suspendant à un fil que le vent fait voltiger.

Les plantes aquatiques, qui vivent au fond de l'eau, s'élèvent en général à sa surface pour y opérer leur reproduction : sans cette faculté d'ascension, la poussière qui les féconde seroit délayée, entraînée par les eaux. La nature, pour atteindre son but, emploie divers moyens dans cette circonstance. La valisnière est po-

sée sur un long pédoncule en forme de spirale qu'elle roule, déroule, étend ou contracte, en raison de l'élévation ou de l'abaissement des eaux, pour se placer et se maintenir à leur surface; et, lorsque la fleur est fécondée, la spirale se replie en totalité, et le fruit se plonge au fond de l'onde pour y acquérir sa maturité. Ne peut-on pas nommer *instinct* ces mouvemens singuliers et qui paroissent être si profondément raisonnés (1). *L'hedisarum girans* ou *sainfoin oscillant*, dont les folioles, sans aucune cause étrangère, ont un mouvement perpétuel, tout-à-fait indépendant de la température, de l'humidité, de la lumière et de l'air, semble vouloir, par cette agitation, éloigner les espèces de moucherons qui sont en foule innombrable sur les bords du Gange, lieux où croît cette plante extraordinaire. Le mouvement de cette plante s'accélère à l'époque où il est le plus nécessaire qu'elle soit à l'abri de toute attaque, celui de la fructification. La chaleur même, qui paroît n'appartenir qu'aux animaux, n'est pas étrangère

---

(1) Cette plante se trouve dans le Rhône, dans plusieurs étangs de la Normandie, dans le département de Versailles, surtout aux environs de Mantes. Voyez un Discours très-intéressant sur les services rendus à l'agriculture par les femmes, par M. Cubières aîné.

aux plantes. Un botaniste moderne (1) a observé que le spadix, ou colonne cylindrique de l'arum d'Italie, s'échauffe sensiblement au moment de la fécondation, et que cet état d'incandescence dure plusieurs heures. Une autre fleur (la grenadille d'Amérique) produit, en se développant, un bruit qui imite le mouvement d'une montre. L'on peut donc observer dans les plantes, ainsi que parmi les animaux, de la chaleur, du mouvement et du bruit, et un mécanisme admirable ressemblant à cet instinct si sûr qui dirige les animaux. On pourroit même remarquer qu'indépendamment de toute idée emblématique, les végétaux, par leurs singulières propriétés, leur manière d'exister, les caractères qui les distinguent, présentent une image exacte des inclinations et des passions humaines. Les uns sont pernicieux; les autres sont bienfaisans; ceux-ci utiles; ceux-là seulement agréables. On voit parmi eux des inimitiés et des sympathies réelles. Le palmier isolé languit; il a besoin d'un autre arbre de son espèce pour reproduire et se parer de ses fruits salutaires. Un nombre prodigieux de plantes offrent le même phénomène. Des végétaux d'une nature bien diffé-

(1) M. de Lamarck.

rente, étendant au loin leurs rameaux ambitieux, se tracent et parcourent sur la terre un espace immense. Ennemis redoutables des plantes qu'ils rencontrent sur leur passage, ils les étouffent en s'agrandissant; et, semblables aux usurpateurs, ils font périr tout ce qui s'oppose à leur extension. Le plus beau des orchis et la bizarre dionia (1) rappellent à l'observateur la triste idée des embûches de la trahison : l'un ouvre son calice arrondi; l'autre étend des feuilles perfides; le papillon et la mouche imprudente viennent se reposer sur ces fleurs et s'y trouvent pris dans un piége; le calice et les feuilles se referment, et forment une étroite prison où les insectes sont étouffés. Le safran périt souvent victime d'une perfidie plus ténébreuse: un ennemi secret et caché, une plante parasite, en s'attachant sous terre à ses racines, l'empoisonne et le fait mourir de langueur.

Il y a des plantes voyageuses: entre autres, la conferve errante (*vagabunda*) habite les mers d'Europe et les traverse au milieu des vagues. Le *fucus natans* ne s'attache point à la terre par des racines, il flotte sur les mers; c'est, comme certains oiseaux, une plante de passage; les vents

(1) Plantes d'Amérique, dont les feuilles, entourées de piquans, se referment lorsqu'un insecte se pose sur leurs nervures.

et les courans le transportent sur des rives lointaines.

D'autres végétaux nous représentent l'emblème heureux de la solitude et de l'obscurité. Aux environs de Vallombreuse en Italie, dans une belle forêt de sapins, on recueille une sorte de champignons, appelés *dormienti*, ainsi nommés, parce qu'on les trouve rassemblés en petites familles isolées et cachées sous la terre; ce sont les *taupes* du règne végétal (1). C'est à juste titre, que le myrte est l'emblème de l'amour, sentiment impérieux et surtout exclusif : le myrte veut régner seul sur le terrain dont il s'empare ; ses longues racines en bannissent entièrement toutes les autres plantes; on ne trouve jamais dans les bois de myrtes, du gazon ou des fleurs.

Une autre plante est le symbole, non de l'envie toujours malfaisante, mais de la jalousie qui consume; la tubéreuse ne peut vivre dans un petit espace (dans une caisse), lorsqu'elle est entourée d'autres fleurs; c'est pourquoi les fleuristes l'appellent *la fleur de la jalousie*. Beaucoup de plantes et de fruits nous peignent l'hypocrisie par leurs trompeuses ressemblances, entre autres le marron d'Inde, si semblable extérieu-

(1) Voyez, sur la Culture des sapins, l'ouvrage de M. de Fleurange.

rement à l'utile châtaigne. Plusieurs fleurs offrent la réalité d'une inconstance et d'une inégalité singulière : on connoît une espèce de giroflée qui, pendant douze heures, exhale un parfum délicieux, et dont ensuite l'odeur est affreuse pendant le même espace de temps. Une autre fleur, non moins fantasque, change de couleur une fois en vingt-quatre heures, en passant successivement par toutes les nuances du bleu, de manière que, par ses caprices, elle échappe toujours au pinceau qui veut la peindre. On sait que la sensitive et la violette ont donné, dans tous les temps, l'idée de la chasteté, de la pudeur et de la douce modestie. Mille végétaux vivent aux dépens d'une infinité d'autres, dont ils épuisent les sucs nourriciers ; mais, parmi les plantes parasites, la liane d'Amérique est celle qui représente le mieux toute la monstruosité de l'ingratitude : cette plante rampe d'abord, pour s'élever jusqu'à l'arbre qu'elle veut dominer ; elle commence par en faire son appui ; ensuite elle en fait sa victime, elle s'empare de toute sa substance, elle le fait périr de langueur ; l'arbre dessèche, se détruit, tombe en poussière, et la liane tournée en spirale autour de lui, reste sur pied, vivant de sa dépouille, et présentant le bizarre aspect d'une colonne creuse et à jour.

Ailleurs, la vigne généreuse nous retrace l'image d'une noble ambition ; elle ne veut s'élever que pour répandre ses bienfaits; loin de nuire à son soutien, elle l'honore, en le décorant de ses riches rameaux et de ses grappes vermeilles.

Pourroit-on ne pas observer que, dans toutes ces représentations muettes des vertus et des vices, on voit constamment les dernières produire la destruction ? On trouve dans ce règne bien d'autres images morales. Par exemple, on sait que les plantes ne tirent leur substances de la terre que lorsqu'elles ont produit du fruit ; jusque-là elles vivent de l'air : beau sujet de réflexion pour les êtres voués à la paresse, qui ne sont sur la terre que d'inutiles fardeaux, et qui veulent *recevoir* sans donner et sans *produire*. Linné trouve une analogie de ce genre dans les couleurs mêmes : le teint des hommes, dit-il, désigne assez communément leurs inclinations. César disoit, en parlant de Cassius, je me défie de ces teints livides et non de ces teints fleuris comme celui de Dolabella. Linné remarque que de même il faut se défier des plantes dont la couleur est livide, parce qu'elles sont en général vénéneuses. Quant aux rapports physiques, ils ont été remarqués déjà, la laine des végétaux les garantissant du

froid comme celle des animaux, la *séve* tenant lieu de sang, les *épines*, les *aiguillons* comparés aux griffes, aux ongles, etc. (1) Les maladies des plantes indiquent des rapports plus frappans encore ; la plupart de ces maladies portent le nom des maladies des hommes. Tels sont *le chancre*, *les dépôts*, *les loupes*, *la pouriture*, *les plaies*, *les tumeurs*, *les ulcères*, *la jaunisse*, *l'hydropisie*, *la carie*, *etc.*; enfin l'on sait que les plantes transpirent, qu'elles ont une sorte de respiration, une espèce de sommeil ; et qu'elles subissent quelquefois ce qu'on appelle la *mort subite*.

On retrouve toutes ces analogies dans le règne animal et même dans le minéral. Parmi les coquillages, *Bernard l'ermite* est un parasite remarquable : parmi les oiseaux, le coucou en est un qui représente le paresseux, profitant et vivant du travail des autres. L'accroissement des pierres est une espèce de végétation ; l'éclat des pierreries se retrouve dans les fleurs, les coquilles, les oiseaux, les papillons et des millions d'insectes parés de perles d'o-

(1) Il est à remarquer que beaucoup d'arbustes sauvages, qui sont épineux, le prunier, le poirier, etc., perdent leurs épines par la culture, comme les animaux féroces, élevés par l'homme, perdent leur férocité et souvent leurs cornes.

pales, d'émeraudes et de rubis. Les minéraux ont, comme les fleurs, leurs odeurs et leurs parfums, il y a des pierres qui sentent la violette; des animaux nous donnent le musc; il est une espèce de scarabée qui sent la rose, et combien d'autres analogies nous sont inconnues! Remarquons que, parmi les brutes et les végétaux, chaque individu n'a jamais qu'une ou deux qualités ou propriétés bonnes ou mauvaises, tandis que l'homme, chef-d'œuvre de la création, peut posséder toutes les vertus. La brute n'a qu'une *destination*, irrévocablement tracée et fixée par la qualité qui la distingue. L'homme seul a une *destinée*, qu'il se fait lui-même par ses penchans, ses réflexions et la liberté de son choix : et que l'homme ne se plaigne point d'être privé de quelques facultés physiques dont les animaux sont doués; s'il les possédoit, il auroit beaucoup moins de grandeur réelle. Il n'est pas fait pour être leur rival; il est formé pour les dominer tous, et pour prouver combien l'intelligence humaine est au-dessus des plus précieuses facultés purement physiques. L'homme ne peut faire de longues courses dans les eaux; mais il règne sur les fleuves et sur les mers, et il a inventé l'art de la navigation. S'il ne vole pas dans les airs, il est porté, sur les ailes de l'imagination,

au-dessus des nuages; il y voit le système et toutes les merveilles des cieux. Le cheval le surpasse à la course, mais s'enorgueillit de lui consacrer sa vitesse; le coursier dompté par l'homme est mille fois plus beau, plus fier, plus intrépide que le cheval sauvage, et le plus noble des animaux trouve la gloire dans l'esclavage. La force physique de l'homme n'est rien en comparaison de celle de quelques quadrupèdes; mais il a soumis le bœuf et l'éléphant.

Oublierai-je, dans cette faible esquisse du plus grand de tous les tableaux, de parler encore de quelques détails, et de cette liaison admirable qui réunit tant de parties diverses? Si quelques anneaux semblent manquer à cette chaîne universelle, il faut se rappeler qu'il reste encore d'immenses découvertes à faire dans les trois règnes, et qu'on en fait sans cesse. On a découvert de nos jours le platine, et plus nouvellement encore le chrome, le titane, l'urane et plusieurs autres métaux, et enfin un grand nombre d'animaux et de végétaux. Les botanistes comptent environ vingt-deux mille espèces de plantes, et présument qu'il en existe autant d'inconnues, dans les parties du globe où l'on n'en a pu recueillir; mais il est facile de rassembler assez d'anneaux pour

en former une chaîne qui puisse unir les trois règnes, et même en général toutes les espèces et tous les genres. Le passage du règne minéral au végétal n'a point jusqu'ici des nuances marquées ; mais cet anneau, pour la liaison du tout, n'étoit pas nécessaire, puisque, de fait et physiquement, ces deux règnes se trouvent intimement unis ; la terre produit les végétaux et plusieurs des substances qu'elle renferme dans son sein : le soufre, le silice (1), le fer, etc. se retrouvent dans les plantes.

Le règne végétal s'unit au règne animal par diverses espèces de sensitives et par les animaux, dont les membres coupés (les polypes) repoussent comme des branches ; un enchaînement progressif, facile à saisir, lie toutes les parties de chacun des deux règnes ; la distance immense qui se trouve entre le nostoch, mousse fugitive qui ne dure que quelques heures, et le boabab, arbre majestueux des Indes, qui peut durer plus de mille ans, est remplie par autant d'anneaux qu'on en peut compter dans celle qui existe entre le ciron et l'éléphant. Toute progression forme liaison, c'est-à-dire, un enchaînement naturel ; mais on ne trouve pas seulement parmi les animaux progression de

(1) Espèce de terre.

grandeur, on y remarque encore progression de force, progression d'intelligence, et non progression de perfection d'instinct; car tout ce qui sort des mains du Créateur étant parfait, chaque animal a la perfection de l'instinct propre à sa nature.

Une autre chaîne joint encore ensemble tous les animaux; les crustacés se lient aux testacés; la chauve-souris forme le passage des oiseaux aux quadrupèdes, etc. L'ordre le plus régulier, l'harmonie la plus parfaite règnent dans toutes les parties qui composent l'univers, parce que, par la gradation et les nuances, tout s'y trouve enchaîné; une admirable variété y forme de nombreux contrastes, et non des disparates choquantes, qui ne sont jamais produites que par des lacunes, c'est-à-dire, par le manque de liaison; et l'on doit remarquer que les anneaux de cette chaîne immense, universelle, sont toujours doublés dans toutes les espèces utiles à l'homme, c'est-à-dire que, si l'une de ces espèces venoit à manquer, elle seroit remplacée par une ou même plusieurs autres qui pourroient en tenir lieu. Le buffle, le zèbre, l'âne, le chameau, le chevreuil, le chamois pourroient suppléer le bœuf, le cheval, la chèvre, etc. La Providence, dans tous les détails du système de l'univers, est toujours

prévoyante pour nos besoins et pour notre bonheur. Cette grande chaîne, comme l'a si bien dit M. de Buffon, s'arrête à l'homme et ne l'y comprend pas. L'animal le plus industrieux (le castor) n'est pas d'ailleurs le plus intelligent. L'homme seul a reçu le pouvoir d'être ingénieux dans les choses mêmes qui ne lui sont pas personnelles. La supériorité de son organisation lui prescrit l'usage de la bonté, puisqu'il ne peut déployer toutes ses facultés qu'en s'occupant souvent du bonheur des autres; la brute n'a que l'industrie nécessaire à ses propres besoins et à la conservation de son espèce. Il n'en falloit pas d'autres à des êtres matériels avec lesquels tout périt. Aussi l'instinct de la brute est-il tout-à-fait physique, celui de l'homme est moral; cet instinct sublime, fondé sur la pitié, fut déposé dans son âme par le souffle divin de l'Être tout-puissant, qui n'est que justice, amour et miséricorde. Tous les premiers mouvemens de l'homme, qui n'est pas corrompu, le portent à s'exposer à tout pour sauver son semblable. Voilà son instinct; mais, comme il est libre, il y résiste quelquefois, tandis que l'instinct des animaux, dénué de toute liberté, est toujours pur, toujours admirable, et souvent même accompagné de l'esprit de divination, parce que Dieu seul le

dirige (1). L'animal n'a reçu qu'un instinct commun à toute son espèce : le castor, sans essais, sans apprentissage, ne bâtit sa cabane ni mieux, ni moins bien que ne bâtissoient les castors, il y a des siècles ; il agit, guidé par une puissance protectrice, comme l'oiseau qui construit son nid, et comme l'abeille, lors-

(1) Tout le monde connoît les prodiges opérés par l'esprit de divination des oiseaux et des abeilles. Voici un fait aussi merveilleux et moins connu :

« La guêpe ichneumon, arrivée à l'époque de sa ponte, » place (comme l'abeille) chacun de ses œufs dans une cel- » lule qu'elle a préparée d'avance ; puis elle va chercher sur » le chou une sorte de chenille qui doit servir de pâture à » son petit ver. Elle prend douze de ces chenilles et les » porte dans sa cellule. Si elle tuoit ces chenilles, elles se- » roient corrompues avant que l'œuf pût éclore, et le ver en » seroit empoisonné. Si elle les laissoit vivantes dans le nid, » elles pourroient s'en échapper, et le ver mourroit faute de » nourriture. Quel parti prendre ? La guêpe blesse ces che- » nilles précisément autant qu'il le faut pour qu'elles puissent » vivre sans pouvoir marcher. Ainsi blessée, chaque che- » nille se roule comme un anneau, et ces anneaux, posés » l'un sur l'autre par la guêpe, remplissent exactement le » nid ; cela fait, la guêpe le ferme hermétiquement. Le ver » ne tarde point à éclore ; il ronge les douze chenilles, se » transforme à son tour, et, sans avoir jamais rien appris de » sa mère, la nouvelle guêpe assure le salut de sa postérité » par la même prévoyance et par la même industrie. »

qu'elle forme ses merveilleuses alvéoles. L'animal qui, par sa forme extérieure, a le plus de rapports avec l'homme, ne se distingue, parmi les animaux, par aucun ouvrage ingénieux et par aucune intelligence particulière. Quel est donc l'anneau qui peut joindre la brute à l'homme? Quelle espèce pourroit suppléer la sienne? Que deviendroit, sans lui, la terre? Elle resteroit sans culture; les lacs, les fleuves, les torrens, n'étant plus contenus par les digues qu'il oppose à leur impétuosité, se répandant sur mille points de sa surface, y porteroient la destruction et la mort; les reptiles et les animaux féroces s'y multiplieroient à l'infini, et se livreroient, sur toutes les parties du globe, abandonnées à leur fureur, une guerre sanglante, sans repos, sans but et sans trêve: les chemins seroient effacés, les monumens détruits, les sciences et les arts ensevelis dans un éternel oubli. L'univers, privé de lois morales et de souvenirs, ne présenteroit plus que l'affreuse image du chaos, d'une aveugle cruauté, de l'abus de la force et de l'oppression de la foiblesse. Pourquoi tout cet horrible bouleversement? Parce que, parmi cette multitude innombrable d'êtres divers, un seul être seroit soustrait à la terre. C'est que tout y fut formé pour lui, et qu'on ne pourroit en retrancher l'homme sans en ôter toute idée

de la divinité; c'est que la Providence n'agit que relativement pour les brutes, et qu'elle cesseroit d'agir, si elle n'avoit pas pour objet de ses soins, une créature raisonnable, animée d'une âme immortelle; car cette Providence, n'étant autre chose que la justice et la bonté divine, toujours indispensablement unies ensemble, qu'auroit-elle à punir ou à récompenser sur la terre, si l'homme n'existoit pas? L'homme est donc fait pour y régner, puisque, non-seulement il y est nécessaire, mais que, sans lui, toute l'harmonie, toutes les beautés en seroient anéanties. Le seul être qui puisse connoître Dieu, peut seul vivifier la création. Sans la connoissance de Dieu, il n'y auroit ni morale, ni lois raisonnables; et sans culte, ni liens, ni rapports entre Dieu et l'homme, qui ne peut jouir de la souveraineté qui lui est confiée, qu'en puisant à la source intarissable de la perfection et des lumières, et qu'en méritant, par la reconnoissance, tous les bienfaits de l'amour et tous les secours d'une protection suprême.

L'incrédulité cependant ne cesse de répéter que notre orgueil seul a pu imaginer que la terre n'a été faite que pour nous; mais on sait ce qu'on doit penser de l'humilité des impies; ils n'en prennent le masque un moment que

pour déguiser l'ingratitude et pour autoriser le blasphème. Est-ce de l'orgueil que doivent inspirer des dons immenses et gratuits qu'on n'a pas mérités, et qui laissent dans une entière dépendance ? Et comment méconnoître ces bienfaits, quand toute la nature les proclame!... N'est-ce pas une puissance émanée de la puissance divine, que celle dont le plus court interrègne, à quelque époque, dans quelque temps que ce pût être, eût causé ou causeroit, dans l'univers entier, la plus horrible confusion, le bouleversement le plus complet et le plus épouvantable?

Que conclure de ces réflexions? que l'étude de l'histoire naturelle, envisagée sous ses véritables rapports, est la plus intéressante qui puisse nous occuper; qu'elle seule a pu nous donner des idées justes du beau physique et moral; que nous découvrons, dans la contemplation de l'univers, toutes les leçons et toutes les preuves d'amour capables de nous instruire et de nous toucher, et tout l'appareil de justice qui peut nous contenir; que nous voyons clairement, dans ce grand livre, une Providence attentive et prévoyante, qui sait veiller sur l'ensemble, s'occuper des moindres détails, pourvoir à tout, et qui ne permet pas, par tant de soins multipliés, que l'observateur de

bonne foi puisse rien attribuer au hasard ; qu'enfin ce livre sublime nous présente, à chaque page, une révélation divine, puisqu'il nous montre sans cesse l'homme déchu et puni, mais toujours roi de la terre, quoiqu'avec un pouvoir équitablement limité, et que nous y trouvons partout les traces les plus évidentes de l'événement le plus miraculeux dont les Saintes Écritures aient fait mention.

En effet, le naturaliste surtout ne peut nier le déluge, et le déluge universel n'a pu être qu'un miracle. Les nuages ne sont formés que par des vapeurs qui s'élèvent des eaux de la terre ; quand toutes ces eaux s'élèveroient en même temps et retomberoient ensuite à la fois sur la terre, elles ne pourroient qu'y prendre une autre place, les fleuves et les mers se creuseroient d'autres lits ; mais, comme les eaux ne remplissent pas la surface du globe, la totalité de la terre ne pourroit être submergée ; les eaux n'y occuperoient toujours que le même espace, c'est-à-dire, qu'elles n'en couvriroient qu'une très-petite partie. Cependant le déluge fut universel, tout l'atteste, tout le prouve avec le dernier degré d'évidence : 1°. la correspondance des angles des grandes montagnes séparées par l'effort des eaux ; car on a observé que, lorsque deux ou plusieurs mon-

tagnes courent parallèlement, ces avances angulaires que forment les unes, correspondent aux angles rentrans des autres; 2°. l'intérieur ou le massif d'une infinité de montagnes, dans toutes les parties du globe, est composé d'un amas de couches horizontales; et ces bancs informes et multipliés contiennent une quantité prodigieuse de coquilles, de corps marins, d'ossemens de poissons. Ces coquilles marines, mêlées ensemble dans des entassemens de corps organisés d'un autre genre, offrent une confusion si étonnante, qu'elle annonce indubitablement qu'un courant, extraordinaire autant qu'impétueux, a transporté, bouleversé, accumulé, avec tout le désordre d'une extrême précipitation, les corps étrangers et les divers coquillages, arrachés de leur place naturelle et primitive, pour venir former, en se réunissant, d'énormes montagnes, redoutables monumens de justice suprême et du plus grand événement qui ait étonné l'univers; 3°. les travaux de la chimie, dans ces derniers temps, ont fait reconnoître que les bancs de craie, que l'on trouve dans la terre à de grandes profondeurs, ne sont autre chose que des débris de testacés et de crustacés, rassemblés et ensevelis avec violence, et décomposés par des torrens d'eaux; 4°. la chimie moderne a dé-

couvert encore que l'origine des bitumes est due à des végétaux ensevelis dans la terre par une grande révolution, et qu'ils ont été amenés aux différens états de succin, de pétrole, de jaïets, etc., par leur union avec d'autres substances et leur long séjour dans les entrailles de la terre. Les bitumes étant très-inflammables et très-abondans, on les regarde comme une des causes de la flamme perpétuelle des volcans. Ainsi les feux destructeurs de ces monts effrayans sont alimentés par des débris de l'ancien monde! Foyer terrible, qui nous retrace un grand châtiment, et qui sert à perpétuer la menace, si souvent effectuée, d'une colère vengeresse! C'est ordinairement dans les pierres feuilletées, telles que les schistes et les ardoises, que l'on rencontre des empreintes des végétaux. Un phénomène qui a confondu tous les physiciens, et que le déluge universel peut seul expliquer, c'est que ces sortes d'empreintes ont été faites par des végétaux entièrement différens de ceux qui croissent naturellement dans les pays où on les rencontre. M. de Jussieu, en examinant les empreintes qui se trouvent sur les pierres qui se tirent des mines de Saint-Chaumont, en Lyonnais, crut botaniser, dans un nouveau monde, en voyant des empreintes de plantes dont les

analogues ne croissent point en France, mais qui sont propres aux climats les plus chauds des Indes-Orientales et de l'Amérique. M. de Jussieu remarque de plus, que les feuilles empreintes étoient toujours étendues comme si elles eussent été collées à dessein; ce qui prouve, dit-il, qu'elles y ont été apportées par de l'eau. Le célèbre Leibnitz avoit déjà été très-surpris de trouver des empreintes de plantes exotiques sur des ardoises d'Allemagne. Enfin, on doit encore ajouter à cette multiplicité de preuves incontestables de déluge universel, les ossemens, les dents d'éléphans trouvés au fond de la terre, dans les climats où jamais ces animaux n'ont pénétré, et les traditions de tous les peuples qui s'accordent sur ce seul point; cette vérité miraculeuse a même percé les ténèbres de la fable; la mythologie parle du déluge.

Qu'ils sont dépourvus de réflexion ou de bonne foi, ceux qui ne rougissent pas d'attribuer au hasard la formation de l'univers! Outre les preuves éclatantes d'une justice et d'une bonté divines, dont on vient de tracer une foible esquisse, il suffit d'ouvrir les yeux pour connoître que chaque plante a l'organisation nécessaire à sa conservation et à sa reproduction, suivant les climats et les lieux où

la nature l'a placée ; on doit dire la même chose des animaux et de leur instinct. Entre autres exemples, on peut citer les animaux si utiles dans le Nord, l'élan et le renne, dont les pieds sont formés pour marcher avec une extrême sûreté sur la glace, sans pouvoir jamais glisser, en courant avec une extrême vitesse. Le chamois, habitant léger des montagnes, a reçu, de la nature, des éperons avec lesquels il lui suffit de s'accrocher au plus petit buisson pour ne pas tomber, de la pente la plus escarpée et la plus dangereuse, au fond d'un précipice. Le chameau, destiné à parcourir souvent des déserts arides et brûlans, et à manquer d'eau pendant des semaines entières, jouit de l'étonnante faculté de lutter longtemps, sans dépérir, contre l'horrible tourment de la soif et de la faim ; il peut rester quelquefois dix jours et davantage sans boire, en faisant chaque jour vingt-cinq à trente lieues, et en portant des poids énormes ; s'il rencontre une mare sur la route, il boit pour le temps passé et pour le temps à venir ; car il y a dans le chameau, outre les quatre estomacs qui se trouvent d'ordinaire dans les animaux ruminans, une cinquième poche qui lui sert de réservoir pour conserver de l'eau. Ce cinquième estomac manque aux autres animaux et n'ap-

partient qu'au chameau ; il est d'une capacité assez vaste pour contenir une grande quantité de liqueur, qui peut y séjourner sans se corrompre et sans que les autres alimens puissent s'y mêler. Pour que rien ne manque au merveilleux de cette conformation, le chameau est doué d'une telle sobriété et d'un tel instinct de prudence, que, lorsqu'après la plus longue abstinence, il trouve de l'eau, il n'étanche jamais entièrement sa soif; il en réserve toujours pour les besoins à venir.

Combien il seroit à désirer qu'un Bossuet, profond naturaliste, entreprît de nous donner l'histoire des minéraux, des végétaux et des animaux, en ne perdant jamais de vue, ainsi que ce grand homme, Dieu et la Providence ! Il n'auroit à redouter ni l'éloquence, ni le talent des écrivains qui, de nos jours, ont traité cette matière ; il suivroit une autre route ; son ouvrage n'auroit rien de commun avec les leurs, et surtout avec ceux de quelques botanistes modernes. Combien d'idées nouvelles naîtroient naturellement de ce plan ! car la vérité seule donne tout : profondeur et finesse d'observations, résultats neufs, utiles et lumineux ; c'est elle, uniquement elle qui peut donner à l'imagination toute sa force, à l'âme toute l'élévation dont elle est susceptible, et

au style d'un écrivain cette énergie qui entraîne et ce ton qui persuade. Des naturalistes modernes, qui ne veulent voir dans la création, que des êtres matériels et des lois physiques formés par le hasard, ont beaucoup répété que c'est rabaisser la majesté divine que la supposer attentive à la conservation des plantes, des insectes, etc.; mais ce sont eux qui n'ont pas d'idée de la suprême puissance, puisqu'ils la mettent au niveau de celle de la foible espèce humaine.

Sans doute le souverain d'un vaste empire ne doit s'occuper que de l'ensemble du gouvernement, parce qu'il ne pourroit suffire aux détails; Dieu voulut borner l'ambition de l'homme sur la terre, en lui refusant la possibilité de gouverner seul un grand état. A mesure que l'homme étend sa domination, il est forcé de confier à d'autres le pouvoir de régir et de commander; il conserve les honneurs de l'autorité souveraine; mais il en perd le véritable droit, celui d'ordonner tout lui-même.

Dieu suffit à tout. D'un seul regard, il voit l'ensemble et les moindres détails de ses ouvrages; il n'a besoin ni d'effort, ni d'application pour veiller sur tous les êtres qu'il a créés,

et pour préparer en même temps les révolutions des empires.

L'histoire naturelle cessera d'être une science aride, quand on y cherchera les traces si multipliées de la bonté divine; la science alors produira le plus noble, le plus doux sentiment du cœur humain, l'admiration fondée sur la reconnoissance; et l'histoire de la nature, en montrant toujours l'homme en rapport avec Dieu, donnera la vie à tous les objets créés, et l'intérêt le plus puissant à toutes ses descriptions. Quel charme alors dans cette étude! Voir Dieu partout dans l'univers, c'est anticiper sur les joies du ciel où l'on ne verra que lui..... Ces vérités seront toujours combattues par une aveugle impiété; mais, aux yeux mêmes des incrédules qui ont conservé de l'élévation d'âme, elles valent mieux, à ne les considérer que comme une hypothèse, que le système ignoble et dégoûtant qui nous représente l'homme comme un animal perfectionné, qui peut et qui doit dégénérer et redevenir, avec le temps, un quadrupède ou le plus vil insecte.

SPECTACLES (DRAMATIQUES.) — Les jeunes personnes jadis, et même celles qui étoient dans le monde depuis plusieurs années, alloient très-rarement aux spectacles, parce qu'alors il

falloit louer une loge entière, car on ne vouloit pas risquer de se trouver assise en public à côté d'une courtisane. Les femmes, dans ce temps, étoient beaucoup plus sédentaires; dans leur jeunesse, elles ne sortoient qu'avec leurs *chaperons*, et c'étoit surtout pour remplir des devoirs. Dans l'âge mur, si elles étoient aimables, elles rassembloient chez elles une société choisie, qui ne s'y réunissoit que pour le seul plaisir de la conversation. Elles attiroient du monde sans aucuns frais, et n'étoient pas obligées de promettre de la musique et *des charades*. Aujourd'hui, ce qu'on appelle *une soirée*, est un spectacle. On y trouve de tout, excepté de l'aisance, de la confiance, de la gaieté, de la conversation, et l'esprit de société.

En général, aujourd'hui, les jeunes femmes attachent beaucoup trop d'importance à la parure, *à la mode;* elles sont infiniment trop avides *d'invitations* et de spectacles; elles ne se plaisent point assez chez elles; de tels goûts ne promettent pour l'âge mûr, ni des femmes aimables et sensées, ni d'excellentes mères de famille. Cependant, il n'y a point pour une femme d'éloge, non seulement complet, mais réel, si l'on n'y joint celui d'aimer de préférence à toutes les dissipations du monde l'intérieur

de sa maison. Aussi les anciens pensoient-ils qu'il ne manquoit rien à l'éloge d'une femme vertueuse, qui se trouve dans cette belle épitaphe :

Casta vixit,
Lanam fecit,
Domum servavit.

« Elle vécut chaste, elle aima le travail et sa » maison. »

Cette épitaphe antique, peint, et peindra toujours une femme parfaite. Enfin les intérêts de la santé et de la beauté s'accordent parfaitement sur ce point avec la morale.

Peu d'années avant la révolution, un excellent médecin fit paroître un livre de médecine à la portée des gens du monde, et qui a pour titre : *De l'influence des affections de l'âme, dans les maladies nerveuses des femmes, avec le traitement qui leur convient, par M. de Beauchesne, docteur en médecine, de l'université de Montpellier.* Voici une citation de cet utile ouvrage : l'auteur, après avoir dépeint les inconvéniens pour la santé, de l'inaction, de l'oisiveté et de la dissipation des villes, s'adresse aux femmes et leur dit :

« Fuyez désormais les dangers des faux plai- » sirs, des passions violentes, de l'inaction et » de la mollesse ; suivez vos jeunes époux dans

» les voyages, à la campagne; défiez-les à » la course, sur l'herbe parée de fleurs; revenez à Paris donner à vos amies l'exemple des » exercices et des travaux convenables à votre » sexe. Aimez, élevez vos enfans, vous saurez » bientôt combien ce plaisir est au-dessus des » autres. Vous vieillirez lentement, lorsque » votre vie sera pure. Que dis-je! Vous » ne vieillirez point, car vous ne cesserez pas » d'être utiles et chères à vos familles. A mesure » que l'âge vous enlèvera une jouissance, vous » la remplacerez par une autre, d'un ordre supérieur. Vous n'aurez besoin de terminer » votre carrière ni par la pruderie, ni par l'intrigue ou le jeu; vous serez mère de famille, » et vous verrez se multiplier autour de vous » les bénédictions de vos enfans et les éloges » mêmes de ceux qui n'auroient pas le courage » d'imiter vos vertus. »

L'auteur fait la citation suivante :

« Un physicien, disciple du docteur Priestley, » fit cette expérience. Il prit de l'air dans la » salle Saint-Charles, où l'on met les malades » attaqués de fièvre putride, à l'Hôtel-Dieu; » ensuite il en prit dans la salle de la comédie » italienne, un jour de grande représentation, » jour où la salle étoit pleine : il a trouvé que » cet air étoit de six degrés plus méphytique

» que celui de la salle Saint-Charles, et il ne
» lui manquoit que deux degrés de plus, pour
» être absolument mortifère. »

STYLE, (ART D'ÉCRIRE.) — Pour réussir dans quelque art que ce puisse être, il faut de la réflexion et de l'étude, et *l'art d'écrire* en demande beaucoup. Les qualités indispensables d'un bon style sont : *la clarté*, *le naturel*, *la pureté*, *l'harmonie*, *l'élégance*.

La clarté exclut les tournures amphibologiques, ou embrouillées ou diffuses ; lorsqu'on est diffus, on est ordinairement obscur, parce que l'attention du lecteur s'éteint dans les verbiages. Un trop grand laconisme peut souvent aussi, faute des explications nécessaires, jeter de l'obscurité dans un ouvrage.

Le naturel préserve de l'enflure, de l'emphase du galimathias, toujours produit par d'ambitieuses prétentions. La *pureté* du langage est formée par une construction de phrase simple, correcte; par une parfaite connoissance de la propriété des mots, ainsi que de la juste valeur et de la force des expressions.

L'harmonie consiste à plaire à l'oreille, à éviter les *hyatus*, les liaisons dures ou ridiculement répétées, les rimes en prose et les vers blancs. En général, il faut que toute *phrase fi-*

nale, celle qui termine un paragraphe, soit un peu allongée; presque toujours, lorsque cette phrase manque de *nombre*, elle laisse à l'oreille quelque chose à désirer. Il faut surtout savoir varier l'harmonie, et ne la pas confondre avec la monotonie. L'harmonie, qui doit avoir dans le cours d'un ouvrage du charme et de la douceur, doit aussi changer de caractère suivant les genres; elle est le véritable coloris du style, et successivement brillante, sonore, vive, animée ou lente, et remplie de mollesse; représenter à l'oreille, autant qu'il est possible, l'image de la pensée; la rudesse même peut être quelquefois une beauté, comme dans ce vers imitatif:

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Ou dans celui-ci :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?

Ici l'imitation est formée par le son, et quelquefois elle est produite par le seul arrangement des mots, ainsi que dans le vers et demi suivant :

Tel on voit, dans les airs, d'une flèche cruelle
L'oiseau timide atteint, etc.

Cet enjambement, et le mot *atteint*, placé brusquement à la fin de la phrase, représente

parfaitement à l'oreille l'oiseau percé d'une flèche.

L'harmonie du style est si bien une sorte de déclamation indépendante des inflexions de la voix, que tout lecteur (pourvu qu'il ait une bonne prononciation) paroît toujours bien lire, lorsqu'il lit tout haut, sans aucun ton, un livre supérieurement bien écrit. Les ouvrages en vers de Racine, de J.-B. Rousseau, et en prose de Fénélon, de Massillon et surtout de Buffon, renferment tous les secrets de l'harmonie; c'est là qu'il faut les étudier (1). L'élégance se compose de la clarté, du choix heureux des expressions, de l'harmonie des périodes, et de la réunion de la noblesse et de la grâce.

M. de Buffon a dit que : *tout l'homme est dans le style* : c'est trop dire, car, avec une infinité de défauts particuliers, on peut écrire parfaitement sans que le style décèle ces défauts;

(1) Voyez entre autres de ce dernier la description du *kamichi*, oiseau de proie des déserts, planant sur de vastes marais. Lisez tout haut, sans nulle inflexion, ce morceau; vous entendrez une musique lente, vague, mélancolique et ténébreuse, dont l'espèce d'illusion est véritablement admirable. Il n'y a dans ce morceau ni traits d'esprit, ni pensées brillantes; toute sa beauté est due à l'*art d'écrire*, et il est sublime.

mais il est très-vrai que l'âme et l'esprit se montrent dans le style. Il est certain qu'il faut bien penser pour écrire constamment bien, et que, presque en tout, le bon goût tient essentiellement à la morale. Tout ce que la morale condamne est sans charme et manque de goût. Le ton tranchant dans la jeunesse, l'arrogance à tout âge, l'aigreur et la hauteur dans les discussions littéraires, la grossièreté, l'indécence, toutes ces choses sont de très-mauvais goût. La véritable grâce est due à l'heureux accord de mille qualités charmantes; elle gagne tous les cœurs et n'a rien de frivole; c'est elle qui embellit l'affabilité des princes et qui double le prix des bienfaits; c'est elle qui, dans les diverses circonstances de la vie, donne le ton et le maintien qu'il faut avoir. On n'a point cette grâce-là sans bonté, sans délicatesse et sans une véritable sensibilité. L'observation du monde peut apprendre à le critiquer avec finesse; mais il faut sentir pour bien peindre des tableaux nobles et touchans. L'impie, l'hypocrite et le méchant ne loueront jamais dignement la vertu; il y a toujours dans leurs éloges quelque chose de faux, de froid et d'emphatique. Pour bien parler de la vertu, il faut du moins en avoir goûté les charmes; il faut la pratiquer ou la regretter. L'orgueil, par les

prétentions outrées qu'il inspire, fait tomber dans l'affectation, la pédanterie. Pour être toujours naturel, il faut une certaine mesure de modestie et de bonhomie. Jamais avec un esprit frivole, une mauvaise tête et une imagination déréglée, on ne sera capable d'embrasser et de combiner un vaste plan, ni de classer ses idées dans l'ordre et avec l'enchaînement qui doivent seuls leur donner toute la force qu'elles peuvent avoir; enfin la raison est indispensablement nécessaire pour bien écrire. Ainsi cet art, loin d'être étranger à la morale, tient d'elle sa véritable perfection; c'est sous ce rapport que l'on doit envisager la littérature et que l'on doit louer le goût des lettres. Ainsi, pour cultiver véritablement son esprit, il faut s'attacher à perfectionner sa raison, son caractère et ses sentimens. J'ai l'air de parler ici en moraliste, mais c'est aussi parler en littérateur. Si dans l'étude des belles-lettres on suit une autre route, on pourra montrer de l'esprit, écrire quelques belles pages; mais on tombera infailliblement dans les erreurs les plus dangereuses, dans les plus étranges contradictions, et l'on ne fera jamais un ouvrage véritablement estimable, et par conséquent utile. Un cours parfait de littérature seroit aussi un excellent cours de morale. Quant aux différens genres de style, on sait que les ro-

mans héroïques doivent offrir toutes les richesses de la diction la plus pure et la plus élégante; que l'histoire doit être écrite avec une majestueuse simplicité; la chaleur et les grands mouvemens de l'éloquence y seroient déplacés, parce que, pour l'intérêt propre à ce genre, il est nécessaire, que l'historien paroisse surtout sage et modéré. Il doit être judicieux et non passionné; sensé, profond, et non brillant. Je ne parle ici que d'une histoire suivie, longue et détaillée; mais un morceau d'histoire, un grand tableau dans un cadre resserré, demande un autre style. Là, tout doit étonner et frapper; les nuances, les gradations et les dévelopemens ne peuvent entrer dans ce plan; on ne doit offrir que de grandes masses et des traits saillans; il faut surtout marcher vers le but avec une sorte d'impétuosité. Nous avons de beaux modèles, dans notre langue, de ce style et de cette narration rapide. Le premier de tous est le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet.

L'idée sublime qui forme le plan de cet admirable discours, y donne une grandeur, une importance, une majesté qui en font un ouvrage à part. Qu'il est beau, qu'il est moral, ce tableau frappant où le hasard aveugle ne fait rien, où Dieu conduit, prépare et règle tout!

Ce n'est point un historien, c'est un interprète de la sagesse souveraine qui, dédaignant de pénétrer les vains projets des hommes et de peindre leurs caractères, ne voit en eux que les instrumens des volontés suprêmes, et qui, s'élevant au-dessus des vues humaines, ne rend compte des révolutions des empires qu'en suivant la marche et en découvrant les desseins profonds de la Providence. Son ton majestueux et prophétique est tellement celui de l'inspiration, qu'il semble qu'il lui seroit aussi facile de dévoiler l'avenir que de retracer le passé.

Après ce chef-d'œuvre, on peut citer l'*Histoire de la Révolution du Portugal*, de l'abbé de Vertot; tout marche au but, dans ce petit ouvrage, avec une rapidité qui entraîne le lecteur; une sagacité supérieure y tient lieu de pensées fortes; il est brillant de finesse et de pénétration. Les causes des événemens s'y trouvent dévoilées avec une parfaite connoissance des hommes et des affaires. Les caractères, que tout autre n'auroit pu qu'à peine ébaucher, y sont finis, et tout entiers; et l'auteur, en préparant avec un art admirable le triomphe de la maison de Bragance, a su jeter, sur la fin de cette histoire, tout l'intérêt que pourroit avoir le dénoûment le plus heureux d'un ouvrage dramatique.

Nous avons encore un excellent modèle du *style rapide* dans le précis de l'Histoire de Carthage, par M. le comte de Châteaubriant. (Voyez *Lettres*.)

SUCRE. — On a peine à croire que la cherté du sucre ait produit parmi le peuple une espèce de révolution dans les mœurs; c'est pourtant un fait; les cuisinières et les femmes d'artisans déjeunoient jadis avec du café à la crème. Obligées de renoncer entièrement au café quand le sucre coûtoit six francs la livre, elles y substituèrent le vin, s'accoutumèrent à en boire avec excès, et bientôt se familiarisèrent avec l'eau-de-vie. Il est inutile de faire des réflexions sur les résultats de ces habitudes!.... Combien les législateurs et les chefs des gouvernemens doivent réfléchir aux lois, aux édits, aux ordonnances qu'ils publient! Il en est tant dont les inconvéniens sont si peu frappans, et dont les conséquences sont si difficiles à prévoir!

SUFFISANCE. — C'est l'orgueil sans inquiétude. L'orgueilleux, ainsi que le suffisant, a de son mérite et de ses talens une opinion très-exagérée; mais il n'est pas sûr que les au-

tres le partagent : le doute le rend ombrageux et susceptible. Le *suffisant* au contraire est affermi dans la *foi* de sa supériorité ; il la trouve si évidente, qu'il est persuadé que tout le monde en est frappé ; et celui qui la contesteroit ne seroit à ses yeux qu'un envieux qui feindroit de la méconnoître. Un grand triomphe peut l'enivrer et non le surprendre, c'est une justice qu'il attendoit. Le *suffisant* est plus ridicule que le simple orgueilleux, mais il est moins agité pendant long-temps. Néanmoins, si son immuable présomption éprouve une longue suite de mécomptes et de revers, il devient sombre, farouche ; il se regarde comme une victime de l'injustice humaine ; il prend la société en horreur ; il la fuit, et il ne sauroit s'en passer. Les ressentimens amers, l'animosité, la haine le poursuivent dans la solitude, et le rendent jusqu'au tombeau le plus infortuné des êtres.

SUICIDE. — Il seroit très-facile de prouver par des faits, 1°. que dans l'antiquité les grands hommes en petit nombre qui se sont donnés la mort, quoiqu'ils y fussent en quelque sorte autorisés par leur religion, n'ont suivi que l'impulsion d'un profond désespoir ou de l'é-

goïsme le plus coupable (1); que les sages, leurs contemporains, les blâmèrent, et que leurs suicides furent très-funestes à leur patrie; 2°. que, dans les temps anciens et modernes, presque tous les suicides furent des scélérats atroces (2) ou des hommes sans mœurs et sans principes, ou enfin de jeunes femmes égarées par les passions; et 3°. que les écrits pernicieux des apologistes du suicide ont prodigieusement multiplié ces crimes. Un infortuné, tenté de s'arracher la vie, peut y être facilement déterminé par les éloges et la funeste admiration des écrivains qu'il aime. Voici un trait bien frappant de cette horrible influence (3).

---

(1) Le héros des suicides, Caton, ne se donna la mort ni avec calme, ni avec sang-froid. L'histoire rapporte que, peu d'instans avant cette action, un esclave étant entré dans sa chambre, il le renvoya avec fureur, et qu'en même temps il lui donna un si violent coup dans la mâchoire, qu'il lui cassa toutes les dents.

(2) Les personnages dont les noms sont le plus déshonorés dans l'histoire, ont été des suicides : *Judas* se pendit; *Sardanapale* se brûla avec toutes ses femmes dans son palais, auquel il mit le feu; *Néron* et *Messaline* se tuèrent.

(3) J'ai parlé ailleurs de ce trait, qui n'étoit point connu; mais ce détail est court; et le sujet est d'une si grande importance morale, que je crois devoir le rappeler ici.

Eustace Budgell, ingénieux écrivain anglois, étoit parent du célèbre Addisson, qui fut son protecteur et son ami. Budgell travailla au *Tatler* avec Addisson; et ensuite au *Spectator* et au *Gardian*. Dans le *Spectator*, tous les papiers marqués par un X sont de lui; tous les articles du *Gardian*, marqués d'un astérisque, sont aussi de Budgell. Ce dernier a fait un papier périodique, intitulé: *The Bee* (l'Abeille). Addisson fit la fortune de Budgell; mais Budgell eut une très-mauvaise conduite, et surtout après avoir perdu son protecteur. Addisson mourut en 1719, et Budgell, totalement ruiné peu de temps après, prit la résolution de terminer sa vie: il se noya dans la Tamise. On trouva sur son bureau un écrit de sa main, qui contenoit ces mots:

What Cato did, and Addisson approv'd cannot be wrong: « Ce que fit Caton, et ce qu'Addisson approuva, ne peut être un crime. » On sait qu'Addisson est l'auteur de la Mort de Caton. Addisson, écrivain si moral et si religieux, n'auroit certainement pas approuvé le suicide dans un chrétien; mais il crut pouvoir louer celui de Caton, et ce beau monologue: *it must be so plato thou reason'st well*, etc., affranchit l'infortuné Budgell des scrupules salutaires qui

auroient pu le retenir....... Quelles réflexions naissent de ce fait!....

TABAC ET TABATIÈRES. — Nous nous moquons des peuples qui mâchent du bétel; la coutume de fumer et de prendre du tabac n'est pas moins bizarre. Tout ce qu'on peut dire à la louange du tabac, c'est qu'il est bon pour la conservation de la vue; du moins on le croit. Chomel, dans son Traité des Plantes, dit avec raison que son usage immodéré est dangereux; il assure de plus qu'il maigrit extrêmement le visage.

On prétend que ce fut M. de Louvois, le ministre, qui le premier en France eut une belle tabatière. Cette boîte étoit de vieux laque, très-richement montée, fort grande, très-haute, et en forme de cœur (1).

Il est étrange qu'on ait d'abord mis les portraits en miniature dans l'intérieur des tabatières, et que cette coutume ait duré long-temps. Au bout de peu de jours les peintures jaunissoient et se couvroient de tabac. On attachoit apparemment à cet usage une idée de mystère;

(1) L'auteur a possédé cette boîte par héritage, et l'a perdue dans une auberge en Hollande, à Forthuisen, où elle lui fut volée.

mais c'étoit la discrétion de la fatuité; elle pouvoit donner de la curiosité, et le portrait n'étoit pas assez caché pour n'être pas reconnu. M. de La Popelinière, fermier général, fut le premier qui imagina de tirer les portraits de cette poussière noire et de les mettre sur les boîtes.

On lit, dans les Mémoires de Madame de la Lafayette, que le comte de Guiche, amoureux de madame Henriette d'Angleterre, et partant pour l'armée, emporta son portrait dans une boîte d'or qu'il suspendit à une chaîne, et qu'il plaça sur son cœur. Une balle l'atteignit, perça ses vêtemens et ne frappa que la boîte, sans briser le portrait, qui lui sauva la vie.

TABLES (USAGES DE). — Autrefois les soupers de Paris étoient renommés pour leur gaieté; on s'amusoit, on causoit sans interruption, même à table, parce qu'on y étoit toujours placé par son choix, à côté des personnes qui convenoient le mieux..... Chez les princes du sang, le prince appeloit auprès de lui *deux personnes*, et toujours deux femmes; la princesse aussi, et de même toujours *deux femmes*, à moins qu'il n'y eût un prince étranger de maison souveraine et sur le trône. D'ailleurs, on pensoit que ni une princesse, ni une fem-

me de la société, ne pouvoient, avec bienséance, inviter un homme à venir s'asseoir à côté d'elles pendant une heure et demie. On pensoit qu'à moins des priviléges du rang le plus élevé, il n'y a point de cas où, dans le cours ordinaire des choses, une femme puisse faire des *avances* à un homme. La politesse étoit parfaite, et par conséquent toujours aimable; elle ne dégénéroit jamais en froid cérémonial; et l'on évitoit avec soin, dans la société, tout ce qui pouvoit ressembler à l'*étiquette* et rappeler l'idée de quelque inégalité dans les rangs. On trouvoit que chez soi il falloit savoir accorder des distinctions à ceux qui le méritoient, ou par la réputation, l'esprit, la considération personnelle, ou par leurs places et leurs emplois; mais sans jamais blesser ou désobliger les autres, ce qui se faisoit fort naturellement, en s'occupant un peu plus de ces personnes, et non en leur donnant solennellement des préférences qui faisoient jouer un rôle subalterne à ceux qui ne les obtenoient pas. Le grand seigneur qui invitoit à un grand souper la femme d'un fermier général et celle d'un duc et pair, les traitoit avec les mêmes égards, le même respect. La financière établie dans le cercle n'auroit point cédé sa place à la duchesse; et, si par hasard elle le lui eût offert, la

duchesse, sous peine de passer pour impertinente, ne l'auroit point acceptée. Lorsqu'on alloit se mettre à table, le maître de la maison ne s'élançoit point vers la *personne la plus considérable* pour l'entraîner du fond de la chambre, la faire passer en triomphe devant toutes les autres femmes, et la placer avec pompe à table à côté de lui. Les autres hommes ne se précipitoient point pour *donner la main aux dames*. Cet usage ne se pratiquoit alors que dans les villes de province. Les femmes d'abord sortoient toutes du salon; celles qui étoient le plus près de la porte passoient les premières; elles se faisoient entre elles quelques petits complimens, mais très-courts, et qui ne retardoient nullement la marche. Tout cela se faisoit sans embarras, avec calme, sans empressement et sans lenteur; les hommes passoient ensuite. Tout le monde arrivé dans la salle à manger, on se plaçoit à table à son gré, et le maître et la maîtresse de la maison trouvoient facilement le moyen, sans *faire de scène*, d'engager les quatre femmes les plus distinguées de l'assemblée à se mettre à côté d'eux. Communément cet arrangement, ainsi que presque tous les autres, avoit été décidé en particulier dans le salon. Voilà des mœurs sociales et des manières véritablement polies, parce qu'elles obligent celles

que l'on veut particulièrement honorer, et qu'elles ne blessent personne : *nous avons changé tout cela*. Non-seulement aujourd'hui le maître de la maison s'empare de la dame *la plus considérable*, qu'il établit à côté de lui, mais il lui faut un second, et il nomme un autre homme, le plus élevé en grade, qu'il fait placer près d'elle; et si cette femme, comblée de tant d'honneurs, aime mieux l'amusement que la gloire, et que par malheur (ce qui n'est pas absolument impossible) le maître de la maison, et même le général d'armée, ou le maréchal de France, soient ennuyeux, elle passera une triste soirée..... Les autres femmes ne sont pas plus heureuses; car l'impérieux despote qui les a rassemblées chez lui, a nommé à haute voix les voisins qu'elles doivent avoir. Il faudroit avoir une gaieté à toute épreuve pour en conserver un peu à de tels repas.

Autrefois les femmes, après le dîner ou le souper, se levoient et sortoient de table pour se rincer la bouche; les hommes, et même les princes du sang, par respect pour elles, ne se permettoient pas, pour faire la même chose, de rester dans la salle à manger; ils passoient dans une antichambre. Aujourd'hui cette espèce de toilette se fait à table dans beaucoup de maisons. Là, on voit des François, assis à côté

des femmes, se laver les mains et cracher dans un vase..... C'est un spectacle bien étonnant pour leurs grands-pères et leurs grand'mères : cet usage vient d'Angleterre. Il est certain que cette coutume n'est pas françoise (1). (Voyez *Cadenas.*)

TABLEAUX. — L'art admirable de la peinture, comme nous l'avons déjà dit, se soutient en France avec plus d'éclat aujourd'hui qu'en Italie même. Mais en allant voir au Musée les différentes expositions, nous avons trouvé que plusieurs jeunes disciples de nos grands maîtres n'évitent pas toujours des défauts qui peuvent frapper les ignorans ainsi que les connoisseurs. Il nous paroît qu'en général, dans les portraits, leurs figures sont posées sans grâce et sans *convenance*, et qu'elle ont une affectation de *simplicité* qui leur donne quelque chose de lourd et de grossier : c'est le défaut principal des peintres anglois. Leurs figures n'ont pas l'élégante simplicité des statues grecques ; elles ont la morne grossièreté de l'étrusque.

Une jeune et jolie personne de la société devient ridicule si elle est maniérée et minau-

---

(1) La table sur laquelle on mange est appelée, par Plutarque, *l'autel des dieux de l'amitié et de l'hospitalité.*

dière ; mais son maintien naturel doit allier l'élégance à la modestie ; sa grâce n'est point celle d'une bergère ; sa physionomie doit avoir la douce expression de l'innocence et de l'ingénuité ; mais la naïveté rustique ne sauroit être dans ses manières ; des leçons les ont formées.

Un autre défaut, c'est de viser à l'effet par des ombres dures et tranchantes, qui très-souvent sont idéales, et qu'il faudroit éviter de tracer si elles étoient dans la nature. Enfin, pour détacher les têtes, on les place, par un artifice grossier, sur un *fond bleu clair*, ce qui fait ressembler les figures à des découpures collées sur du papier bleu anglois.

Nous trouvons aussi que les peintres ne cherchent pas assez dans l'histoire, dans les poëtes et dans la mythologie, des sujets qui n'ont jamais été traités, et qui mériteroient de l'être. Il seroit bien temps de renoncer aux *Mutius Scévola*, *aux Lucrèce*, *aux Cléopâtre*. On ne peut trop multiplier Minerve, Vénus, Uranie et les Grâces ; mais il y a dans la fable mille autres sujets que les peintres n'ont jamais représentés. Par exemple, les divinités du départ et du retour, *Abéone* et *Adéone* ; les trois Heures, *Eunomie*, *Dicé*, *Irène*. Ces trois mots signifient en grec : l'ordre, la justice et la paix. Aussi présidoient-elles à la vie de l'homme, qu'elles avertissoient

par leurs noms des seuls moyens de la rendre heureuse. Elles étoient aussi chargées du soin d'atteler le char *du dieu de la lumière.* Toute cette belle allégorie, qui n'est pas connue, vaut bien celle de la ceinture de Vénus. Il faudroit représenter les Heures avec les expressions qui les caractérisent; la différence de leur taille et de leur physionomie empêcheroit de les confondre avec les Grâces, alors même qu'on ne les représenteroit pas attelant le char de Phœbus. La fable fournit bien d'autres sujets nouveaux pour la peinture. Daphnis et Pandrose (1); Ajax combattant le spectre de Lybas; la victime exilée du *vœu du printemps sacré* (2); les jeunes filles assemblées pour obtenir le prix de la beauté aux jeux institués par Cypsélus (3); le beau tableau de l'école d'Athènes nous représente une grande quantité de belles têtes de philosophes anciens avec les traits divers qui les caractérisent. Le tableau que je propose offriroit les têtes charmantes des plus belles Grecques, et tous les divers genres d'expression et de beauté; mais il faudroit que le prix fût offert

(1) Sujet d'un de mes Contes.

(2) J'ai placé ces deux traits dans mon petit poëme d'*Aglaüs*.

(3) Roi des Parrhasiens. Hérodiee, femme de ce prince, y remporta le premier prix.

à celle dont la physionomie exprimeroit le mieux la pudeur, la modestie et la sensibilité, et celle-là n'auroit pas dû prétendre au prix de la beauté; aussi faudroit-il supposer qu'elle le reçoit sans l'avoir demandé, et la représenter (comme je l'ai fait dans un de mes contes) au moment où son jeune époux lui arrache son voile pour la montrer malgré elle. Ce tableau seroit également brillant, agréable et gracieux.

Voici encore d'autres sujets mythologiques : Hygée, déesse de la santé, telle que Gresset la dépeint dans ces vers :

Il est une jeune déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, les foiblesses;
Sans elle la beauté n'est plus.
Les Amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné;
Tandis qu'à ses pieds, abattue,
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné.

La malheureuse Phèdre, égarée et en distraction, assise à côté d'un myrte, dont elle perce les feuilles avec l'aiguille d'or qui rattachoit ses cheveux, tandis qu'elle fixe ses regards sur les traces du char d'Hyppolite qui vient de

partir pour la chasse, et qui laisse après lui un nuage de poussière.

La fable dit que long-temps après on montroit encore ce myrte criblé, et qu'on éleva dans ce lieu un temple à Vénus spéculatrice.

Enfin la belle Cinisca, remportant le prix de la course des chars aux jeux olympiques, etc.

L'histoire ne fournit pas moins de sujets :

La belle Arisbe, délivrant de sa prison le jeune Marius. (*Histoire romaine.*)

Zarine, vaincue par Striangès, qui, au lieu de la faire prisonnière, lui rend son cheval et ses armes.

Clisson, remettant au duc de Bretagne le fils de ce prince qu'il avoit reçu en ôtage : trait de générosité bien digne d'être consacré par la peinture.

Isabelle, reine de Hongrie, fugitive et poursuivie, seule dans une forêt, succombant à la fatigue, appuyée contre un arbre sur lequel elle trace ces mots : *Ainsi le veulent les destins.* (Elle écrivit ces paroles en latin.)

Saint Médard, évêque de Soissons, couronnant de roses sa sœur, qui fut la première rosière de Salency.

Le farouche et fier Totila, dans la grotte de saint Benoît, interrogeant ce saint sur sa destinée.

Sainte Élisabeth, fille d'André roi de Hongrie, princesse d'une beauté célèbre, et qui, dans sa première jeunesse, instruisoit de pauvres petits enfans qu'on lui amenoit en secret.

Le beau sermon de saint Vincent de Paul, et tant d'autres traits de la Vie des Saints.

Sainte Dorothée, recevant des mains d'un ange un bouquet de roses.

Saint Bisarion, ne possédant plus rien que son livre d'Évangile et le donnant à un pauvre.

Saint Almaque ou Télémaque, se jetant dans l'arène où combattoient les gladiateurs, pour sauver celui qui alloit périr; ensuite, haranguant le peuple sur ces jeux barbares, il fut victime de son zèle; le peuple irrité le massacra; mais les jeux furent abolis, etc.

On pourroit faire aussi des tableaux d'architecture pittoresque, dans lesquels les figures ne seroient que des accessoires, mais qui retraceroient des traits intéressans.

Le château de Pontorson, attaqué furtivement au point jour par les Anglois, et sauvé par une religieuse, sœur du fameux Duguesclin, qui du haut d'une fenêtre renversa l'échelle dans les fossés.

Des chevaliers maures, défilant lentement devant une citadelle gothique, en contemplant la belle Bérengère de Castille, de laquelle ils

avoient exigé, pour toute condition de paix, qu'elle se montrât sans voile du haut d'une tour.

On peut de même mêler l'histoire aux sujets de chasse, en représentant la *chasse aux bufles*, dans laquelle le brave Isambard sauva la vie à Charlemagne.

La *chasse aux loups*, où Louis V, dit d'Outremer, fut renversé de son cheval. La *chasse au cerf et aux toiles*, où Charles VI, à la tête des chasseurs, tira des toiles le fameux cerf qui portoit un collier, avec cette inscription : *Hoc me Cæsar donavit*.

Enfin, encore la *chasse au cerf*, où le malheureux comte de Melun fut blessé à mort.

Nous pensons que de même, dans les paysages, on peut, à l'imitation du Poussin, placer des scènes qui puissent intéresser le cœur et l'esprit, et que l'on peut même mettre de l'invention et de l'esprit dans les tableaux de fleurs.

Il y avoit à Paris, avant la révolution, une petite académie particulière, appelée *de Saint-Luc*, dans laquelle les jeunes peintres, dont le talent n'étoit pas encore tout-à-fait formé, exposoient leurs ouvrages tous les ans. Ces jeunes artistes trouvoient à cela plusieurs avantages : 1°. de n'être pas déparés par les ouvrages des grands maîtres ; 2°. de pouvoir placer les leurs dans un jour favorable ; 3°. de ne pas déplaire

au public en lui présentant des tableaux au-dessous de son attente.

Les littérateurs célèbres du dernier siècle, Voltaire, Diderot, Marmontel, qui ont si ridiculement disserté sur la musique, n'ont pas mieux parlé de la peinture. Voltaire place Lemoine et Vanlo au rang du Poussin et de Lesueur; et tous ses jugemens dans ce genre sont de cette force. Tous ces littérateurs se sont accordés à prodiguer les éloges à un mauvais tableau qui se trouvoit à Chantilly, et qui représentoit la muse de l'Histoire déchirant, de celle du grand Condé, les pages où se trouvent les détails de sa rébellion. D'abord, comme on l'a dit, le tableau ne vaut rien; ensuite, il est étonnant que de si beaux esprits se soient extasiés sur la prétendue beauté d'une allégorie si fausse. *L'Histoire* ne pouvoit déchirer ces pages; puisque c'est elle qui nous transmet toutes les actions vertueuses ou coupables. Il falloit représenter la muse de l'Histoire écrivant et le *Génie de la France* arrachant ces feuillets indignes de se trouver dans une si belle vie. Les mêmes littérateurs, à propos d'un tableau de l'antiquité, dont nous n'avons que la description, ont montré une profonde admiration, tout aussi mal fondée, pour ce fameux tableau du Timanthe, représentant le sacrifice d'I-

phigénie, et dans lequel Agamemnon se voile le visage : idée qui paroît sublime à MM. de Voltaire et de Marmontel, parce que, disent-ils, le peintre sentit qu'il ne pourroit donner au visage de ce malheureux père l'expression qu'il dût avoir dans ce moment ; mais le génie consiste à surmonter une difficulté, et non à l'éluder. Si Timanthe eût eu l'idée qu'on lui suppose, il eût mis l'artifice et l'adresse à la place de l'habileté, ce qui n'est au fond qu'une charlatanerie spirituelle, très-commune parmi les artistes modernes, mais dont on ne trouvera peut-être pas un seul exemple parmi les anciens. Ces derniers ont excellé surtout dans l'art sublime de donner aux têtes de leurs statues l'expression des sentimens les plus pathétiques, les plus énergiques, sans altérer la noblesse et la beauté des figures. Ils n'ont pas voilé le visage de l'infortunée Dircé, attachée aux cornes d'un taureau indomté ; sa tête est d'une admirable beauté ; elle fait frémir. Ils n'ont pas craint de montrer le visage de Niobé (qui sera toujours le type de la beauté), et qui voit tous ses enfans percés des flèches inévitables d'Apollon et de Diane. Ils n'ont pas craint de représenter Laocoon, dont le visage exprime à la fois les angoisses de la plus horrible agonie, et la douleur plus cruelle encore de voir périr avec

lui ses enfans. Ainsi, l'un des plus grands peintres de l'antiquité n'auroit pas couvert le visage d'Agamemnon, s'il l'avoit pu sans enfreindre des usages qu'il falloit respecter. Il n'étoit pas permis (dans les idées reçues alors) à un personnage héroïque, quand il fixoit sur lui les regards, de laisser voir sur son visage les marques d'une vive émotion. Œdipe, sentant qu'il va mourir, se couvre le visage, en disant à sa fille Antigone le dernier adieu. Ulysse, inconnu chez Alcinoüs, met sur son visage un pan de sa robe, afin de cacher son attendrissement lorsqu'il entend conter ses propres aventures. Ce fut par la même raison que Timanthe posa un voile sur la tête d'Agamemnon; car, au milieu des Grecs qui avoient demandé la mort d'Iphigénie, Agamemnon avoit plus d'une raison de cacher les pleurs que lui faisoit répandre le sacrifice qui sauvoit l'armée.

Les littérateurs du dernier siècle n'étoient nullement laborieux; jamais des hommes de lettres, avec de la célébrité, n'ont eu moins d'érudition, et n'ont été plus superficiels; ils n'avoient que des notions très-confuses sur les mœurs et les usages de l'antiquité.

TALENS. —

« Qui possède un talent peut promettre un bienfait. »

La Harpe.

Il y a dans ce vers beaucoup plus de vérité que le poëte lui-même ne l'a cru; car il n'a pas prétendu parler des bienfaits qui peuvent le mieux honorer les talens.

Il existe, à Lyon, une association de très-jeunes personnes, qui se sont réunies pour consacrer leurs talens aux infortunés. *Deux* d'entre elles ont mis en musique des odes sacrées de J.-B. Rousseau, qui forment ainsi les couplets de deux belles romances; d'autres ont peint des têtes, des paysages, des fleurs, des fruits, des oiseaux, des camées; d'autres ont fait de belles broderies, des ouvrages de tapisserie, de jolies corbeilles, etc.; et toutes ces choses se font et se feront tous les ans pour être vendues au profit des pauvres dans les premiers jours du mois de janvier. Quelle manière ingénieuse et touchante d'ennoblir et même de sanctifier l'adresse et les talens! Ainsi les mères et les institutrices de ces charmantes jeunes personnes ne sont pas obligées de leur dire : Appliquez-vous pour vous *amuser* et pour *briller*. Elles disent : Appliquez-vous pour être utiles aux infortunés.

Nous espérons que nos jeunes Parisiennes se hâteront d'imiter un tel exemple : l'imitation dans ce genre est un si grand mérite! Il est si beau de propager le bien! C'est à la jeunesse

surtout qu'il seroit facile de lui donner de la vogue, et cet honneur vaudroit bien celui de mettre à la mode un habit, ou un chapeau.

On parle à Paris, dans ce moment, d'un concert mystérieux, d'un *concert voilé*, qu'une société d'amateurs, qui veut rester à jamais inconnue, se propose, dit-on, de donner au profit des pauvres, sur la fin du carême; ce sera un concert *incognito*, c'est-à-dire, dont les musiciens seront cachés derrière un grand voile. On doit louer doublement les actions bienfaisantes lorsqu'elles sont ingénieuses, parce que l'invention prouve qu'on s'en est vivement occupé.

TALONS ROUGES. — Dans l'ancienne cour, tous les hommes présentés (c'est-à-dire, ceux qui montoient dans les carrosses du roi) avoient des souliers à *talons rouges*. Nul règlement, nulle ordonnance n'empêchoit les autres d'en avoir aussi; et jamais on n'a vu d'hommes, même de gentilshommes n'étant point de la cour en porter. J'ai donné ailleurs les raisons de cette espèce de réserve. (Voyez ***Flambeaux***.)

TESTAMENS. — Nous avons vu, sur la fin du dix-huitième siècle, et au commencement

de celui-ci, les *testamens* les plus scandaleux; entre autres celui d'un *philosophe* qui avoit enlevé une femme à son mari, et qui frustra ses héritiers légitimes pour léguer à cette femme tout son bien; et un grand seigneur laisser aussi son bien à sa vieille maîtresse (qui étoit la plus vile des courtisanes), et parler d'elle, dans son testament, avec le ton d'une profonde vénération!.... La voix qui s'élève du fond de la tombe ne doit proférer que des paroles nobles et pures...... Le vice est surtout hideux, quand il ose laisser de si honteuses traces après la vie.

Il y avoit jadis une délicatesse que beaucoup de personnes comprendroient à peine aujourd'hui. Quand on laissoit par testament, à un parent, à un ami, une somme peu considérable, par exemple, dix, ou douze, ou quinze mille francs, on disoit qu'on donnoit un *diamant* de l'un de ces prix. Cela signifioit, pour tout exécuteur testamentaire, la somme de ce diamant idéal, et on le donnoit toujours en argent.

En Angleterre, lorsqu'on ne laisse pas à un ami un legs particulier, on lui laisse un *anneau de deuil*. C'est un anneau d'or émaillé de noir, et communément avec une devise. Les héri-

tiers font faire ces anneaux suivant le détail qu'ils trouvent dans le testament.

TITRES RIDICULES D'OUVRAGES. — Sur la fin du dix-huitième siècle, on vit paroître une prodigieuse quantité de pièces fugitives en vers, dont les titres étoient d'un ridicule étrange. M. de Voltaire avoit mis ce mauvais goût à la mode, par les titres burlesques de ses pamphlets impies et satiriques. Les poëtes qui le suivirent, inventèrent des titres aussi ridicules, mais dans un autre genre. Ces titres étoient des espèces de préambules qui contenoient de petites anecdotes de société. Voici le titre d'une épître de M. le marquis de P**** :

*Vers à madame de B***, qui me demandoit s'il étoit vrai, comme le lui avoit dit madame de D****, que j'eusse quitté madame de C***** pour la petite A******.*

En voici une autre de M. Bonnard :

Épître à Bonbon mon fils, qui m'avoit envoyé, pour le jour de ma fête, un bouquet de lis et de roses, avec des baisers tout par-dessus. (Voyez *OEuvres de M. Bonnard.*)

On ne peut assurément pas être plus confiant et plus à son aise avec le public.

Depuis la révolution on a donné à des comédies et à des romans les titres les plus baroques; et maintenant quelques jeunes poëtes donnent à des épigrammes le nom de *boutade*. Cependant une *boutade* est une saillie d'humeur qui échappe sans qu'on y pense, et l'on ne se met point à son bureau avec l'intention de *composer* une *boutade*.

Le plus ridicule de tous les titres est fort ancien : l'*Art d'aimer* offre un véritable contre-sens. Il faut un peu d'art pour plaire dans la société, car il faut avoir beaucoup de tact, de délicatesse et d'usage du monde pour ne jamais blesser l'amour-propre des autres. L'art n'est peut-être pas tout-à-fait inutile pour *se faire aimer*; mais certainement il n'est pas plus nécessaire *pour aimer* que *pour s'attendrir* ou *admirer*. Enfin, un poëme *didactique* en ce genre sera toujours une conception froide, fausse et ridicule.

TOILETTE. — Il y avoit autrefois un bon goût général dans la société, et j'en ai rappelé les détails avec plaisir. Mais il faut avouer qu'il y avoit aussi quelquefois des choses de très-mauvais goût, et qui aujourd'hui paroîtroient fort ridicules : par exemple, la coutume presque générale, parmi les femmes, de s'habiller

devant des hommes, et celle de se faire peindre à sa toilette. C'est une idée bien fade que celle de se faire représenter devant une toilette et se contemplant dans un miroir; il ne l'est pas moins de se faire peindre en *Vénus*. Il nous reste beaucoup de vieux portraits de ce genre. Nous avons vu deux portraits représentant deux personnes qui n'existent plus, et qui étoient fort estimables à tous égards; c'étoient un mari et une femme; l'une s'étoit fait peindre en *Vénus*, et l'autre en *dieu Mars*. Quelques personnes se moquèrent de cette allégorie; mais en général ces portraits eurent tant de succès, qu'ils ont été gravés.

TOLÉRANCE. — Veut-on savoir ce que les philosophes pensoient de la *tolérance*. Écoutons un philosophe très-passionné et dans tous les secrets de la secte (M. Grimm); écoutons-le parlant à cœur ouvert à un *frère* philosophe (1).

« Vous avez reconnu Voltaire à son sermon » sur la tolérance; mais il rabâche trop à présent; sa Catherine est une maîtresse femme, » parce qu'elle est intolérante et conquérante: » tous les *grands hommes* ont été intolérans,

(1) Ce qu'on va lire fut écrit en 1772.

» *et il faut l'être.* Si l'on rencontre sur son che-
» min un *prince débonnaire*, il faut lui prêcher
» la tolérance *afin qu'il donne dans le piége;*
» que le *parti* ait le temps de s'élever par la to-
» lérance qu'on lui accorde, *et d'écraser son*
» *adversaire à son tour.* Ainsi son sermon sur
» la tolérance est un sermon *fait aux sots et*
» *aux gens dupes*, ou à des gens qui n'ont au-
» cun intérêt dans la chose. » (*Correspondance*
» *de Grimm*, Ire. partie, tome 2, pages 242
et 243.)

Ceci s'accorde parfaitement bien avec la conduite de Voltaire, qui, tandis qu'il prêchoit la *tolérance*, mandoit, dans ses lettres à ses amis, qu'il voudroit que les philosophes fussent *assez riches, assez nombreux pour aller avec le fer et la flamme exterminer les chrétiens;* et qui, dans sa correspondance avec des souverains, persécutoit avec acharnement les jésuites qui l'avoient élevé, et d'autres personnages; qui faisoit bannir de la Guienne M. de La Beaumelle; chasser J.-J. Rousseau de Genève, et qui conjuroit ses amis de faire mettre Fréron à la Bastille, etc.

On n'a jamais poussé aussi loin la duplicité, la fourberie, l'hypocrisie et l'acharnement des passions haineuses. Tout homme né avec un cœur droit, sensible et généreux, qui lira les

écrits de ces auteurs aussi inconséquens que pervers, et qui cherchera de bonne foi leurs motifs et la vérité; tout lecteur qui prendra la peine de tout lire et de réfléchir sur ces indignes productions, éprouvera la plus vive indignation et le plus profond mépris, indépendamment de tout sentiment religieux....

TON DES HOMMES AVEC LES FEMMES. — Dans la bonne compagnie, jadis, les femmes étoient traitées par les hommes avec presque tous les usages respectueux prescrits pour les princesses du sang; ils ne leur parloient en général qu'à la tierce personne; ils ne se tutoyoient jamais entre eux devant elles; et même, quelque liés qu'ils fussent avec leurs maris, leurs frères, etc., ils n'auroient jamais, en leur présence, désigné ces personnes par leurs noms tout court. Jamais alors les gens bien élevés ne louoient en face une femme sur sa figure, et lui supposer cette modestie étoit l'éloge le plus flatteur qu'on lui pût donner. Lorsqu'on leur adressoit la parole, c'étoit toujours avec un son de voix moins élevé que celui qu'on avoit avec des hommes. Cette nuance de respect avoit une grâce qui ne peut se décrire (1).

(1) Ajoutons que, peu d'années avant la révolution, on

Toutes ces choses ne sont plus d'usage; chaque homme aujourd'hui peut dire:

De soins plus importans mon âme est agitée.

On ne songe guère à toute cette délicatesse sociale, lorsque, dans un salon même, on n'est occupé que de grands intérêts politiques, et surtout de ce qui se passe et *se passera dans les chambres.....*

TRAGÉDIE (DE LA). — La simplicité, tant vantée dans les ouvrages d'imagination, n'est point par elle-même une beauté; car si elle n'étoit pas fondée sur une idée originale et frappante, ou si elle ne donnoit pas lieu à des développemens du plus grand intérêt, elle paroîtroit fort insipide, même avec un bon style; elle ne seroit qu'un dénûment d'imagination. La tragédie de Bérénice, malgré le charme du style et même l'intérêt touchant du caractère de Bérénice, est une pièce froide qui n'a jamais pu se soutenir au théâtre. Chez tous les peuples, et dans tous les temps, l'art dramatique a toujours commencé par des fictions d'une excessive

n'auroit osé paroître en bottes devant elles à Paris. Il est vrai qu'alors, excepté à la campagne, elles ne recevoient communément les hommes qu'à dîner et le soir.

simplicité. Dans le Prométhée qui nous reste d'Eschyle, on ne trouve ni invention, ni événemens, ni incidens. Quoiqu'il y ait du génie dans la manière dont l'auteur a tracé le caractère inflexible et fier de Prométhée, cette pièce n'est pas comparable à celles de Sophocle et d'Euripide. Les plus belles pièces de ces derniers n'ont traversé les siècles avec tant d'éclat que parce qu'elles joignent l'imagination à la beauté du style et à la vérité des sentimens. Par exemple, il y a tant de mouvemens, d'incidens merveilleux, de reconnoissance et de coups de théâtre dans Œdipe, que si ce sujet étoit moins usé, on en pourroit faire le plus frappant et le plus beau des mélodrames. Les coups de théâtre ne rendent donc point une pièce moins estimable s'ils sont bien amenés, et si d'ailleurs les caractères sont bien faits, les sentimens bien développés, et si le style est élégant et pur. Héraclius et Rodogune sont des pièces admirables; cependant l'action en est excessivement compliquée, mais elles n'en sont que plus théâtrales. Il est étrange de prétendre que l'intérêt si puissant, excité par la surprise et la curiosité, doit être banni du théâtre, des poëmes et des romans. Pourquoi la lecture de la Henriade est-elle, malgré ses beaux vers, si ennuyeuse? C'est qu'on ne trouve dans ce poëme

ni mouvement, ni situations extraordinaires et frappantes. Sans doute le charme du style, l'élévation des sentimens, la vérité des caractères et des peintures, sont, dans la tragédie, des beautés du premier ordre; mais l'ouvrage n'est aussi parfait qu'il peut l'être que lorsqu'on y trouve une fiction originale, attachante, et une grande pompe de spectacle; enfin, il faut observer que les pièces des anciens sont infiniment moins longues que les nôtres. Les actes de leurs tragédies n'ont en général que deux ou trois scènes assez longues, et quelquefois ils n'en ont qu'une seule. Ainsi, dans un moindre espace, ils ont dû naturellement placer moins d'incidens. Il est à désirer que les auteurs dramatiques, en cherchant des sujets, ou en traitant ceux qu'ils ont choisis, ne soient pas dominés par la crainte d'entendre comparer leurs pièces à des mélodrames; car cette crainte gêneroit, ou même gâteroit leurs talens, et bientôt nous n'aurions plus que des tragédies sans effet et sans imagination. Qu'ils tâchent de bien écrire, de n'être ni communs ni emphatiques, de tracer de grands caractères, de bien peindre les passions; mais qu'ils tâchent aussi d'inventer des fictions théâtrales, et d'offrir un beau spectacle; toutes ces choses réunies forment la per-

fection de l'art dramatique. Quelques personnes trouvent mauvais que dans les sujets tragiques on ose tracer des caractères atroces. A cela je répondrai que, si l'on n'admettoit plus dans les ouvrages d'imagination que des criminels intéressans, ou du moins excusables, cette fausse délicatesse seroit aussi nuisible à la morale qu'à l'art dramatique. Dès qu'on présente le crime, on doit le montrer épouvantable et monstrueux. D'ailleurs on trouve, dans beaucoup de tragédies justement célèbres, les monstres les plus révoltans, entre autres Mahomet, qui n'élève des enfans tombés entre ses mains que pour leur faire égorger leurs pères, atrocité qui se passe sous les yeux des spectateurs; et Cléopâtre, dans Rodogune, qui fait poignarder le fils le plus soumis et le plus tendre, et qui veut empoisonner l'autre.

L'atrocité d'un crime n'est donc point un sujet de critique dans une tragédie; mais un défaut intolérable, c'est de faire commettre une *atrocité* par un personnage que l'on a voulu rendre intéressant pendant quatre actes; tels, par exemple, que *Fayel* dans *Gabrielle*, ou *Barnewelt* dans la pièce de ce nom, de M. de la Harpe. *Mahomet* et *Cléopâtre*, dans Rodogune, commettent des *atrocités*, mais sont re-

présentés comme des monstres; et ce spectacle est aussi moral que terrible. Une autre règle, sinon *écrite*, du moins consacrée par l'exemple de tous les grands maîtres, c'est qu'il faut que la terreur n'agisse que sur l'âme, et que par conséquent elle n'offre rien qui puisse agir immédiatement sur les sens. C'est pourquoi le dénoûment de Gabrielle ne vaut rien, non parce qu'il est *atroce*, mais parce qu'il offre un objet qui révolte les sens; et c'est pourquoi le dénoûment *du Calas* de M. Chénier a causé tant d'horreur et d'indignation : il faut avoir bien peu réfléchi sur l'art dramatique, pour amener sur la scène un homme *disloqué* par le supplice de la question. On le répète, jamais les grands maîtres n'ont présenté ces *atrocités dégoûtantes*.

La Motte et beaucoup d'autres auteurs ont dit qu'il n'existe point de tragédie dont l'ensemble soit véritablement moral; il en est une, néanmoins, qui est profondément morale d'un bout à l'autre, c'est Britannicus. Dans cette admirable tragédie, tous les caractères sont parfaitement développés et soutenus; celui d'Agrippine est remarquable par son originalité; avec tous les traits qui peuvent peindre noblement et avec grandeur une femme intrigante et ambitieuse, il offre une infinité de pe-

tits détails, qu'un mot de plus ou de moins rendroit facilement comiques (1), et le mérite infini des détails qui complètent son étonnante vérité. Il falloit tout l'art et tout le goût de Racine pour oser placer, dans une tragédie, un tel caractère avec toutes ses nuances, dont quelques-unes sont si près du ridicule. Cette pièce a le rare mérite d'offrir à la jeunesse les leçons morales les plus énergiques et les plus frappantes. Qu'est-ce qui prépare, forme et développe Néron? L'orgueil le plus puérile et la foiblesse de prêter l'oreille aux insinuations perfides d'un vil flatteur : n'est-ce pas l'histoire de tous les jeunes gens corrompus? Racine a représenté admirablement un jeune homme, prêt à parvenir au dernier degré de corruption, uniquement parce qu'il préfère depuis long-temps un complaisant subalterne à un ami véritable; il craint qu'on ne le croie mené par Burrhus, et il se laisse mener par Narcisse. Que résulte-t-il de cette foiblesse et de cette inconséquence absurde? D'abord l'éloignement de ceux qu'il doit révérer et chérir, et par conséquent l'ingrati-

(1) Son engouement de la faveur; son indulgence pour Néron, quand elle croit reprendre son empire; la manière dont elle vante son crédit, etc., aucun des commentateurs n'a bien senti la beauté originale de ce rôle.

tude; bientôt cette ingratitude, augmentant avec ses déréglemens, devient une haine atroce. Il craint de justes reproches; plus foible à mesure qu'il s'éloigne de la vertu, il ne veut ni réparer, ni expier; il s'enfonce dans un abîme : et, au cinquième acte, Néron tout entier produit l'horrible catastrophe du dénoûment. Que de leçons sublimes dans cette conception!......

VAISSEAUX. — (Voyez *Bénédictions*.)

VALETS DE COMÉDIE. — Les *Crispins*, les *Frontins*, les *Pasquins*, toujours très-fripons et très-gais dans les comédies, les opéras comiques et les mélodrames, ne peuvent avoir qu'une funeste influence sur les mœurs du peuple, surtout quand les spectacles sont multipliés, et que les prix et les heures des représentations permettent aux personnes de toutes les classes d'y aller souvent.

Nos valets de comédie, copiés d'après ceux de Plaute, n'ont aucune vérité; mais les modèles de ces personnages existoient réellement dans l'antiquité. Des esclaves achetés dans l'enfance, et élevés avec les enfans de leurs maîtres, prenoient une sorte d'éducation, et cette finesse, et cette souplesse que peuvent donner la foiblesse et la dépendance. Ils devenoient

souvent les confidens de leurs jeunes maîtres, et cherchoient à se rendre utiles en les servant dans leurs intrigues. Telle est sans doute la véritable origine de nos soubrettes et de nos Crispins; mais il faut observer que, chez les anciens, ces personnages n'avoient pas les inconvéniens qu'ils ont parmi nous. Ces valets représentoient des esclaves, et le profond mépris pour cette classe, préservoit de la tentation de les imiter.

WALSES. — Une jeune personne, légèrement drapée, se jetant dans les bras d'un jeune homme qui la presse contre son sein, et qui l'entraîne avec une telle impétuosité, que bientôt elle éprouve un violent battement de cœur, et qu'éperdue la tête lui tourne!... Voilà ce que c'est qu'une *walse!*........ Les vieilles femmes trouvent cette espèce d'*allégorie* fort étrange. Elles disent que les *périgourdines*, à la mode de leur temps, étoient plus décentes, et beaucoup plus gaies....... Mais on sait que les vieilles femmes sont frondeuses et malignes, et qu'aujourd'hui la jeunesse est si parfaitement innocente, qu'elle n'entend finesse à rien, et que c'est avec une extrême simplicité que l'on chante avec une expression passionnée, que l'on danse des walses, etc.

réelle. Les passions ont fait beaucoup moins de victimes que la vanité.

VENGEANCE. — Les sermons de Bossuet, pleins de traits sublimes, sont infiniment moins connus que ses oraisons funèbres. Voici ce qu'il y dit sur les nobles facultés *de connoître et d'aimer*, et sur la vengeance : « O âmes! » vous connoissez et vous aimez; c'est là ce » que vous avez de plus essentiel, et c'est par » là que vous ressemblez à votre auteur, qui » n'est que connoissance et qu'amour; mais » la connoissance est donnée pour aimer ce » qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est » donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. » Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui » est la vérité même? Et qu'y a-t-il de meilleur » que celui qui est la bonté même? L'âme est » donc faite pour Dieu, c'est à lui qu'elle de- » vroit se tenir attachée et comme supendue, » par sa connoissance et son amour (1).

» L'esprit de ressentiment et de vengeance » est un attentat contre la souveraineté de » Dieu : *Mihi vindicta*, nous dit-il, *c'est à*

(1) C'est dans l'Écriture, dans les écrits des saints, dans les orateurs sacrés, que l'on trouvera toujours, et dans tous les temps, la définition la plus juste des vertus et des vices,

» *moi que la vengeance est réservée.* Dieu seul » est juge souverain, à lui le jugement, à lui la » vengeance; l'entreprendre, c'est attenter sur » ses droits suprêmes. Enfin, il est la règle; lui » seul peut se venger, parce qu'il ne peut ja- » mais faillir, jamais faire trop ni trop peu. »

VERRIERS (Gentilshommes). — Il y avoit, avant la révolution, un état, ou pour mieux dire un métier, qui, loin de faire déroger, exigeoit en quelque sorte une espèce de noblesse. C'étoit celui de faire (de souffler) des bouteilles pour mettre le vin. Les chefs de ces manufactures s'appeloient gentils-hommes verriers. Tout ce qui avoit quelque rapport au vin étoit particulièrement respecté en France : c'est pourquoi les vendanges étoient et sont encore le temps consacré aux vacances des tribunaux et des colléges; et non celui de la moisson, dont les travaux sont beaucoup plus importans.

VERTUS. — Point de liens sans devoirs ré-

---

la connoissance la plus approfondie du cœur humain, de ses passions et de ses sentimens. C'est saint Augustin qui a dit : *Aimer, c'est être inquiet.* Quelle profondeur et quelle vérité dans ce mot si simple!

ciproques, et par conséquent sans *vertus*. On n'a jamais dit les *devoirs de l'amour*, mais bien de *l'amour conjugal*. Le devoir et la vertu sont donc les bases de toute société.

L'amitié étant un sentiment pur, fondé sur l'estime, est *un lien* tant que *les devoirs* en sont réciproquement remplis.

Il n'y a point de liens entre un tyran et ses sujets; ces derniers n'ont que des *chaînes*. La force, le crime, le vice, peuvent forger des chaînes; la crainte ou l'attrait du plaisir peuvent les recevoir; mais la vertu seule peut former des liens.

Les chaînes n'asservissent que matériellement; elles n'ont aucun empire sur les esprits et sur les âmes.

On brise sans scrupule des chaînes; on ne rompt *des liens* qu'avec remords.

La réciprocité des devoirs entre le souverain et les sujets affermit les trônes.

VIEILLARDS ET VIEILLESSE. — Parmi les anciens, Cicéron est celui qui a le mieux parlé des vieillards, c'est lui qui a dit qu'ils sont comme les vins que le temps a rendus aigres ou qu'il a bonifiés.

Il existe des créatures humaines qui n'ont point été vicieuses, et qui, dans le cours de la

vie, n'ont été trouvées ni imbéciles ni déraisonnables, et qui cependant, parvenues à l'âge de soixante-dix ans, pensent de très-bonne foi qu'elles n'ont été créées que pour s'habiller, déjeuner, dîner, souper, jouer au piquet, et dormir.

Si l'on est capable de quelque réflexion, on doit être bien malheureux dans la vieillesse, lorsqu'en jetant les yeux sur le passé, on n'y voit qu'une longue suite d'années écoulées dans une insouciante oisiveté; et que, dans l'espace de plus d'un demi-siècle, on trouve, non la vie utile, animée d'un être intelligent, industrieux et sensible, mais la honteuse végétation d'une brute.

Lorsqu'un vieillard est exempt d'infirmités, qu'il a conservé ses facultés intellectuelles, et qu'il est religieux, il est dans un état habituel de bonheur qu'il n'a pu connoître dans sa jeunesse. Il est naturellement débarrassé de toutes les sujétions sociales; et cet heureux affranchissement double pour lui le temps qui lui reste. Il ne sauroit regretter les amusemens qui ne sont plus de son âge; s'il a un bon esprit, il en a été fatigué et même ennuyé long-temps avant d'y renoncer. Son avenir est court, mais il en est véritablement le maître : il en peut disposer sans craindre que ses résolutions soient

anéanties ou traversées par les passions, l'étourderie et l'imprudence. Il connoît la juste valeur des choses; il ne s'agitera plus pour des misères; il est calme, il juge bien; c'est là tout le secret des conduites parfaites. Si sa présence n'excite plus la joie turbulente et la gaieté, elle inspire le respect et la vénération; la jeunesse bien née ne dispute point sur les déférences qui lui sont dues; les avoir toutes pour cet âge, auquel on désire atteindre un jour, c'est s'honorer soi-même dans l'avenir; rien n'est plus attachant que la conversation d'un vieillard aimable qui n'abuse pas du privilége d'être écouté avec intérêt. Enfin, la foiblesse physique, la débilité même de la vieillesse a ses dédommagemens. Cette légère lassitude, que lui donne sans la faire souffrir sa pesanteur habituelle, lui rend le repos si doux! S'asseoir dans un bon fauteuil, surtout en revenant de la promenade; goûter le charme d'un calme parfait, et quelquefois, au milieu d'une agréable rêverie, céder pour quelques instans au sommeil, voilà pour elle de vrais plaisirs, et qui se renouvellent tous les jours.

On ne conçoit pas comment un vieillard peut se livrer à l'humeur, à la colère, à l'avarice, à l'ambition, et se rendre insupportable à tout ce qui l'entoure. Prêt à tout quitter,

à quoi lui serviront ces honneurs qu'il sollicite, cet argent qu'il amasse, toutes ces superfluités de luxe qu'il accumule autour de lui? Il n'a plus que le temps de donner et de pardonner. Quel est l'homme qui, au moment de s'expatrier pour toujours, voudroit employer les instans qui lui restent jusqu'à son départ, à gronder, à bouder, à maltraiter ses proches et ses amis, dont il va se séparer sans retour? Il n'en est point qui, dans cette situation, ne désire laisser des regrets, et qui ne cherche à les mériter. Ah! la sagesse véritable, dans la vieillesse, c'est la douceur, l'indulgence sans bornes et la bonté. Ces qualités, que la religion prescrit à tous les âges, peuvent-elles coûter à celui-ci? Elles n'excluent nullement la vigueur de l'esprit et la force de l'âme; elles s'allient parfaitement avec le courage qui fait condamner sans ménagement les mauvaises actions, l'impiété publique et les principes corrupteurs; mais le vieillard, tel qu'il doit être, parle en faveur des mœurs, sans fiel, sans exagération. Il est inaccessible à la haine, il met tous ses soins à rendre heureux ceux qui l'environnent, il n'en exige rien; il leur offre tous les conseils de la raison et de l'expérience; il est, pour sa famille et pour ses amis, une sentinelle attentive, placée là pour quelques jours, ou seule-

ment, peut-être, pour quelques heures, afin de veiller pour les autres, et de donner des avertissemens salutaires. Il sait que, dans la vieillesse, la meilleure santé n'est qu'une illusion, que la tombe est entr'ouverte, qu'un mouvement du sang plus ou moins rapide peut nous y précipiter en un instant; ainsi, pour lui, tous les intérêts de la vie sont relatifs; il n'en a plus de personnels!....

VOITURES. — Avant la révolution, il n'y avoit point de cabriolets de place, et c'étoit un bien; car cet établissement a causé une multitude d'accidens. On a supprimé les chaises à porteurs et les brouettes, voitures très-regrettables pour la classe qui n'est pas en état de payer des fiacres. Il est étonnant qu'on n'ait pas imaginé des litières publiques, menées par des mulets, pour le service des malades, des convalescens et des femmes grosses, auxquelles les voitures ordinaires sont défendues. Ces litières seroient employées à Paris, dans les environs, et pour les voyages.

La forme des voitures étoit beaucoup plus agréable, il y a trente ans, que celle des voitures modernes: les voitures rondes comme des boules sont du plus mauvais goût. La forme des berlines et des calèches anciennes, et celle

des *vis-à-vis* étoit d'un fort bon dessein dans leur genre et d'une grande élégance.

VOLTAIRE. — M. de Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, a composé plusieurs articles sur des noms propres, entre autres sur celui de Dioclétien (1); ainsi on ne trouvera pas extraordinaire que, dans un Dictionnaire consacré en grande partie à la littérature, j'aie placé le nom d'un écrivain si fameux. Voltaire, fils d'un notaire, homme vertueux et considéré, naquit à Chateray, près de Sceaux, à deux lieues de Paris, en 1694. Il fut baptisé dans l'église de Saint-André-des-Arts, sous les noms de *François-Marie Arouet;* dès sa première jeunesse, il fut corrompu par des liaisons pernicieuses; son esprit satirique et licencieux, et son impiété s'annoncèrent avant l'adolescence; et, à dix-sept ans, il avoit déjà fait des libelles, et composé des pièces de vers dans lesquelles la pudeur et la religion étoient également outragées...... A trente-deux ans, Vol-

(1) Pour faire le plus grand éloge de ce tyran, qui persécuta et chassa de Rome les historiens, les gens de lettres et les philosophes, mais qui fit périr dans des supplices affreux une multitude de chrétiens, ce qui, aux yeux de M. de Voltaire, expie tout.

taire sembloit avoir épuisé tous les succès, toutes les humiliations, toutes les étourderies, tous les revers et tous les excès de la carrière littéraire; il avoit donné *Œdipe*, qui eut un succès mérité; *Mariamne*, qui tomba; la *Henriade;* il avoit fait l'infâme *Épître à Uranie*, des libelles, entre autres contre M. le régent son bienfaiteur; et, à cet âge de trente-deux ans, il avoit été chassé de chez son père, renvoyé de la Hollande, et enfermé deux fois à la Bastille; exilé de Paris une fois; ensuite, exilé de France, après avoir été indignement outragé par des valets (1).

Toute sa vie, jusqu'à l'âge de soixante ans, n'a été, comme celle des Sarasins dont parle Ammien Marcellin, qu'*une longue fuite*. Toujours chassé, toujours poursuivi; attaquant sans cesse, et fuyant; se déguisant, se masquant pour se venger, et se trahissant toujours par le cynisme de ses écrits; tour à tour, et souvent à la fois flatteur et calomniateur, impudent et lâche, épuisant en même temps toute l'effronterie de l'impiété et du libertinage, et toute la

(1) On sait que ce fut par les valets du chevalier de ****, qu'il avoit insulté; mais rien n'excuse une si cruelle et si basse vengeance, qui ne doit imprimer aucune flétrissure; car nul homme n'est à l'abri d'un lâche assassinat.

bassesse de l'hypocrisie; inconséquent autant que perverti; soutenant alternativement le pour et le contre; persécuteur cruel de ses ennemis et déclamant sans cesse contre l'intolérance; affectant le plus profond mépris pour les rois, et leur prodiguant en secret l'adulation; jouant continuellement les rôles si vils d'espion et de délateur; ambitieux, dévoré d'orgueil et d'envie; dédaignant l'estime parce qu'il n'y pouvoit prétendre, mais cependant aspirant à la domination universelle, et voulant tout corrompre, pour diriger l'opinion générale, pour être admiré avec enthousiasme et pour régner sans contradiction.

Tels furent les funestes fruits de cette maxime qui dirigea sa jeunesse. *Le plaisir est le but universel, qui l'atrappe a fait son salut* (1).

Infortuné! Qui n'a connu, ni la destination de ses talens supérieurs, ni l'ascendant sublime qu'il auroit pu prendre sur son pays et sur son siècle. Ah! Si de nobles idées eussent exalté son imagination! Si de grands sentimens et une véritable philantropie eussent animé son cœur! S'il eût fait autant pour les intérêts de la morale et des mœurs qu'il a fait contre! Quel nom il eût laissé! Et quel surcroît de

(1) Lettre à Berger, 10 octobre 1733.

gloire il eût répandu sur la littérature françoise et sur sa patrie !.......

Les partisans de Voltaire n'essaient même pas de justifier son caractère (1); et en même temps ils vantent encore *son influence sur son siècle*, et sur le plus grand souverain de l'Europe, le grand Frédéric, roi de Prusse. Ce dernier éloge est très-mal fondé; Voltaire n'a eu aucune *influence* sur Frédéric. Ce prince l'aima d'abord; ce sentiment finit avec l'estime; et, dans aucun temps, le roi ne consulta le *philosophe* sur les affaires, et il rejeta constamment les conseils qu'il en reçut, et qu'il ne demandoit pas: c'est ce qu'on peut voir par toutes leurs lettres. Voltaire pressa vainement le roi de repousser les jésuites, et d'exercer à Thorn des vengeances cruelles d'un crime commis cinquante ans auparavant (2). Il tenta inutilement de perdre auprès de lui Maupertuis; enfin, il n'eut pas le moindre crédit sur l'esprit de ce grand roi, ni la moindre influence sur ses actions. A l'égard de l'influence sur son siècle,

(1) M. Le Brun lui-même, l'un de ses plus zélés partisans (ce qui devoit être), a dit, dans une ode en son honneur, qu'il étoit *tour à tour aux cieux et dans la fange*. Il faut être bien méprisable, pour qu'un admirateur passionné fasse un tel aveu!

(2) Ce trait est détaillé dans le cours de cet ouvrage.

on ne peut le nier, elle fut prodigieuse. Mais, grands dieux! doit-elle être un sujet d'éloges !... Comment l'a-t-il acquise? Par une grande fortune, avantage qui donne tant de moyens; par soixante ans d'intrigues (1), par les flatteries les plus outrées (2); par les méchancetés les

(1) Lisez ses lettres, vous le verrez sans cesse cabalant pour faire réussir ses productions et celles de ses partisans; charger ses amis de *prêter, de donner, aux jeunes femmes et aux jeunes gens*, ses livres impies. Vous le verrez conseiller des articles infâmes pour l'Encyclopédie; vous le verrez intriguer pour empêcher les gens religieux d'être reçus de l'académie, et demander *la liste, avec les noms de baptême*, de ceux *qu'il ne connoît pas*, afin de faire des libelles contre eux; vous le verrez prendre le métier d'espion pour gagner les ministres, trahir ce qu'il croyoit les secrets du roi de Prusse, se mêler en secret des affaires de Genève, agir clandestinement contre les magistrats et contre la liberté de cette république qui lui donnoit un asile, tandis qu'il affichoit en public les opinions et les sentimens contraires, etc. Toutes ces choses se trouvent dans ses propres lettres.

(2) A tous les princes, à tous les gens en place ou qui avoient du crédit, à madame de Pompadour, à madame du Barri, à M. le duc de Choiseul, qu'il appelle *Socrate;* à M. de Sartine, qu'il compare à *Agrippa;* au maréchal de Richelieu, qu'il appelle toujours *mon héros;* tandis que, dans des lettres de même date à ses amis, il l'appelle constamment le *tyran du tripot* (de la Comédie Françoise); à tous ses admirateurs; à M. de La Harpe, auquel il dit que

plus niaises (1); par l'hypocrisie la plus révoltante (2); par les ouvrages les plus méprisables

---

l'*Europe attend Mélanie;* à M. Marmontel, auquel il dit que, *sans le* 15e. *chapitre de Bélisaire* (chapitre fort ennuyeux, mais très-irréligieux), le 18e. *siècle seroit dans la boue;* à tous les gens qu'il veut attirer *dans le parti.*

(1) Des libelles, des calomnies, des mensonges pour se faire valoir, pour perdre ses ennemis, ou seulement pour déshonorer ceux qui n'étoient pas *philosophes*, ou dont il envioit les talens. Il fut persécuteur et cruel; il fit renvoyer de Guyenne, par le maréchal de Richelieu, M. de La Beaumelle. Il fit chasser de Genève J.-J. Rousseau; et, dans le temps de ses malheurs, il fit contre lui le plus plat et le plus indigne libelle (la Guerre de Genève). Il vouloit qu'on *enfermât*, qu'on *écrasât* Fréron. Il écrivit au chevalier de Maupeou pour l'engager à faire enfermer M. Clément. Il fit les mêmes tentatives pour beaucoup d'autres.

(2) Voyez ses lettres au roi Stanislas, au pape Benoît XIV, à l'évêque d'Annecy, au maréchal de Richelieu, à tant d'autres, et plusieurs préfaces de ses tragédies : entre autres dans celle d'Alzire. « On m'a traité dans vingt libelles (dit-il) » d'homme sans religion; on renouvelle souvent cette accu- » sation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier re- » fuge des calomniateurs. Je ne ferai qu'une seule question. » Je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur » qui persécute, ou le calomnié qui pardonne. Ces mêmes » libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'au- » trui. Je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a » voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et » il est impossible à mon cœur d'être envieux. »

et les plus infâmes; car c'est le *Dictionnaire philosophique*, c'est *Candide*, la *Pucelle*, et une quantité d'écrits de ce genre qui lui ont acquis cette puissante et déplorable influence, en lui donnant pour admirateurs passionnés tous les gens sans principes et sans mœurs, et toute la jeunesse, toute la génération, dont il a eu le temps d'être l'*instituteur* et l'oracle. De tels principes étoient si commodes! Ils devoient trouver et faire tant de partisans!... Retranchez de ses œuvres toutes ces infamies, c'est-à-dire, plus des trois quarts de ce qu'il a fait, il restera des opéras, un grand nombre de comédies détestables, ce que personne ne conteste; telles sont: *Charlot* ou la *Comtesse de Givri*, drame absurde, avec divertissement; le *Droit du Seigneur*, le *Dépositaire*, *l'Hôte et l'Hôtesse*, la *Princesse de Navarre*, la *Femme qui a raison*, *Trajan* ou le *Temple de la Gloire*, *première pièce de circonstance* du Théâtre François; flatterie faite pour Louis XV, et qui déplut également au prince et au public; *Samson*, *Pandore*, *Tanis et Zélide*, la *Fête de Bellebat*, etc., opéras que le plus mauvais auteur de nos jours rougiroit d'avoir faits. Les *Deux Tonneaux* et le *Baron d'Otrante*, opéras comiques, d'une platitude qui n'est pas concevable, quand on songe au nom de l'au-

teur. Le *Baron d'Otrante* est un jeune seigneur de dix-huit ans, qui ouvre la scène par ces jolis vers :

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir;
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir!

Quand M. de Voltaire n'est pas satirique, voilà dans le genre comique son naturel et sa gaieté (le reste de la pièce répond parfaitement à ce début), et voici, quand il n'est ni tragique, ni licencieux, sa galanterie. Il s'agit d'une belle personne.

Elle donne des lois,
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Qui pourroit l'approcher
Sans chercher
Ce danger.
On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.
(*Divertissement de la comtesse de Givry.*)

Voici encore de la galanterie.

Vous seule ornez ces lieux:
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux(1).
Ah! si de votre cœur

---

(1) Agréable inversion.

Il étoit vainqueur!
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi, brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
(*Même divertissement.*)

M. de Voltaire a prodigué, dans ses poésies lyriques, cette *harmonieuse* mesure (des vers de neuf syllabes), comme dans ce chœur de *Tanis et Zélide:*

Demeurez, régnez sur nos rivages;
Connoissez la paix et les beaux jours;
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

Ce n'est pas ainsi que Racine et Quinault ont fait des chœurs et des vers lyriques. Et tous ceux de M. de Voltaire, en ce genre, sont de la même force. Dans son *Trajan* ou *Temple de la Gloire*, ouvrage à grande prétention, on trouve cette tirade:

Tout rang, tout sexe, tout âge,
Doit aspirer au bonheur (1).
Le printemps volage,

---

(1) Ce n'est pas tout-à-fait un *devoir*, surtout pour le bonheur dont il s'agit; mais, au fond, la *pensée* est d'une si

L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

Si J.-B. Rousseau, M. de Pompignan, Gresset, Piron, eussent fait de tels vers et de telles pièces, comme M. de Voltaire s'en seroit moqué, et qu'il auroit eu raison! Que l'on compare toutes ces productions lyriques au *Devin du Village;* et le vrai talent de J.-J. Rousseau n'étoit pas celui de la poésie.

En ne supprimant de ses œuvres, comme nous l'avons dit, que les écrits grossièrement infâmes, voilà comme on voit cinq ou six volumes pitoyables qui resteroient dans cette collection (1); et il faut ajouter à ce nombre toutes ses mauvaises tragédies: Le *comte de Foix*, *Zulime*, les *Scythes*, *Éryphile*, *Agathocle*, les

incontestable vérité, qu'elle rappelle ces deux vers de M. Sedaine;

Les pères seroient trop heureux
Si le ciel combloit tous leurs vœux.

(1) Il n'y a rien de cynique dans ces productions; mais elles sont néanmoins remplies de traits irreligieux et licencieux; et, sous le rapport littéraire, il n'en est point de plus méprisables.

Guèbres, le *Triumvirat, Catilina, Irène*, etc., ce qui forme encore plusieurs volumes. Il ne resteroit donc, d'ouvrages très-brillans (du moins pour la plupart) qu'une douzaine de volumes (1), mais remplis d'erreurs, de mensonges (voyez *Historiens* et *Mensonges historiques*), de plagiats (voyez *Plagiats*), de faux jugemens (2), et qui auroient eu beaucoup moins d'influence sur son siècle que les ouvrages pleins de traits, de génie, de Montesquieu

(1) Je dis *pour la plupart*, parce que l'*Histoire de Pierre-le-Grand* n'est point un ouvrage *brillant*, et que *Nanine* et l'*Enfant Prodigue* sont des comédies très-inférieures à celles de Destouches et de La Chaussée.

(2) Lorsqu'il dit, dans le Siècle de Louis XIV, que La Fontaine n'a que le *seul charme de la nature;* lorsqu'il dit que *la Métromanie n'est une bonne pièce en aucun sens;* et qu'il dénigre J.-B. Rousseau avec une si ridicule injustice, qu'il dit que Boileau n'est qu'un *versificateur;* que Gresset n'est qu'*un fat* et qu'*un plat fanatique;* que l'auteur de *Didon*, et d'un grand nombre de belles odes, *n'est qu'un sot;* que le roman de la Nouvelle Héloïse est *sot, dégoûtant, absurde et bourgeois;* que le roman de Clarisse *est assommant et ne se peut lire;* que *Shakespeare* n'est qu'un *bateleur;* lorsqu'il dit que les caractères des pièces de Racine ont *de la foiblesse et de l'uniformité*, un *amour qui tient de l'idylle* (apparemment celui de Phèdre, de Roxane, d'Hermione, d'Oreste, etc.) (Voyez *Dictionnaire philo-*

et de Rousseau. Qu'est-il résulté d'une influence obtenue par les plus viles productions et les plus coupables intrigues? La perte de la religion, des mœurs et du goût, et la subversion de l'ordre social.

« Dieu n'a pas voulu que l'un de ses plus pré-
» cieux dons, que le génie pût servir à cette
» œuvre d'iniquité; il a voulu que les moyens
» fussent aussi vils que l'ouvrage devoit être
» funeste. Il a dit à l'impie, qui conjuroit con-
» tre lui : Tu ne paroîtras grand qu'en dissi-
» mulant ta rage insensée, et même en me ren-
» dant hommage (1); c'est toi qui diras :

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

» C'est toi qui reconnoîtras la révélation par
» cet aveu solennel :

La nature est muette, on l'interroge en vain;
Elle a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.

» Quand tu blasphêmeras, tu tomberas dans
» la fange..... (2).

---

sophique); enfin lorsqu'il commente le grand Corneille...... et qu'il pousse la folie de l'injustice jusqu'à le tourner en ridicule pour avoir dédié une de ses pièces à *un trésorier de l'épargne*. Et M. de Voltaire a dédié Alzire à *un négociant anglois*, M. Falkners.

(1) Dans *Zaïre*, *Alzire*.

(2) *Dictionnaire philosophique*, etc

» Tu n'auras d'influence que pour détruire...
» J'ai maudit tes talens ; tes vices les rendront
» stériles ; ton savoir n'instruira point ; tu men-
» tiras (1) ; tu parleras vainement de la vertu ;
» qui pourroit ignorer que tu n'y crois pas?....
» Je t'avois donné un goût pur, mais la basse
» envie dépravera tous tes jugemens ; enfin, tes
» succès les plus étonnans te couvriront d'op-
» probre, épouvanteront l'univers, flétriront
» tes disciples, et rendront ta mémoire exécra-
» ble. » (*Annales de la Vertu.*) Et c'est en effet ce qui arrivera tôt ou tard, lorsqu'après avoir passé par tous les degrés du mal, on reviendra à la raison et à la vérité.

M. de Voltaire seroit infiniment moins méprisable, s'il avoit mêlé à ses monstrueux écarts quelques grandes vues politiques, et qu'il se fût abusé lui-même par un système spécieux. La politique, fût-elle fausse, ennoblit en quelque sorte les principes erronés d'un homme d'esprit; elle ne les justifie pas, mais elle leur donne ce motif imposant d'amour du bien pu-

(1) Voyez ses Lettres, dans lesquelles il répète : *Mentez, mentez hardiment, et toujours, mes amis ; je vous le rendrai*, etc. ; et dans lesquelles il déclare formellement qu'en écrivant l'histoire, *il immolera toujours toutes les vérités nuisibles à la bonne cause.*

blic et d'un *tendre intérêt* pour les *générations futures*, dont l'enthousiasme réel ou factice excuse toujours, aux yeux de la multitude, tout le mal qu'on peut faire à la génération présente. M. de Voltaire avoit l'esprit trop frivole pour l'appliquer à la politique, et pour espérer d'obtenir en ce genre les succès de l'auteur du *Contrat Social*. Il ne s'en occupa jamais. En préparant un bouleversement universel, il n'eut ni plan ni système; il méprisoit naturellement le peuple, et les idées d'égalité révoltoient son orgueil (1). Il haïssoit les grands seigneurs, parce qu'il n'étoit pas né dans leur

(1) « Il faut (dit-il dans ses lettres) séparer le sot peuple » des honnêtes gens pour jamais; et il me semble que la » chose est assez avancée. On ne sauroit souffrir l'absurde » insolence de ceux qui vous disent: Je veux que vous pen-» siez comme votre tailleur et votre blanchisseuse. » Par conséquent, si votre tailleur est un honnête homme qui pense qu'il faut avoir de bonnes mœurs, de la probité, de l'humanité, il ne faut pas *s'abaisser* à penser comme lui..... Au reste, ceci et toutes ses lettres prouvent (car il y répète plusieurs fois qu'il ne *veut point du gouvernement de la canaille*) qu'avec le projet de faire une révolution, il n'avoit nullement des sentimens *démocratiques*. Tous les philosophes vouloient *renverser les autels et les trônes;* mais, à l'exception de Rousseau, ils ne vouloient point du gouvernement démocratique.

classe. Loin de dédaigner les richesses, les distinctions, les honneurs et les décorations, il en étoit fort avide; mais il auroit voulu qu'on les prodiguât aux *poëtes* et aux gens de lettres. Il eût adoré la royauté, s'il eût été favori d'un roi. Il abhorra la religion, les prêtres et les parlemens qui condamnoient ses ouvrages et ses mœurs. Tout fut abject et puéril dans ses erreurs et sa conduite, parce qu'un orgueil effréné et le plus profond égoïsme en furent uniquement les mobiles et les causes.

Une chose bien remarquable, c'est que, peu de temps avant la révolution, on vit renaître un grand enthousiasme pour M. de Voltaire, qui depuis sa mort avoit beaucoup perdu de sa réputation. Cet enthousiasme se refroidit tout à coup d'une manière sensible; quand le calme intérieur se rétablit en France, et tant que l'on put croire à la stabilité du gouvernement, on vit chaque jour s'affoiblir l'admiration pour la philosophie et pour son chef. Les ouvrages de Voltaire (à l'exception de ses tragédies), et tous ceux des autres philosophes, étoient au rabais..... Mais, quand les destinées de la France redevinrent incertaines, on vit subitement renaître *l'enthousiasme*...... Qu'il est effrayant cet esprit d'impiété, d'indépendance et de libertinage, qui, n'ayant encore été que com-

primé, saisit les momens qu'il croit favorables pour oser de nouveau se montrer avec effervescence!..... Ainsi des signes menaçans présagent et nous annoncent les tremblemens de terre, l'éruption des volcans et tous les grands bouleversemens de la nature!....

VOYAGES. — S'arracher du sein de sa famille et de son pays pour aller chercher de nouvelles lumières, afin d'en enrichir les arts et sa patrie, c'est montrer le sentiment le plus louable et le goût le plus noble. Il est à remarquer qu'immédiatement avant la révolution, les grands et périlleux voyages les plus célèbres n'ont été entrepris que par des hommes d'une des classes proscrites en France (la noblesse) (1).

L'illustre voyageur dont on devoit un jour confisquer toutes les possessions, M. le comte de Choiseul, poursuivant le cours de ses paisibles conquêtes sur l'antiquité, découvroit des monumens oubliés depuis des siècles; il parcouroit les champs de la Phrygie, et, s'emparant du tombeau de Patrocle et des ruines de

(1) MM. de Choiseul, de La Peyrouse, de Châteaubriant, de Forbin.

Troie, il les dessinoit avec la perfection d'un habile artiste, et les décrivoit avec les talens réunis d'un savant et d'un éloquent littérateur: c'étoit en effet s'approprier ces grands débris de la fortune et de la gloire!......... Et cependant, peu de temps après, à Paris, les tribunes révolutionnaires retentirent de déclamations sur l'ignorance et l'incapacité des nobles.

Par la suite, tandis que M. de Choiseul, proscrit et dépouillé, préparoit les matériaux du magnifique ouvrage qui devoit enrichir la littérature françoise, les étrangers, touchés d'un si rare mérite et de tant de vertus, se disputoient l'honneur de lui offrir un asile. Et les bienfaits d'un grand souverain (1) le dédommagèrent de tout ce qu'il avoit perdu.

La manière d'écrire des voyages a souffert beaucoup de révolutions. Sur la fin du règne de Louis XIII, et sous celui de Louis XIV, les gens du monde en général ne sortoient de leur pays que pour faire la guerre ou aller en ambassade; et, quand par hasard ils voyageoient, c'étoit uniquement pour s'instruire des mœurs, des lois et du gouvernement des nations étrangères. Les voyages alors ne formoient parmi eux que des hommes d'état et d'honnêtes gens.

(1) L'empereur de Russie.

Ils ne faisoient point de cours de chimie, de physique, de botanique et d'histoire naturelle; ils avoient peu de connoissance des beaux-arts. Dans ce temps, en France, les missionnaires, les savans et les négocians, entreprenoient seuls de grands voyages; ces personnages avoient fait de bonnes études; mais ils ne prétendoient nullement à la gloire de passer pour de bons écrivains; ils pensoient que, pour faire un bon ouvrage dans ce genre, il suffit d'avoir passé assez de temps dans les pays étrangers pour les bien connoître (1); ensuite d'écrire correctement et avec clarté; et enfin, de donner une idée juste et précise de ce qu'on a vu. Il a résulté, de cette manière de penser, des ouvrages auxquels les botanistes, les naturalistes et les physiciens ont reproché quelques erreurs, mais qui d'ailleurs sont pleins de solidité et infiniment instructifs. Les auteurs ont tout vu et bien vu, parce qu'ils ont vu sans sys-

(1) C'est ainsi que pensoient Chardin, qui voyagea quarante ans; Tavernier, Niehbur, etc., qui ne croyoient pas que, pour bien parler de l'Asie, il pût suffire d'y avoir fait un voyage. Tavernier fit trois voyages en Perse, séjournant long-temps à chaque voyage. Tournefort passa deux ans dans la Grèce.

tème, et qu'ils ont séjourné tout le temps nécessaire pour s'instruire véritablement. Qui ne fait que parcourir un pays étranger, en rapporte une multitude d'idées fausses. Tous ceux qui ont habité long-temps une terre étrangère, diront qu'ils n'ont jamais conservé, au bout de deux ou trois ans, l'opinion qu'ils en avoient conçue dans les premiers mois, et non-seulement sur les lois, les mœurs et le caractère national, mais sur des choses purement physiques.

L'esprit le plus sain, le plus exempt de prévention, apporte toujours dans un pays nouveau des opinions toutes formées, et ces opinions influent prodigieusement sur les premiers jugemens; d'ailleurs l'accueil personnel qu'on reçoit, les gens qu'on rencontre, les aventures qu'on éprouve, l'ennui ou l'agrément du voyage, ont encore une grande influence sur la manière de juger. Telle personne dont la santé se dérange en voyageant, en accuse le climat, qui peut-être n'a aucune part à ce malheur. Que ce même voyageur reste long-temps dans ce même pays, que sa santé se rétablisse et se fortifie, il effacera de son journal la satire du climat pour y substituer un éloge : il en est ainsi de mille choses et de presque tout. Ne trouveroit-on pas ridicule un jeune homme qui, sortant d'une profonde solitude, s'aviseroit aussi-

tôt, après son début dans la société, de faire un ouvrage sur les mœurs, les usages du grand monde et de son pays? Cependant il en connoîtroit parfaitement la langue, avantage qui manque à presque tous les voyageurs, même en Europe, et dont sont toujours privés ceux qui voyagent dans d'autres parties du monde. Les voyageurs modernes, très-différens des anciens, ont en général la prétention d'être à la fois grands écrivains, profonds penseurs, et botanistes, naturalistes, chimistes, physiciens, connoisseurs distingués dans les beaux-arts, et philanthropes doués de la sensibilité la plus exaltée. Voilà bien des choses, et, dans ce grand nombre, il s'en trouve de nuisibles; l'enthousiasme et la passion ne valent rien dans un voyageur; la passion juge toujours mal; l'enthousiasme déclame et ne raisonne point : voilà pourquoi l'on trouve dans nos voyages tant de fragmens d'odes et d'hymnes en prose, et si peu de pages instructives et sensées. On doit encore reprocher à nos voyageurs l'esprit de système, la manie de juger par induction; et surtout celle d'offrir continuellement des contrastes piquans et des oppositions frappantes, ce qui, joint au désir excessif d'être éloquent, produit l'emphase, l'affectation, et n'engage que trop

souvent à dénaturer les faits, à tracer des caractères à peu près imaginaires, et même à raconter certaines anecdotes, qui ne paroissent là que pour appuyer certaines idées, ou fournir le sujet de quelques tirades éloquentes : de sorte que le voyageur, égaré en nous décrivant avec effort ce qu'il a cru voir, nous entraîne avec lui dans des terres en effet inconnues; qu'au lieu d'observer avec calme, fatiguant beaucoup plus son imagination que sa sagacité, il cesse d'être historien pour devenir créateur, et nous donne un ouvrage qu'on pourroit appeler un roman ou un poëme, si l'on y trouvoit l'unité d'intérêt, et plus de vraisemblance.

Il faut convenir cependant que nous avons (mais en bien petit nombre) quelques excellens voyages modernes, qui réunissent à l'agrément et à la beauté du style toute la solidité des anciens (1).

Tout ouvrage, de quelque genre qu'il soit, ne peut être véritablement bon sans un style élégant et pur. Espérons qu'à l'avenir les écrivains de ce genre d'ouvrages tiendront un sage milieu entre l'emphase et la sécheresse, et que, sans

(1) L'ouvrage de M. le comte de Choiseul; l'*Itinéraire*, etc., de M. le vicomte de Châteaubriant.

se livrer à chaque page aux *extases* et aux *ravissemens* sur la cime des montagnes ; aux *horreurs religieuses*, dans les forêts antiques ; aux *rêveries mélancoliques*, sur le bord des lacs ; aux transports passionnés et poétiques à l'aspect des cascades et des rochers, ils n'auront point la froideur glaciale et l'impassibilité des anciens voyageurs, et qu'ils finiront par se persuader que les qualités les plus précieuses dans un voyageur sont la clarté, la simplicité, la raison, l'exactitude et la bonne foi.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

Étiquettes, Usages et Modes.

Littérature, Beaux-Arts et Arts d'industrie.

FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



